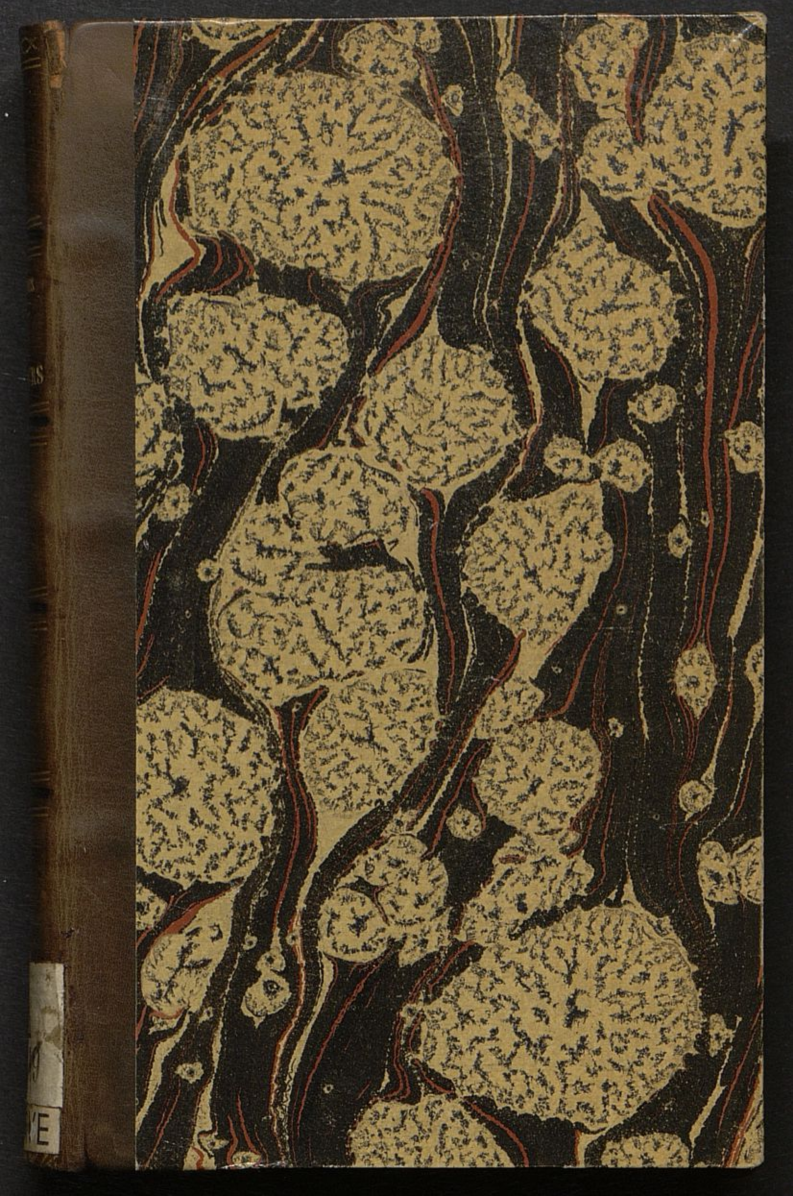
FERDINAND DENIS

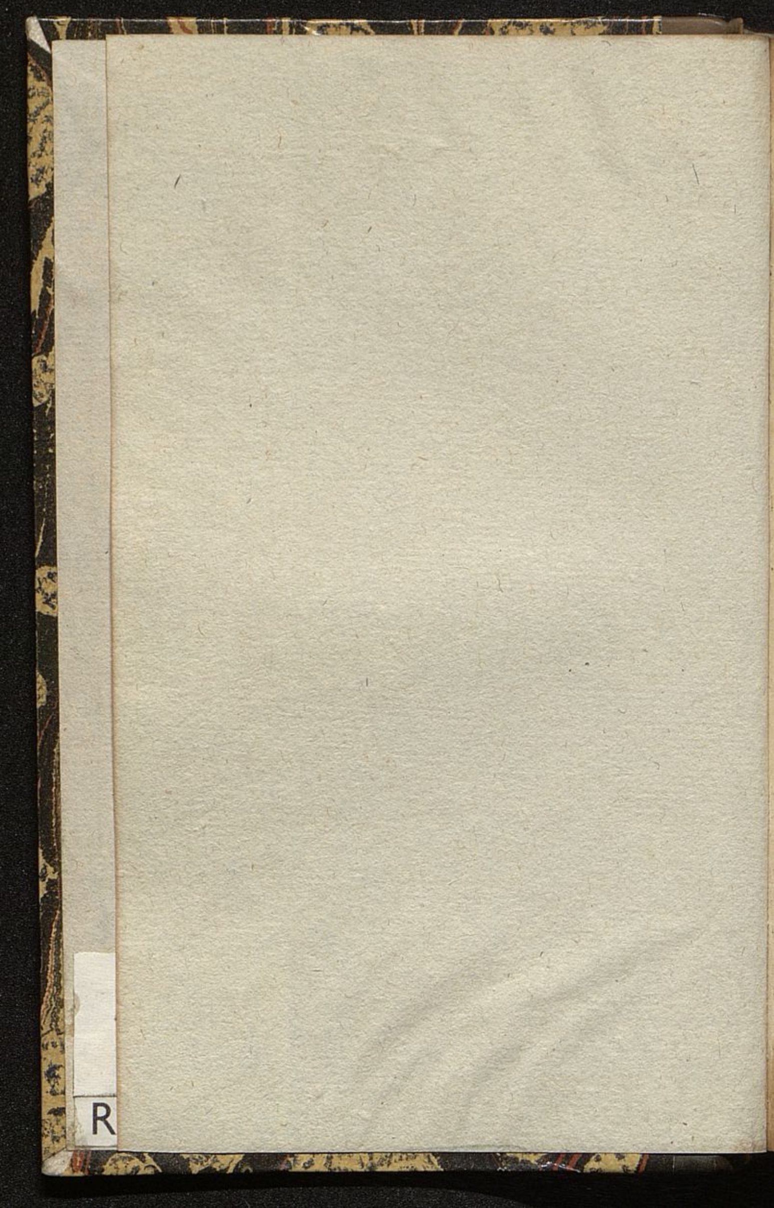
LES NAVIGATEURS

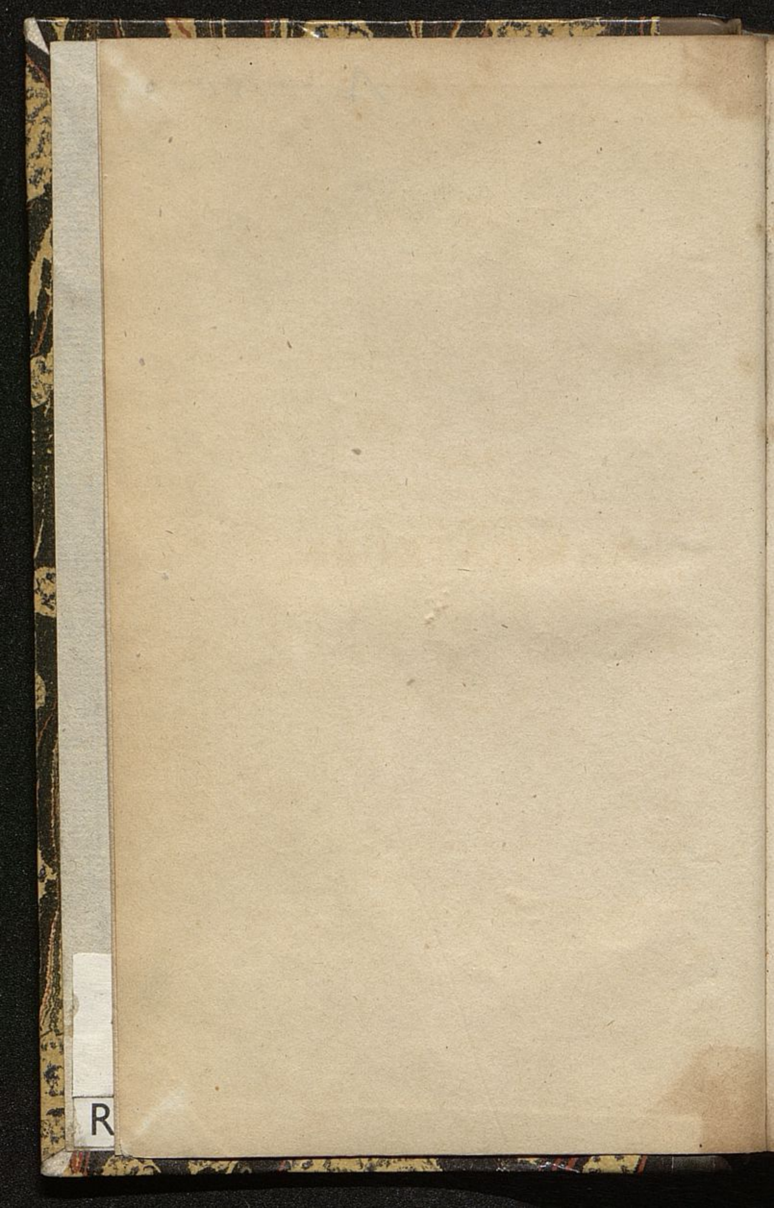







53.549
RESERVE





# LES

# NAVIGATEURS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

LES

# NAVIGATEURS,

OU

# CHOIX DE VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES,

RECUEILLIS

PAR M. FERDINAND DENIS.



PARIS.

LOUIS JANET, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

TABLE DES AUTEURS,

ET

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ALY BEY EL ABBASSI.
Le Pélerinage à la Mecque. . . . . Page 202
ANONYME.
Les Derviches danseurs et hurleurs de Constantinople. . . . . . . . . . . . . . 16
ANONYME.
Un Mariage chinois. . . . . . . . . . . . 111
ANONYME.
Lettre sur la Corse. Souvenirs de Bonaparte. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 237
AMPÈRE (J.-J.).
La Norwége. . . . . . . . . . . . . . . 42
BARCHOU-PENHOËN.
La Casauba et les faubourgs d'Alger. . . 63
BARTRAM.
Les Campagnes de la Floride en 1791. . 214

Bergman (Benj.).
Le Thé chez les Kalmouks. . . . . Page 58
Burckardt.
Les Porteurs d'eau de la Mecque. . . . . 212
Caillié.
Arrivée à Temboctou. . . . . . . . . . . 124
Chateaubriand.
La Vache maigre. . . . . . . . . . . . . . 1
Les Ruines indiennes. . . . . . . . . . . 185
Clapperton.
Homhal-Henna. . . . . . . . . . . . . . . 178
Christophe Colomb.
La Vision. . . . . . . . . . . . . . . . . 108
Cornille (Henri).
Mahmoud et Sainte-Sophie. . . . . . . . 160
Cressen (Joseph-François).
Constantinople en 1831. . . . . . . . . . 256
De Boisgelin.
La cité Valette, capitale de Malte. . . . . 250
Denis (Ferdinand).
Les Femmes américaines. . . . . . . . . 145
Depons.
Le Lac Parima ou l'Eldorado. . . . . . . . 141
Dumont d'Urville.
Le Salut des nouveaux Zélandais. . . . . 76

DUPERRAY.

Les Prisonniers de l'île de Cabrera. Page 289

HECKEWELDER.

Souvenirs d'un Missionnaire morave. . . 51

HUMBOLDT.

Les Bords de l'Orénoque. . . . . . . . . 13

L'Hidalgo des bords de l'Orénoque. . . . 252

LANDER (John et Richard).

Les frères Lander sur les bords du Niger. 168

LENORMANT (Ch.).

Les Femmes arabes. . . . . . . . . . . . 294

LESSON (R.-P.)

L'Ile d'Oualan. . . . . . . . . . . . . . 225

MARCO-POLO.

La Chasse du grand Kan. . . . . . . . . 7

MALOUET.

Une Scène des rives de l'Oyapock. . . . . 80

MURPHY.

Monastère et Tour de Belem. . . . . . . 89

OBERMANN.

Une Journée dans les montagnes. Lettre inédite. . . . . . . . . . . . . . . . . 91

PACHO.

Le Camp arabe. . . . . . . . . . . . . . 102

PAVIE. (Th.)
Philadelphie. . . . . . . . . . . . . . . Page 281
PÉRON.
Cornélis. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 37
La Marseillaise et les Diémenois. . . . . 61
POUQUEVILLE.
Un Descendant des Princes d'Athènes. . 39
QUINET (Edgar).
Athènes en 1829. . . . . . . . . . . . . . . 266
RAMOND.
Le Sommet du mont Perdu. . . . . . . . . 128
RAFFLES (sir Thomas).
Les Battas. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 134
ROSS ET PARRY.
Les Eskimaux. Découverte d'une nouvelle peuplade. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 117
SKINNERS.
Une rue de Delhi. . . . . . . . . . . . . . . 188
SKJÖLDEBRAND (A.-F.)
Le Rossignol des Pôles. . . . . . . . . . . 198
WIED NEUWIED (le prince MAX. DE).
Une Forêt du Brésil. . . . . . . . . . . . . 73

FIN.

## LA VACHE MAIGRE.

Il n'était guère que quatre heures après midi lorsque notre établissement fut achevé : je pris mon fusil, et j'allai errer dans les environs. Je suivis d'abord le cours de la rivière ; mes recherches botaniques ne furent pas heureuses : les plantes étaient peu variées. Je remarquai des familles nombreuses de *plantago virginica*, et de quelques autres beautés de prairies, toutes assez communes : je quittai les bords de la rivière pour les côtes du lac, et je ne fus pas plus chanceux ; à l'exception d'une espèce de rhododendron, je ne trouvai rien qui valût la peine de m'arrêter. Les fleurs de cet arbuste, d'un rose vif, faisaient un effet charmant avec l'eau bleue du lac où elles se miraient, et le flanc brun du rocher dans lequel elles enfonçaient leurs racines.

Il y avait peu d'oiseaux : je n'aperçus qu'un couple solitaire qui voltigeait devant moi, et qui semblait se plaire à répandre le mouvement et l'amour sur l'immobilité et la froideur de ces sites. La couleur du mâle me fit reconnaître l'oiseau blanc, ou le *passer nivalis* des ornithologistes. J'entendis aussi la voix de cette espèce d'orfraie que l'on a fort bien caractérisée par cette définition, *strix exclamator*. Cet oiseau est inquiet comme tous les tyrans : je me fatiguai vainement à sa poursuite.

Le vol de cette orfraie m'avait conduit, à travers les bois, jusqu'à un vallon resserré par des collines nues et pierreuses. Dans ce lieu extrêmement retiré, on voyait une méchante cabane de sauvage, bâtie à mi-côte entre les rochers : une vache maigre paissait dans un pré au-dessous. J'ai toujours aimé ces petits abris : l'animal blessé se tapit dans un coin ; l'infortuné craint d'étendre au-dehors avec sa vue des sentimens que les hommes repoussent. Fatigué de ma course, je m'as-

sis au haut du coteau que je parcourais, ayant en face la hutte indienne sur le coteau opposé. Je couchai mon fusil auprès de moi, et je m'abandonnai à ces rêveries dont j'ai souvent goûté le charme.

J'avais à peine passé ainsi quelques minutes, que j'entendis des voix au fond du vallon. J'aperçus trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses. Après les avoir mis paître dans les prairies, ils marchèrent vers la vache maigre, qu'ils éloignèrent à coups de bâton.

L'apparition de ces Européens dans un lieu si désert me fut extrêmement désagréable; leur violence me les rendit encore plus importuns. Ils chassèrent la pauvre bête parmi les roches en riant aux éclats, et en l'exposant à se rompre les jambes. Une femme sauvage, en apparence aussi misérable que sa vache, sortit de la hutte isolée, s'avança vers l'animal effayé, l'appela doucement, et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à elle en alon-

geant le cou avec un petit mugissement de joie. Les colons menacèrent de loin l'Indienne, qui revint à sa cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte, où son amie la flattait de la main, tandis que l'animal reconnaissant léchait cette main secourable. Les colons s'étaient retirés.

Je me levai; je descendis la colline; je traversai le vallon; et remontant la colline opposée j'arrivai à la hutte, résolu de réparer autant qu'il était en moi la brutalité des hommes blancs. La vache m'aperçut, et fit un mouvement pour fuir; je m'avançai avec précaution, et je parvins, sans qu'elle s'en allât, jusqu'à l'habitation de sa maîtresse.

L'Indienne était rentrée chez elle. Je prononçai le salut qu'on m'avait appris: siégoh! *je suis venu*. L'Indienne, au lieu de rendre mon salut par la répétition d'usage: *vous êtes venu!* ne répondit rien. Je jugeai que la visite de ses tyrans lui était importune. Je me mis alors à mon tour à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée.

Je vis sur son visage jaune et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y a tant de douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés de personne!

Mon hôtesse me regarda encore quelque temps avec un reste de doute, comme si elle craignait que je ne cherchasse à la tromper; elle fit ensuite quelques pas, et vint elle-même passer sa main sur le front de sa compagne de misère et de solitude.

Encouragé par cette marque de confiance, je dis en anglais, car j'avais épuisé mon indien : « Elle est bien maigre! » L'Indienne répartit aussitôt en mauvais anglais : « Elle mange fort peu », *she eats very little.* « On l'a chassée rudement », repris-je; et la femme me répondit : « Nous sommes accoutumées à cela toutes deux », *both.* Je repris : « Cette prairie n'est donc pas à vous? » Elle répondit : « Cette prairie était à mon mari, qui est mort. Je n'ai point

d'enfans, et les blancs mènent leurs vaches dans ma prairie. »

Je n'avais rien à offrir à cette indigente créature. Mon dessein eût été de réclamer la justice en sa faveur ; mais à qui m'adresser dans un pays où le mélange des Européens et des Indiens rend les autorités confuses, où le droit de la force enlevait l'indépendance du sauvage, et où l'homme policé, devenu à demi sauvage, avait secoué le joug de l'autorité civile ?

Nous nous quittâmes, moi et l'Indienne, après nous être serré la main. Mon hôtesse me dit beaucoup de choses que je ne compris point, et qui étaient sans doute des souhaits de prospérité pour l'étranger. S'ils n'ont pas été entendus du ciel ce n'est pas la faute de celle qui priait, mais la faute de celui pour qui la prière était offerte. Toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons.

Chateaubriand.

## La Chasse du grand Kan.[1]

Et lorsque le grand sire a demeuré trois mois en la cité que je vous ai nommée, savoir, durant décembre, janvier et février, il quitte cette ville au mois de mars, et va au midi jusqu'à la mer Océane, qui est à deux

[1] Ce morceau a été extrait du *Marco Polo* publié par la Société de Géographie, qui s'est servie d'un manuscrit français de la Bibliothéque Royale, contenant vingt-huit chapitres de plus que ceux que l'on connaissait jusqu'alors. Le texte de *Marco Polo* a été le sujet de nombreuses discussions. Une intéressante Notice, publiée dernièrement par M. Paulin Paris, donne tout lieu de croire que les Voyages du Humboldt du moyen âge ont été écrits primitivement en français. On sent que pour être intelligible aux lecteurs peu familiarisés avec notre vieille langue, il a été nécessaire de donner ici une espèce de traduction de préférence au texte lui-même.

journées. Il mène bien avec lui dix mille fauconniers qui ont à leur garde environ cinq cents gerfauts et faucons pélerins, ainsi que des milans en grand nombre et des autours pour oiseler. Mais ne croyez pas qu'il les tienne tous avec lui en un même lieu ; il les divise çà et là par cent, deux cents et même plus. Ils commencent alors à chasser, et la plus grande partie des oiseaux qu'ils prennent ils les apportent au grand sire, et je vous assure que quand il va chassant avec ses gerfauts et ses autres oiseaux, il y a bien dix mille hommes qui marchent séparés deux à deux : ils s'appellent *toscaor*, ce qui veut dire hommes qui demeurent à la garde. Ils font en effet ce qu'indique leur titre, car vous les voyez çà et là deux à deux, si bien qu'ils couvrent un assez grand espace de terrain. Chacun d'eux a un appeau, et un capuchon, pour pouvoir rappeler et tenir le faucon. Et quand le grand sire fait jeter ses oiseaux, il n'est pas nécessaire que ceux qui les jettent aillent derrière eux,

parce que les hommes dont je vous ai parlé, et qui errent çà et là, les gardent si bien, que les faucons ne peuvent aller en nul endroit qu'ils n'y aillent aussitôt; et si les oiseaux ont besoin de secours ils leur en donnent sur-le-champ. Tous les oiseaux du grand sire, et ceux des autres seigneurs (barons), ont à la pate une petite tablette d'argent, sur laquelle est écrit le nom de celui à qui ils appartiennent, et de cette façon les oiseaux sont reconnus aussitôt qu'ils sont pris. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et quand le grand sire va en cette contrée que je vous ai dit près la mer Océane, il peut y voir maintes belles plaines à prendre bêtes et oiseaux. Il n'y a soulas au monde qui vaille celui-là, et le grand sire va toutes les fois avec quatre éléphans, dont l'un porte un pavillon construit en bois, lequel est tapissé en dedans de drap d'or battu, tandis qu'à l'extérieur il est recouvert de peaux de lions. C'est là que le kan

se tient avec douze gerfauts des meilleurs qu'il y ait, et de plus y demeurent avec lui plusieurs barons pour lui faire soulas et compagnie. Et je vous dirai que quand le grand sire est dans ce pavillon que porte l'éléphant, les barons qui chevauchent autour de lui, lui disent : « Sire, voici des grues qui passent » ; alors il fait découvrir le pavillon et les voit. C'est alors aussi qu'il fait prendre celui des gerfauts qui lui convient, et le laisse aller. Maintes et maintes fois, les gerfauts prennent les grues. Cette chasse au vol il la voit de son lit, et ce lui est grand plaisir. Pendant ce temps les barons et chevaliers chevauchent autour de leur seigneur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et quand il est tant allé qu'on est parvenu à un lieu nommé *Cacciar modun*, il trouve là ses pavillons tendus ainsi que ceux de ses fils, de ses barons et de ses amies : ils sont plus de dix mille beaux et riches, et je vous deviserai de ce pavillon du kan.

Il est si grand que mille chevaliers demeurent dessous. Cette tente a sa porte vers le midi, et en cette salle demeurent barons et autres gens. Il y a une autre tente qui tient à celle-ci, qui est tournée au couchant, et c'est dans celle-là que demeure le seigneur. Et quand il veut parler à quelqu'un, il le fait venir vers lui. Derrière la grande salle est une chambre belle et grande où dort le grand sire.

Il y a d'autres chambres et d'autres tentes, mais elles ne tiennent pas à la tente principale. Sachez donc que les deux salles et la chambre dont je vous ai parlé sont faites comme je vous deviserai.

Chacune des salles a trois colonnes de bois aromatique, très bien ouvrées; puis elles sont dehors toutes couvertes de peaux de lions très belles, car elles sont toutes rayées de noir, de blanc et de rouge : elles sont si bien disposées que le vent ni la pluie ne peuvent nuire ou faire dommage à rien de ce qu'elles couvrent ; et dedans, ce sont

hermines et zibelines, ce sont aussi les plus belles plumes et les plus riches et de plus grande valeur qu'on puisse voir. Il est bon de savoir qu'une fourrure de zibeline, ce qu'il en faut pour une robe d'homme, vaut deux mille bezans d'or quand elle est fine; la commune vaut mille bezans. Les Tartares l'appellent la reine des fourrures, et elle est tirée d'une espèce de fouine. C'est de ces deux espèces de peaux que sont tapissées les deux grandes salles du grand sire, et elles sont ouvrées et taillées si subtilement, que c'est une merveille à voir.

MARCO POLO.

---

## Les Bords de l'Orénoque.

En sortant du Rio Apure, nous nous trouvâmes dans un pays d'un aspect tout différent. Une immense plaine d'eau s'étendait devant nous comme un lac à perte de vue. Des vagues blanchissantes se soulevaient à plusieurs pieds de hauteur par le conflit de la brise et du courant. L'air ne retentissait plus des cris perçans des hérons, des flammants et des spatules, qui se portent en longues files de l'une à l'autre rive. Nos yeux cherchaient en vain de ces oiseaux nageurs dont les ruses industrieuses varient dans chaque tribu. La nature entière paraissait moins animée, à peine reconnaissions-nous dans le creux des vagues quelques grands crocodiles fendant obli-

quement, à l'aide de leurs longues queues, la surface des eaux agitées; l'horizon était borné par une ceinture de forêts, mais nulle part ces forêts ne se prolongeaient jusqu'au lit du fleuve. De vastes plages, constamment brûlées par les ardeurs du soleil, désertes et arides comme les plages de la mer, ressemblaient de loin, par l'effet du mirage, à des mares d'eaux dormantes. Loin de fixer les limites du fleuve, ces rives sablonneuses les rendaient incertaines. Elles les rapprochaient ou les éloignaient tour à tour, selon le jeu variable des rayons infléchis.

A ces traits épars du paysage, à ce caractère de solitude et de grandeur, on reconnaît le cours de l'Orénoque, un des fleuves les plus majestueux du Nouveau-Monde. Partout, les eaux, comme les terres, offrent un aspect caractéristique et individuel. Le lit de l'Orénoque ne ressemble point aux lits du Méta, du Guaviare, du Rio Negro et de l'Amazone. Ces différences ne dépendent

pas uniquement de la largeur ou de la vitesse du courant : elles tiennent à un ensemble de rapports qu'il est plus facile de saisir lorsqu'on est sur les lieux, que de définir avec précision. C'est ainsi que la forme seule des vagues, la teinte des eaux, l'aspect du ciel et des nuages feraient deviner à un navigateur expérimenté s'il se trouve dans l'Atlantique, dans la Méditerranée ou dans la partie équinoxiale du Grand-Océan.[1]

HUMBOLDT.

[1] Le lit de l'Orénoque, dans son état actuel des basses eaux, avait 1,906 toises de large, mais cette largeur atteint jusqu'à 5,517 toises lorsque, dans le temps des pluies, le rocher Curiquima et la ferme de Capuchino près les collines de Pocopocori deviennent des îles.

---

## LES DERVICHES

### DANSEURS ET HURLEURS DE CONSTANTINOPLE.

Lettre d'un Voyageur anglais.

---

Nous gravîmes à pas lents, afin de mieux jouir, les hauteurs étincelantes de Scutari. Elles s'étendent sur la rive asiatique du Bosphore, et complètent le glorieux amphithéâtre de palais et de jardins qui donne à Constantinople la prééminence sur toutes les capitales du monde. Au-dessus de nous étaient des rangées de légers bâtimens de bois, entourés chacun d'une ceinture de cyprès et de pins. De distance en distance, on voyait saillir entre les maisons des masses de rocher et des tapis de verdure, formant, quand la situation le permettait, de

petites places, couvertes de fontaines et de cafés où se rafraîchissent les voyageurs. C'était là l'ensemble du tableau, richement diversifié par tous les splendides attributs d'une ville de l'Orient. Au caravansérail, au kiosque, succédait la mosquée. Son large dôme apparaissait comme un vaste bouclier jeté sur les bois au-dessous; et les flèches hautes et blanches de ses minarets s'élevaient pareilles à des colonnes de fumée qu'éclairent les premiers rayons du soleil. Toute la colline était encadrée par les cimetières qui, depuis que s'est accréditée parmi les Turcs la prophétie qui annonce leur prochaine expulsion de l'Europe, ont été tout à coup préférés à ceux de Constantinople. La portion la plus religieuse de la population croit que le dernier sommeil n'y sera pas troublé par les vampires moscovites; et comme le sol est, sans contredit, asiatique, il ne peut être compris dans l'anathème. Du reste, la situation en est admirable; et si j'étais épicurien en fait de tom-

bes, je ne connais point de dernier gîte que je préférasse aux beaux cimetières de Scutari. Comme nous montions dans la ville, la nature du terrain nous forçait à faire de fréquentes pauses, et nous en profitions à chaque perspective que nous ouvraient les rues pour contempler la magnificence du spectacle qui s'offrait à nous. Debout sur les confins de l'Europe et de l'Asie, nous voyions d'un coup d'œil deux des plus belles parties du monde. Constantinople se déployait à nos pieds. Sa *Corne dorée* [1], semblable à un riche joyau enchâssé dans le demi-cercle formé par les trois villes, ou bien à un lac au milieu d'une autre Babylone, était calme, brillante, lumineuse. A gauche s'étendaient les maisons d'un rouge foncé et les sombres jardins de l'antique Byzance, masquée par la blanche forteresse qui sert de palais au sultan; à droite s'élevaient les édifices en pierres et les palais eu-

[1] Le port de Constantinople.

ropéens de Péra et de Galata. Un peu plus haut, on pouvait compter ses cent mosquées, les portiques de l'aquéduc de Valens, et les tourelles brunes de ses triples murailles. On découvrait encore, par-delà, les déserts arides et brûlés de la Thrace se déroulant du côté d'Andrinople jusqu'à ce qu'ils se perdissent à l'horizon dans une teinte d'un violet vaporeux. Le Bosphore, au-dessous de nous, courait avec la rapidité d'une flèche; sa surface était diaprée de voiles et de pavillons de mille couleurs. Ce tableau n'a pas son pareil sur la terre, et aucun moment ne pouvait être plus favorable pour en jouir. Une lumière suave et tout asiatique enveloppait chaque objet. L'air était calme, tiède, embaumé. Il était midi : les habitans se tenaient renfermés chez eux, et le tournoiement lourd et paresseux des oiseaux de mer autour du phare ou phanari de *la Dame* annonçait seul la présence d'êtres animés. Muets d'admiration, nous nous assîmes quelques minutes sur le bord d'une fontaine,

à l'ombre des platanes. Un vénérable Turc y avait étendu son tapis, et y fumait en paix; mais il interrompit son occupation favorite pour se prosterner et prier à l'appel de l'iman.

Il est impossible d'entendre sans une profonde émotion s'élever des innombrables mosquées dont les villes de l'Orient sont remplies ces cris solennels qui, à la même heure, invitent tous les hommes à la même prière. Il y a toujours, dans la voix humaine, quelque chose d'auguste et de pénétrant qui remue l'âme bien plus que le son d'une cloche ou d'un instrument quelconque.

Tandis que notre Turc se relevait lentement et se remettait à fumer, nous jugeâmes qu'il était nécessaire de presser le pas pour arriver chez les derviches hurleurs, qui auraient déjà probablement commencé leur cérémonie. Notre janissaire nous précédait, et, suivant les renseignemens que le mahométan lui avait donnés avec lenteur et d'un

air de répugnance, il nous conduisit, par une quantité de rues étroites, tortueuses, qu'on pourrait plutôt nommer des ruelles, et où la poussière nous suffoquait, dans un des quartiers les plus reculés de la ville. C'était là qu'était situé le monastère des derviches hurleurs, séparé avec affectation des vulgaires mortels.

Rien de plus fortement opposé que la splendeur mystique, la prospérité de bon goût de la mosquée des danseurs, et la sainte malpropreté, la pompeuse misère de leurs rivaux. L'extérieur de l'édifice ressemblait à la robe d'un cynique; et, quoique aussi sale, aussi terni et aussi troué que le vêtement d'un ancien philosophe, et aussi usé que les joues d'un enthousiaste moderne, il étalait à travers ses crevasses cet orgueil spirituel qui n'est jamais plus arrogant que sous les sales haillons de l'humilité. La façade était basse et en ruines; un petit dôme, dépouillé par le soleil et le vent du peu d'ornemens qu'il avait eus jadis,

s'élevait à peine au-dessus de l'édifice. A l'entour s'étendaient les maigres branches de quelques arbres rares et chétifs, derniers rejetons d'une famille qui avait péri faute de soins. Il n'y avait pas jusqu'aux arbrisseaux dont les boutons et les feuilles ne fussent frappés de consomption. La ciguë et les orties couvraient de leur triste fertilité les murs fendus et croulans. Nous nous frayâmes un chemin à travers les chardons, et nous frappâmes à la porte. Elle s'ouvrit de suite : une figure sinistre en costume de derviche parut. Un sourire éclaira ses lèvres pâles et desséchées, quand nous lui dîmes ce qui nous amenait. Il était rare que le couvent fût honoré par d'aussi nombreux visiteurs. Après avoir salué notre janissaire du *salaam aleïkoum*, on nous conduisit à pas lents dans l'intérieur de la mosquée. L'aspect en était sombre et triste. Au lieu de la salle brillante de formes et de couleurs, des prétentions de cour, du luxe monastique, que nous venions de voir, nous nous trou-

vâmes dans une pièce petite et basse, misérablement meublée et à peine planchéiée. Une maigre galerie, chancelante de vétusté, courait le long des murailles. A l'extrémité supérieure était une niche grossièrement creusée; à l'autre, un divan bas et sale, dont la couverture en soie était usée jusqu'au fil. Les murs avaient été jadis blancs, mais l'humidité et les toiles d'araignées ne leur avaient rien laissé de leur ancien éclat. Les habitans tiraient gloire de cette ruine apparente, et regardaient avec un dédain qui n'est pas exclusivement mahométan, ni sans quelque mélange d'envie, la dévotion mondaine et comfortable de leurs adversaires. Il me semblait voir un moine mendiant se faire un trophée des salles de marbre, des réfectoires dorés et des équipages somptueux d'un bénédictin. Mais ils avaient un autre sujet de triomphe auquel ils pouvaient en appeler avec plus de confiance. Autour des murs, de distance en distance, étaient suspendus les instrumens de leurs combats spi-

rituels. Des barres de fer, d'énormes balles, des chaînes dont chaque chaînon était armé d'un triple aiguillon, des sabres à deux tranchans, des scies d'acier, des piques hérissées de dards, des fers, des fouets à queues de scorpion, et des verges dignes des mains et de la haine des diables du Dante, se succédaient autour de nous. . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je tenais mes yeux fixés sur la porte qui communiquait avec l'intérieur du couvent. Bientôt toute la communauté, jeunes et vieux, défila à pas graves et pénitens. Les plus vénérables marchaient en tête; après eux venaient les derniers initiés, puis les novices ou néophytes de tout âge, depuis trente ans jusqu'à sept. Un profond silence régnait de tous côtés. Il n'y avait là ni flûtes ni chants; je ne pouvais entendre un seul murmure, ni même distinguer le souffle de mon plus proche voisin. La procession s'achemina lentement vers le divan, et se déploya sur une seule ligne, de manière à faire

face à la niche, ou *mehàreb*, à l'extrémité opposée de la mosquée, et fit une halte. Le prieur ou derviche bachi prit aussitôt position en face de son petit troupeau, avec la précision prétentieuse d'un officier général chargé d'inspecter la milice de son comté. J'eus alors tout le loisir de mesurer l'*homme extérieur* de ces saints. Ils étaient parvenus à une telle perfection d'impassibilité monastique, que la gravité de leurs confrères d'Europe passerait à côté pour une gaîté scandaleuse. La main de la mort, comme la large main de Neptune, dans Homère, semblait avoir glacé en eux la pensée et la vie, et les avoir enracinés au sol. Leur costume ne différait de celui des derviches qui habitaient l'autre rive du Bosphore que par la grossièreté des étoffes et la négligence étudiée avec laquelle il était porté; mais leurs figures et leurs corps offraient le contraste le plus frappant. Le jeûne avait épuisé leurs forces, amoindri leur taille, appauvri leurs formes; une exaltation con-

tinuelle nourrie par des excès et des violences, avait laissé sur leurs traits des traces profondes de ses ravages. L'œil était fixe et morne, froid et vitré, la joue flétrie et cendreuse, la barbe flasque et grêle : il semblait que l'âme de feu eût consumé le corps et détruit sa frêle enveloppe en essayant d'y échapper. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le service commença : le derviche bachi l'ouvrit comme de coutume par une invitation à la prière, à laquelle répondit le clerc, si ce titre peut, sans profanation, être donné à un musulman. Ensuite vint la profession de foi : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu », qui fut répétée par le même dévot personnage, et reprise en chœur avec un surcroît d'émotion par le reste de la communauté. Puis l'*Allah ouakbar, allah hou!* etc., etc. « Dieu est grand! Dieu est haut! » prolongés sur différens tons et différentes modulations par les mêmes exécutans. Cela se fit d'abord de la façon la plus simple, avec peu

ou point de marques d'intérêt ou d'attention. Les derviches s'assirent sur le divan avec leur clerc en tête, tandis que le bachi restait debout. Les mêmes exclamations furent répétées de nouveau, mais avec un peu plus de rapidité. Une oscillation bizarre de la tête, d'abord solennelle et lente, puis augmentant de véhémence à mesure que la cérémonie avançait, marquait la mesure de ces pieux élans. La présence de l'esprit devint de plus en plus sensible. Un sourire maladif contracta leurs traits; leurs yeux se fermèrent comme éblouis par la première manifestation des joies divines; une faible rougeur se fit jour à travers la teinte sombre et cendreuse de leurs joues; une respiration pressée et bruyante soulevait leur poitrine; leurs corps luttaient avec son nouvel hôte, ils voyaient les portes du ciel s'ouvrir et se fermer; le voile du sanctuaire était agité; la terre et l'homme s'évanouissaient devant eux : ils étaient absorbés dans l'esprit et l'éternité. Cependant tous ne jouis-

saient pas des mêmes priviléges. Il y en avait parmi les plus vieux qui semblaient tant soit peu blasés par l'habitude, et qui recevaient l'inspiration divine comme une vieille connaissance avec laquelle ils étaient sur le pied d'une familiarité complète. Les enfans, de même que dans les autres pays, tenaient leurs yeux fixés sur les maîtres, comme s'ils fussent tombés dans l'hérésie de croire que les opérations mystérieuses de la grâce pouvaient s'apprendre ou s'enseigner. Les hommes étaient les plus favorisés du ciel : pas un vase d'élection parmi eux qui ne fût plein jusqu'aux bords. Ils aspiraient à longs traits le breuvage céleste, *pleno se proluit haustu*. D'autres, trop convaincus de leur faiblesse, adressaient au derviche bachi des sourires supplians pour le conjurer de ne point accabler par l'excès des jouissances éthérées la fragilité de leur pauvre nature. Cependant le derviche bachi lui-même n'était plus sous l'empire des sens. Il voguait, poussé par ces *souffles duciel,* sans

voiles et sans gouvernail. Une tempête de passion divine s'était emparée de lui; ainsi qu'un autre prophète Élie, il était emporté dans un tourbillon de feu. Les exclamations sortaient de sa bouche comme un torrent qui jaillit sur les pierres et les rochers, et des fragmens de ses mots, avidement saisis au passage, étaient répétés avec tumulte par ses disciples; le rhythme, cessant d'être régulier, était interrompu par des sons aigus et discordans. Un gémissement bas et prolongé, qui ressemblait au bruit de la tempête quand elle recueille ses forces, succéda à ces clameurs, et vint mourir dans une sorte de repos. Il y eut une pause solennelle: tout à coup un cri de triomphe du hiérophante donna le signal, et l'inspiration parcourut les rangs avec une nouvelle impétuosité. Les yeux du bachi étincelaient comme des charbons ardens; ses lèvres minces tremblaient dans le délire de l'extase; l'écume découlait sur sa barbe, et dans les transports de sa frénésie, il arracha son turban de sa

tête, et les mèches de ses cheveux blancs tombèrent éparses sur ses épaules nues et décharnées. Les *allahs* redoublèrent avec une rage d'enthousiasme qui défie toute description. Une force démoniaque enfla ses traits et lui fit parcourir la chambre en tournoyant rapidement sur lui-même ; et, lorsque enfin la vigueur et la vie semblèrent défaillir en présence de l'esprit, sa tête continua à se mouvoir de haut en bas mécaniquement sur sa poitrine, de courtes et convulsives exclamations vinrent expirer sur sa langue en efforts impuissans. Dans cet état de transes, il tomba, accablé sous la puissance de Dieu, entre les bras d'un des siens ; mais, pendant cet intervalle, les derviches n'étaient pas oisifs. Un hurlement général fut le commencement de leur réplique, et, s'élançant, mus par une seule impulsion, ils imitèrent l'exemple contagieux de leur supérieur. Les turbans déchirés, tantôt par eux-mêmes, tantôt par d'autres, furent dispersés et foulés aux pieds dans cette danse

frénétique. Les jeunes et les vieux se mêlèrent. Les fronts étaient nus, les yeux hors de la tête, leurs cheveux noirs et rares flottaient en désordre ; l'hymne horrible trouvait un écho dans chaque bouche. Ils se précipitèrent en cercle autour de leur professeur, jusqu'à ce qu'ils tombassent l'un après l'autre comme des hommes tués soudainement, hurlant encore, et fidèles à leur vocation jusqu'à la fin. Mais l'effroyable rit n'avait pas atteint sa terrible perfection. Je ne m'étais pas aperçu que durant cet intervalle de sommeil, un ou deux acolytes s'étaient glissés hors de la mosquée : ils revinrent portant dans leurs mains une de ces barres de fer dont j'ai déjà parlé. Elle était rougie au feu : un rire joyeux éclata parmi les dormeurs. Ils se relevèrent comme de vigoureux géans prêts à renouveler le combat. Un sauvage orgueil rayonnait dans leurs traits. Au cri d'*Allah*, ils coururent en tumulte au-devant de la redoutable épreuve ; mais le derviche bachi réclama encore le

privilége de les présider. D'une main il les écarta, de l'autre il saisit la barre. C'était le triomphe du pur esprit : l'élu écrasait le serpent et le basilic, et foulait aux pieds, en conquérant, les tribulations, les peines, les passions et les sensations humaines. Il brandit la barre toujours brûlante au-dessus de sa tête. Les derviches, jeunes et vieux suivaient. Chaque main était tendue; leurs bras maigres et desséchés sont encore devant moi, nus, osseux et jaunes. Ils arrachèrent des murs environnans les premières armes qui s'offrirent à eux : l'un saisit l'épée, l'autre la lance, d'autres le coutelas turc. Au bruit de leurs propres hurlemens et de ceux de leurs compagnons, ils les teignirent bientôt de sang humain. Le sacrifice de Baal semblait renouvelé. Le plancher était souillé de l'offrande. Les enfans regardaient et frissonnaient; mais ils furent entraînés par les hommes dans le tourbillon. Je ne tenterai pas de décrire la variété des tortures auxquelles ils se soumirent successivement avec

un amer dédain. Mais les épreuves furent nombreuses, et l'appétit au lieu de diminuer semblait croître et s'aiguiser en proportion des alimens qu'on lui offrait. Leurs forces n'étaient cependant pas encore épuisées. C'était une étrange et effroyable chose que voir sur ces visages encore enfantins la maigreur anticipée de l'âge et des souffrances : le fanatisme n'était pas devenu un métier pour les jeunes initiés ; l'expérience ne leur avait pas appris l'art difficile de communiquer ce qu'ils ne sentaient pas et d'échauffer jusqu'au délire l'imagination des autres en se préservant de la contagion. Les blessures étaient des austérités d'aussi bonne foi que jamais jeune novice s'en imposa dans la première ferveur de son zèle. Les saints enfans *haud passibus æquis*, groupés derrière les derviches, s'administraient de temps en temps des coups de très bon aloi ; mais les pères, de même que dans des contrées plus éclairées, économisaient leurs transports, et comme lady Grace dans la Comédie, quand

le premier feu était passé, priaient, hurlaient et se mortifiaient avec autant de *sobriété* que l'on en pouvait attendre de leur gravité et de leur haute intelligence. Toute chose a sa fin, même les plaisirs célestes, et un saint ne peut être un saint, encore moins un hurleur, plus d'un certain nombre d'heures dans les vingt-quatre. La ferveur des jeunes commençait visiblement à se relâcher. Les vieux battaient en retraite, et quoiqu'ils fissent parfois des efforts pour ranimer leur piété, les résultats étaient peu satisfaisans, et, ainsi que l'auditoire, ils louaient Dieu de ce que la visitation allait finir, et montraient du penchant à se reposer. Un hurlement annonça la conclusion. Je me couvris le visage de mes deux mains, appréhendant de nouvelles horreurs; mais je compris bientôt que ce n'était que l'acclamation d'usage, répondant aux trois *vivat* qui terminent ordinairement nos assemblées publiques, ou le final de l'orgue après le dernier psaume. La représentation

finie, les acteurs s'éclipsèrent petit à petit; les fidèles levèrent les yeux et les mains au ciel pour le remercier d'avoir accordé de semblables dons à ce pur reste, l'islamisme; et les Giaours, qui, comme moi, étaient restés insensibles aux opérations de l'esprit, commencèrent à prendre leurs chapeaux et à se retirer. Jamais je ne m'étais senti plus disposé à philosopher, et je sortis de la mosquée préoccupé d'un commentaire moral dont je comptais faire profiter mes compagnons aussi bien que moi; mais un événement malencontreux me força d'y renoncer, comme à tant d'autres bonnes intentions. J'aperçus un de ces vases d'élection, un de ces saints lutteurs que j'avais cru voir se taillader et se découper de façon à garder le lit le reste de la semaine, rire et s'étendre au soleil, devant la porte comme un pécheur vulgaire; j'aurais pu fouler aux pieds le misérable. S'il ne pouvait plus hurler, il aurait dû au moins s'aller cacher,

et garder le silence pour l'honneur de la cause. Il n'est pas endurable qu'après un bon spectacle, on vienne vous étaler le carton et le sale clinquant des décors.

---

## CORNÉLIS.

Un jour que cet enfant me faisait de nombreuses questions sur la France, je lui demandai s'il ne serait pas bien aise d'y venir avec moi. Sa vivacité naturelle l'emportant, il me répondit sans hésiter qu'il le voulait bien ; mais à peine il avait achevé sa réponse, qu'il se mit à réfléchir en silence ; puis, m'adressant la parole, il me fit un long discours dont je ne pûs saisir les détails. Impatienté de ne pouvoir se faire entendre, il s'arrêta et me dit : « Homme Péron [1], regarde bien ce que je vais faire », et il se mit à dresser plusieurs tas de sable dont la grosseur allait en augmentant ; puis il me tint le discours suivant, qu'il accompagna de gestes tellement expressifs, que je pus en saisir la

[1] Les Malais ont l'habitude de placer devant les noms propres le mot *oran*, qui signifie homme.

véritable expression : « A Coupang, homme Péron, tu es l'ami de Cornélis ; mais dans le pays de France un homme viendra qui te dira : — « Vends-moi cet homme rouge, et il te montrera de l'argent gros comme cela (indiquant le plus petit tas de sable) ; tu répondras : — L'homme rouge est l'ami de l'homme Péron ; tu feras la même réponse à ceux qui viendront t'offrir de l'argent gros comme ces autres monceaux de sable (et il les montrait successivement en allant des plus petits aux plus gros, et en indiquant par ses gestes que ma résistance deviendrait moindre à mesure que le volume de l'argent augmenterait); mais enfin quelqu'un te donnera de l'argent gros comme ce dernier tas de sable, et tu diras : Que l'homme rouge soit esclave. Alors, homme Péron, je ne te verrai plus ; on me forcera de travailler péniblement pour un maître impitoyable, et le pauvre Cornélis, loin de son frère Néas et de son frère Poné, mourra de chagrin et de douleur. » Péron.

## Un descendant des Princes d'Athènes.

Nous remontions vers Athènes, lorsque nous rencontrâmes un paysan qui chassait devant lui un baudet chargé de raisins :—Vous venez de voir des ruines, me dit M. Fauvel; voici un autre débris des révolutions politiques de ce pays-ci : c'est Néri, descendant des derniers princes de la ville de Minerve. Il ne revendique pas la couronne ducale de ses *glorieux* ancêtres, et il s'embarrasse aussi peu de son extraction que le gouvernement turc ne s'inquiète de ses droits sur l'Attique. La force a pris ce que l'astuce donna à ses pères, quand leur dynastie succéda aux maisons de Gui de la Roche et de Brienne, après la fatale catastrophe des Vêpres siciliennes, qui fut le signal de la décadence des seigneurs français dans la Grèce. Enfin le pau-

vre Néri, aussi noble qu'un grand d'Espagne, est le plus simple des âniers de la terre classique. Ainsi tout passe, et l'orgueil même oublie les titres sur cette terre de grands souvenirs.

La moderne Athènes, comme le descendant des Néri devenu *raïa* très orthodoxe, et payant caratch, a subi tant de métamorphoses qu'on ne reconnaîtrait rien de sa physionomie antique, si on n'avait que les habitans pour juger ce qu'elle fut aux siècles de Thémistocle et de Périclès. . . . . . .

L'administration d'Athènes n'offre aucune particularité à ceux qui connaissent la Turquie. L'hôpital de Saint-Spiridion n'est qu'un lieu de refuge où les pauvres trouvent pour tout secours du pain, un grabat et le couvert. La population de la ville se compose de 3,000 Mahométans, d'autant de Grecs, et de 4,000 Schypetars chrétiens.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le sang athénien en général ne m'a pas paru distingué ; on ne rencontre nulle part

autant d'aveugles, de borgnes et de gens attaqués d'ophthalmie dépendante des mêmes causes qui occasionent celle des Égyptiens. Cependant l'atmosphère de l'Attique ne roule pas des flots de sable fin comme celui de Memphis, et sa température est différente. Le ciel d'Athènes, calme et presque toujours serein, ramène suivant les saisons les plus douces eucrasies; rarement le thermomètre s'y élève au-dessus de 22° de Réaumur. Il ne descend guère en hiver jusqu'à la congélation. Ainsi, les maux du peuple sont les conséquences de la misère à laquelle il est réduit. Sous d'autres influences, l'Attique serait ce qu'elle fut dans l'antiquité.

POUQUEVILLE.



## LA NORWÉGE.

Nous avions franchi le fameux passage du Dovre-Field presque sans nous en apercevoir. J'attendais toujours une cime escarpée qu'il nous faudrait gravir ; mais comme nous avions fait cinquante lieues en nous élevant insensiblement, nous étions arrivés sans nous en douter jusqu'au sommet, et à force de petites montées et de petites descentes nous nous trouvâmes de l'autre côté.

Du reste, rien de plus triste que ces hauteurs. Le terrain se compose presque uniquement de tourbiers, de mousse, de pierres et de marécages ; on ne conçoit pas qu'à cette élévation on puisse trouver tant d'eau. On la voit sourdre de tous côtés. Nous n'apercevions à travers le brouillard qui nous

entourait que de petits lacs et de petites vallées, des crevasses où traînait quelque reste d'une neige paresseuse, des bouleaux rabougris et déformés, des montagnes longues, arrondies, couvertes de lichen que paissent les rennes. En somme, tout ce pays ressemble beaucoup à celui des Lapons. En s'élevant, on trouve toujours l'analogue des régions situées plus au nord : les hauteurs moyennes de la Suisse donnent une idée des plaines de la Suède ; et ici, près des sommets de la Norwége, j'avais une anticipation des marais de la Laponie.

Un véritable enchantement m'attendait sur le revers du Dovre-Field ; je marchais tête baissée à l'entrée d'une vallée qui débouche dans les montagnes ; tout à coup, je lève les yeux, et j'aperçois près de moi trois cascades, dont l'une semblait tomber des nuages assez bas qui flottaient sur nos têtes ; un oiseau de proie volait en cercle à l'entour, et parfois venait la raser de son aile. Les cascades qui sont dans les livres,

que l'on va chercher de propos délibéré, m'ennuient presque toujours ; mais ici la surprise, l'inattendu de cette rencontre me ravit, et dès ce moment la même surprise se renouvelait à tous les pas. Je me croyais chez Ossian ; c'était bien la vallée aux cent torrens, la vallée étroite et retentissante de Cona. Ce n'est qu'en Norwége, après plusieurs jours de pluie, qu'on peut trouver cette abondance d'eau vive, ce luxe de cascades. Chaque rocher avait la sienne ; toutes étaient différentes de forme, d'aspect, d'effet pittoresque ; les unes tombaient à ma droite du sommet qui bordait la route ; j'en voyais à ma gauche blanchir sur l'autre flanc de la vallée ; d'autres encore grondaient invisibles comme un tonnerre souterrain. Tantôt c'était de loin comme un filet d'écume serpentant sur un fond noir, tantôt comme une écharpe se détachant d'un sommet, et se déroulant dans les airs ; les unes glissaient sans bruit le long des pentes ; les autres d'un seul bond se précipitaient

dans une vallée étroite et profonde, tombaient comme un fleuve ou se brisaient en mille ruisseaux ; l'une s'échappait à mi-côte d'une large grotte, puis, comme un cône immense, s'engouffrait dans un abîme ; une autre couvrait tout un pan de rocher de sa nappe large et transparente. J'en vis deux surtout, placées l'une à côté de l'autre, former le contraste le plus frappant du gracieux et du terrible. La première semblait un ruban d'argent qu'une main invisible laissait flotter au-dessus de la cime des sapins et des bouleaux ; pour la seconde, on eût dit un grand serpent blessé traînant ses replis sur le flanc de la montagne, et se roulant dans son écume.

Je sais qu'on perd ses paroles à vouloir décrire de pareilles scènes, et que les lecteurs redoutent les efforts maladroits que l'on fait pour les rendre ; mais il faut savoir gré de sa retenue à un homme qui a vu quelques centaines de cascades, et qui se borne à en décrire une demi-douzaine.

Quand on a passé le Dovre-Field, la nature prend un caractère encore plus imposant de grandeur et de solitude; les formes des montagnes deviennent plus hardies, les vallées s'élargissent, et on découvre ces immenses horizons que je n'ai vu qu'en Norwége. A mesure qu'on avance plus vers le nord, la verdure, qui est le véritable ornement de ces contrées, redouble de fraîcheur; l'œil en est constamment enchanté; on oserait presque dire ébloui, tant elle est vive et éclatante. Cette verdure perpétuelle tapisse toutes les montagnes, borde tous les lacs et tous les torrens, gravit les pentes les plus escarpées des rochers, et couronne leurs cimes les plus aiguës. Les toits des cabanes sont verdoyans comme des prés; l'avoine y croît en abondance, de sorte qu'on pourrait y faucher et même y moissonner. Des pieds du sorbier des oiseaux y poussent même quelquefois, et alors on dirait que ces toits portent des vergers. La beauté des sapins de Norwége est célèbre. Ces arbres paraissent

être d'autant plus beaux qu'ils approchent plus de la latitude où leur taille diminue ; c'est comme les Norwégiens si grands, qu'on rencontre tout juste avant les Lapons si petits. Il semblerait que le froid est favorable au développement de l'homme et de certains végétaux, jusqu'à un certain point où son excès l'arrête brusquement. Le bouleau, qui seul partage avec le sapin la possession de ces déserts de verdure, y atteint aussi des proportions plus grandes que dans nos climats : sa forme est plus majestueuse, ses branches plus tombantes ; il offre souvent l'aspect du saule pleureur, et son feuillage pâle et délicat se détache avec grâce sur le feuillage des sapins, dont il égaie un peu la teinte mélancolique.

Nous approchions de Drontheim, de cette ancienne capitale des rois de Norwége ; mais rien n'annonçait le voisinage d'une ville de dix mille âmes : c'était toujours la même solitude ; d'immenses forêts, d'immenses horizons et point d'hommes ; d'énormes

masses de montagnes amoncelées les unes derrière les autres, de vastes espaces de verdure, de vastes espaces d'eau. Imaginez avec cela un ciel gris, un jour sans éclat, qui ne semblait pas venir du soleil, tant il était terne et morne, une tristesse infinie et un grand silence.

Après avoir traversé une dernière forêt de sapins, puis des pelouses désertes semblables à toutes les autres, on se trouve sur une petite hauteur; au-delà on n'attend rien que de nouveaux déserts. Tout à coup on aperçoit à ses pieds les toits rouges de Drontheim. En présence de Drontheim il est impossible de ne pas songer à Christiana. Les deux villes sont placées au fond d'un de ces *fiords* ou bras de mer nombreux qui s'étendent dans l'intérieur de la Norwége, et l'entament si profondément. Le fiord de Drontheim a trente lieues. C'est, jusqu'à la pleine mer, un labyrinthe d'îles, d'îlots, de promontoires; mais devant Drontheim le golfe est libre. Un mur de rochers à pic en demi-

cercle semble la clore de tous côtés. La petite île de Munth-Holm, à un demi-quart de lieue de la côte, en face de la principale rue de Drontheim, s'élève seule au milieu de cet immense bassin. Deux amas de rochers s'avancent des deux côtés de la ville comme de gigantesques bastions; sur l'un d'eux était, selon la tradition, le château du farouche Halon-Sarl, le dernier chef païen de la Norwége, qui sacrifia, dit la Saga, son propre fils à ses anciens dieux. Sur les rochers, en présence de cette mer et de ce ciel, on place bien le sanglant récit de la Saga.

Si la position de Drontheim rappelle celle de Christiana, l'aspect des deux villes n'en fait pas moins une impression bien différente. A Christiana, malgré le caractère de tristesse et de grandeur empreint sur ces rivages, on est encore, si l'on ose ainsi parler, dans la Norwége gracieuse. A Drontheim on est au fond de la vraie Norwége, de la Norwége austère. Ici la mer est vraiment le triste Océan du nord; plus de mollesse dans

les contours, plus de formes arrondies; des lignes droites, des rochers à pic, des écueils. A Christiana, une végétation abondante couvrait les îles et les rives, descendait jusqu'au sein des flots. Ici l'on est presque au terme de la végétation; la verdure est toujours belle, mais les arbres sont clair-semés; on les remarque, on les compte, on les regrette; les branches même sont plus épaisses, plus sombres : on se sent bien plus reculé, bien plus perdu vers les confins du monde vivant, vers les lointaines extrémités de l'univers.

J.-J. Ampère.

---

# SOUVENIRS

## D'UN

## MISSIONNAIRE MORAVE.

Un Indien, qui parlait bien l'anglais, vint un jour dans une maison où j'étais pour affaires, et me pria de demander à un homme qui s'y trouvait, et qui lui devait de l'argent, de lui donner un ordre par écrit pour avoir un peu de sel au magasin, qu'il prendrait comme partie du paiement de ce qui lui était dû. L'homme, après avoir blâmé l'Indien de s'être servi d'un interprète quand il parlait si bien l'anglais, lui dit qu'il était occupé dans le moment, mais qu'il n'avait qu'à repasser dans une heure. L'Indien sor-

tit et revint à l'époque indiquée, et fut remis à une heure après; lorsqu'il revint pour la troisième fois, il fut encore renvoyé à une demi-heure plus tard. La patience du pauvre Indien était épuisée, et se tournant vers moi, il me dit dans sa langue : « Dites, je « vous prie, à cet homme que, tandis que « j'attendais qu'il lui convînt de me donner « un ordre pour avoir un peu de sel, j'ai eu « le temps de réfléchir beaucoup : j'ai pensé « que, lorsque entre Indiens nous nous de- « mandons quelque chose, nous le donnons « sur-le-champ, ou si nous ne le pouvons « pas, nous le disons de suite; mais nous ne « disons jamais : Revenez! revenez! trois fois « de suite revenez! En conséquence, lors- « que cet homme m'a ainsi renvoyé, j'ai « pensé que bien certainement les blancs « étaient très ingénieux, et que probable- « ment il pouvait faire ce qui n'est au « pouvoir d'aucun autre; j'ai pensé que, « comme il était après midi la première « fois que je me suis présenté chez lui, et

« qu'il savait qu'il me fallait faire sept « milles à pied pour retourner à mon camp, « il avait le pouvoir d'arrêter le soleil dans « sa course jusqu'à ce qu'il lui convînt « de me donner l'ordre que je lui deman- « dais. Ainsi, ai-je pensé, j'aurai encore « assez de jour, j'arriverai à mon camp « avant la nuit, et je ne serai pas obligé de « marcher dans l'obscurité, au risque de « tomber ou de me heurter contre quelque « pierre; mais lorsque j'ai vu que le soleil « ne s'arrêtait pas pour lui, et que j'avais « plus de sept milles à faire par une nuit « très noire, alors j'ai pensé que les blancs « feraient bien d'apprendre quelque chose « des Indiens. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

[1] M'étant assis un soir sur un tronc d'ar-

[1] On a réuni ici deux fragmens séparés dans l'ouvrage original. Heckewelder, qui a résidé près de quarante-deux ans chez les Indiens de l'Amérique du Nord, est bien certainement, de tous les voya-

bre auprès d'un Indien qui se reposait des fatigues de la journée, je lui dis que sans doute il aimait beaucoup à travailler, puisque je ne l'avais jamais vu passer son temps dans l'oisiveté comme c'est assez la coutume chez les Indiens. Sa réponse fit sur moi une vive impression, et je vais tâcher de la rendre dans les mêmes mots dont il se servit.

« Mon ami, me dit-il, les poissons et les oiseaux, en travaillant, les uns dans l'eau, et les autres dans l'air et sur la terre, m'ont convaincu de la nécessité du travail et de l'industrie. Lorsque j'étais jeune, je passais mes jours à ne rien faire, absolument comme les autres Indiens, qui disent que le travail n'est fait que pour les blancs et les nègres, mais que les Indiens ont été créés pour chasser le daim et pour attraper les castors, les loutres et autres animaux.

geurs modernes, celui qui les a le plus intimement observés. La relation du bon frère morave, si peu connue du reste, a été traduite avec beaucoup de grâce et de naïveté par M. du Ponceau.

Un jour que je m'étais assis sur les bords de la Susquehannah, pour me délasser un instant des fatigues de la chasse, ayant jeté par hasard les yeux sur l'eau, je fus frappé de voir avec quelle industrie les mecchgalingus [1] rassemblaient des petites pierres pour former un entourage où ils pourraient déposer leur frai en sûreté, et qu'ils faisaient tout cela sans mains, mais seulement avec leur bouche et leur corps. Étonné et trouvant du plaisir à les voir s'occuper ainsi, j'allumai ma pipe, et continuai à les regarder, lorsqu'un petit oiseau qui n'était pas loin de moi se mit à chanter, ce qui me fit tourner les yeux vers l'endroit d'où le chant provenait; et tandis que je cherchais à le découvrir, sa compagne, avec autant d'herbe que son petit bec pouvait en contenir, passa tout près de moi, et fut se placer dans un buisson, où je les aperçus tous deux travaillant à faire un nid en chantant en même

[1] Poisson-soleil, lunes de mer ou moles.

temps. J'oubliai que j'étais à la chasse, et me mis à contempler les objets que j'avais sous les yeux. Je voyais les poissons travailler gaîment dans l'eau, et les oiseaux en faire autant dans l'air et sur la terre, et cela sans le secours de mains ! Je me livrai à mes réflexions, et me regardant je vis que j'avais deux grands bras, au bout de chacun desquels était une main qui avait des doigts et des jointures que je pouvais ouvrir et fermer à volonté ; qu'avec ces mains je pouvais enlever bien des choses, les retenir ou les lâcher comme bon me semblait, et les porter avec moi en marchant. J'observai en outre que j'avais un corps robuste, capable de supporter la fatigue, et que ce corps était soutenu par deux fortes jambes, au moyen desquelles je pouvais gravir les plus hautes montagnes, et descendre quand il me plaisait dans les vallées. Est-il possible, me dis-je, qu'ainsi formé j'aie été créé pour vivre dans l'oisiveté, tandis que les oiseaux qui n'ont point de mains et qui n'ont que

leur bec dont ils puissent s'aider, travaillent gaîment sans qu'on le leur dise? Le grand esprit, le grand Créateur de l'homme et de toutes les créatures vivantes, n'avait-il donc aucun objet en vue quand il m'a donné tous ces membres ; cela ne peut pas être ; il faut que j'essaie de travailler. Je l'ai fait ; et abandonnant mon village, je suis venu m'établir sur ce bon terrain, je me suis bâti une cabane, j'ai entouré mon champ, j'y ai semé du maïs, et j'ai élevé des bestiaux. Depuis ce temps j'ai toujours joui d'un excellent appétit et d'un bon sommeil, et tandis que les autres passent leurs nuits à danser et souffrent de la faim, je vis dans l'abondance. J'ai des chevaux, des vaches, des cochons, de la volaille, et je suis heureux. Vous le voyez, mon ami, les oiseaux et les poissons m'ont appris à réfléchir et à travailler. »

HECKEWELDER.

## Le Thé chez les Kalmouks.

Pendant notre conversation, on apporta le thé dans un grand vase de fer, placé sur un pied en bois. Les *Ghélloung* qui étaient présens sortirent leur coupe du linge qui l'enveloppait; et celui qui avait fait le thé, après en avoir offert la première cuillerée aux dieux, remplit les coupes des prêtres après celle de la princesse. Avant de goûter le thé, les Kalmouks qui étaient là firent une courte prière.

Je veux vous donner quelques détails sur le thé. Le meilleur vient de la Chine; on le tire des dernières feuilles et des petites branches de cet arbrisseau, on en forme des tablettes longues d'un pied, que l'on presse dans des formes en y mêlant du sang de

bœuf. Pour expédier ce thé, on l'enveloppe d'abord dans plusieurs feuilles de papier chinois, ensuite on le met dans une caisse double formée avec de la peau de bœuf non tannée. Ces caisses contiennent trois tablettes, et une tablette pèse trois livres. Quant au prix, il est fixé par la quantité qui en arrive de la Chine; souvent la tablette ne coûte qu'un rouble un quart, mais le prix moyen est de deux roubles; nous sommes cependant obligés de le payer maintenant quatre roubles, au grand regret des Kalmouks. On fait cuire le thé dans de grandes marmites, pendant très long-temps, et on y met du sel, du lait et du beurre. Les tablettes sont grises, mais le thé, lorsqu'il est cuit, a une couleur d'un rouge clair.

Celui qui a bu de ce thé pendant quelque temps le trouve meilleur que celui d'Europe; vous serez étonné peut-être de la bizarrerie de mon goût, mais je suis persuadé que si vous étiez ici vous seriez de mon avis. Le lieutenant Turner, qui fut envoyé

de Calcutta à la cour du lama Techou, trouva ce thé fort mauvais, lorsqu'on commença à lui en servir dans le Boutan et dans le Thibet; ensuite il s'y habitua et finit par le trouver fort bon. Ce qui est certain, c'est que le thé est pour les Kalmouks un excellent préservatif contre toutes les maladies qui peuvent provenir de refroidissement, car il excite la transpiration, et la quantité qu'on en prend chaque jour apaise tellement la soif, qu'on a rarement besoin d'employer d'autre boisson. J'éprouvai moi-même combien cette liqueur est favorable à la santé. Dans la saison actuelle, les nuits sont ici humides et froides; les huttes étant très ouvertes et percées en plusieurs endroits, le vent vient souvent frapper mes oreilles, et le matin, lorsque je me lève, je me trouve fatigué comme si je n'avais dormi qu'à moitié : à peine ai-je avalé deux grandes coupes de thé que je me trouve tout-à-fait rétabli, et les désagrémens de la nuit sont oubliés! BENJ. BERGMAN.

## La Marseillaise et les Diéménois.

Tandis que nos bons Diéménois prenaient ainsi leur simple repas, il nous vint à l'idée de leur faire de la musique, bien moins sans doute pour les divertir que pour connaître l'effet de nos chants sur leur esprit et sur leurs organes. Dans ce dessein, nous choisîmes cet hymne si malheureusement prostitué dans la révolution, mais si plein de chaleur et d'enthousiasme, et si propre dès-lors à notre objet. Au premier instant, les sauvages parurent troublés encore plus que surpris; mais après quelques momens d'incertitude, ils prêtèrent une oreille attentive. Le repas fut suspendu, et les témoignages de leur satisfaction se manifestèrent par des contorsions et des gestes si

bizarres que nous avions peine à contenir l'envie de rire qui nous pressait. Pour eux, ils n'éprouvaient pas moins d'embarras à étouffer, pendant le chant, l'expression de leur enthousiasme : mais à peine une strophe était finie, que de grands cris d'admiration partaient en même temps de toutes les bouches ; le jeune homme surtout était comme hors de lui-même ; il se prenait par les cheveux, il se grattait la tête avec ses deux mains, s'agitait de mille manières et prolongeait ses clameurs à diverses reprises. Après cette musique forte et guerrière, nous chantâmes quelques uns de nos petits airs tendres et légers : les sauvages parurent bien en saisir le véritable sens ; mais il nous fut aisé de connaître que les sons de ce genre ébranlaient très faiblement leurs organes.

Péron.

---

## LA CASAUBA

ET

## LES FAUBOURGS D'ALGER.

Ce palais ou ce château est un entassement confus de constructions de style et d'époques différens : le type élégant et gracieux de la maison mauresque y est cruellement défiguré ; il ne l'est pas assez néanmoins pour que les yeux ne se trouvent assez vivement saisis de deux étages de galeries, des légères colonnades, des couleurs éclatantes qu'on aperçoit aussitôt qu'on a franchi le seuil.

Vous remarquerez peut-être, sous une des galeries du rez-de-chaussée, une petite porte étroite et basse : elle est facilement recon-

naissable au grand nombre de serrures et de cadenas qui la ferment; le chêne dont elle est faite disparaît sous des têtes de clous et des lames de fer. Eh bien! sur le seuil de cette porte, une des puissances les plus illimitées qui aient existé sur la terre est venue se briser pendant des siècles sans l'avoir franchie. Il n'est pas un dey qui d'une parole n'eût pu faire tomber dix têtes: les efforts de tous réunis n'auraient pu la faire tourner sur ses gonds. Trois clefs différentes la fermaient. Le dey n'en avait qu'une; les deux autres étaient dans les mains de deux grands fonctionnaires de la régence. Pour l'ouvrir, la coopération de ces trois personnages était donc indispensable. Il fallait en outre que la chose eût été délibérée dans le divan. Cette règle, il n'existait pour le dey aucun moyen de l'enfreindre en sècret; cela n'était pas possible, car la porte, donnant sur l'endroit le plus fréquenté du palais, n'était perdue de vue ni jour ni nuit par les janissaires de garde;

en public, il en eût immédiatement payé de sa tête la moindre tentative. Cette porte, vous l'avez sûrement deviné, était celle du trésor : c'était aussi, comme vous voyez, la charte d'Alger ; dans son genre, vraiment charte-vérité. Tous ces remparts de précaution et de garantie dont les autres peuples protégent leurs personnes, leurs familles, leur honneur, celui-ci en avait entouré son argent. Là des gourdes, des onces, des piastres, des douros, des louis, des guinées, gisaient en cinq à six monceaux, racontant, monnoyant trois siècles de crimes, de violences et de rapines.

Il n'y a qu'un coup d'œil à donner aux appartemens mesquins, aux corridors étroits, aux escaliers roides et sans grâce du château. Il faut se hâter de monter sur la terrasse la plus élevée ; de là, on voit toutes les maisons descendre, se précipiter en masse vers le rivage, jusqu'à ce que s'épanouissant, pour ainsi dire, au choc, elles jaillissent à droite et à gauche en deux faubourgs

longs et étroits. On n'aperçoit de ces maisons que leurs blanches terrasses, qui vont s'abaissant de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent davantage du point où l'on se trouve; Alger apparaît alors tout semblable aux traces irrégulières qu'aurait laissées, dans une montagne de craie, le passage d'une population de géans. On a devant soi comme un immense escalier, auprès duquel celui de Versailles semblerait fait pour des Lilliputiens.

A sa dernière marche, vous pourriez mettre le pied sur un des bâtimens de notre escadre, qui s'étend là comme une cité flottante, une cité européenne venue se poser en face d'une ville africaine. C'est l'Europe se montrant à l'Afrique dans toute la puissance de sa civilisation ; au-delà, la mer se déploie dans son immensité. A votre droite, le cap Matifoux projette ses contours hardiment découpés : derrière vous, sur la colline dominant la Casauba, le château de l'Empereur, avec son réduit écroulé,

ses batteries ruinées, ses murs renversés, est semblable à un athlète étendu sous le coup mortel. Au-delà, mais dans la même direction, l'Atlas surgit aux confins de l'horizon; puis enfin tout autour de vous une multitude d'élégantes villa, rayonnant de la ville comme d'un centre, s'éparpillant au milieu d'une campagne verdoyante, empressées qu'elles sont, après avoir franchi le mur d'enceinte, de s'épandre en liberté au sortir des rues étroites, sans air, sans lumière, d'avoir leurs coudées franches, de respirer librement.

Parmi ces maisons, les plus remarquables sont celles du dey et de l'aga, toutes deux entourées de vastes jardins; toutes sont d'ailleurs bâties sur le même plan. Ce sont toujours, autour d'une cour carrée, deux étages de galeries soutenues par de légères colonnes, toujours le type de la maison mauresque; type élégant et gracieux, que le caprice et le goût de l'architecte tourmentent de mille façons, mais ne vont ja-

mais, fort heureusement, jusqu'à briser entièrement. De la cour pavée de marbre, à voir la pierre se glisser autour de soi, en légères ogives, au sommet des colonnes, on dirait une tenture, une mousseline qu'une main d'artiste aurait pris soin de relever, de draper tout autour de vous. Un bassin occupe ordinairement le centre de la cour. Les jardins sont d'une simplicité qui rappelle ceux d'Homère : des légumes, des vignes, quelques arbres fruitiers, voilà ce dont ils se composent. Ils sont arrosés par d'abondantes eaux, qu'on laisse couler en rigoles toujours droites; qu'on ne songe point à faire serpenter en rivière, ou grimacer en cascade; que parfois seulement on retient dans quelques vastes bassins pour en jouir plus long-temps, ou bien qu'on fait jaillir en gerbes élevées pour en multiplier la fraîcheur. Les matériaux employés dans les constructions sont d'aussi peu de prix que le plan suivi est simple; mais ces villa répondent parfaitement au besoin qui les a

fait élever : elles sont la forme pure, l'expression naïve et simple d'une idée fortement sentie ; il en résulte qu'elles se trouvent en merveilleuse harmonie avec l'aspect des lieux, avec le climat, avec tous les jeux de l'air, de la lumière ; elles concourent admirablement à former un grand et magnifique spectacle. Lorsque le soleil étincelle sur la chaux vive qui les recouvre, elles éclatent, en quelque sorte, aux yeux, sur la pelouse verte qui les entoure, comme autant de palais de marbre blanc. On a devant soi les jardins enchantés du Tasse et de l'Arioste ; on a devant soi un théâtre tout dressé pour les magiques aventures des *Mille et une Nuits*. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A gauche en regardant la mer, le long du mur d'enceinte de la ville, se trouvent des arbres en assez grand nombre : figuiers sauvages, saules pleureurs, lauriers-roses, auxquels s'enlacent le lierre, le lilas, le chèvrefeuille. Ils se divisent en bosquets

dont chacun est entouré d'un mur à hauteur d'appui. Attiré par la fraîcheur de ce lieu, délicieuse sur une terre brûlée, si vous entrez dans l'un de ces réduits, vous verrez, à l'ombre des arbres qui les couvrent, quelques pierres chargées d'hiéroglyphes et de caractères arabes. Elles sont disposées de manière à figurer assez bien, quoique en petit, nos lits gothiques. Ce sont aussi des lits, si l'on veut, mais pour le sommeil éternel : des tombeaux. Vous vous trouvez dans le lieu du repos d'une famille turque ou maure dont les membres, suivant le nouveau rang que la mort leur aura donné, y seront venus se placer à côté de l'aïeul commun, à l'ombre des arbres qu'il aura plantés ; aucun étranger n'est admis à ces sépultures domestiques : ces gens-là tiennent beaucoup, à ce qu'il paraît, à se retrouver en famille au grand jour du réveil général.

Au-delà, dans la même direction, au milieu d'une terre rougeâtre, se font remarquer de petites maçonneries blanches, ar-

rondies en dôme : c'est le cimetière des Juifs, qui sont là isolés, parqués au sein de la mort, comme pendant leur vie ils l'ont été au milieu des hommes.

Aussi loin que puisse s'étendre la vue, et dans toutes les directions, la campagne se montre parée d'un luxe de végétation qui annonce une inépuisable fécondité. Cette terre renferme dans son sein des trésors qui sans doute en jailliraient au moindre choc de la charrue. Mais pour cette œuvre, croyez-moi, ne comptez pas sur les Bedouins : l'Arabe aime au-dessus de tout à errer, à vaguer en liberté sous son ciel toujours pur, toujours sans nuage. Il ne demande à la terre que de porter sa tente et de nourrir ses troupeaux. Elle ne lui a pas manqué jusqu'à présent : il compte sur elle ; pour rien au monde il ne se décidera à clouer en place son habitation nomade, à se mettre des entraves aux pieds, à se courber sur une bêche, à se lier à une charrue.

Toute cette contrée, qui au milieu du

jour éblouit les yeux des plus vives couleurs, peu d'instans avant que le soleil parût sur l'horizon, était encore plongée dans d'épaisses ténèbres. Mais à peine aurez-vous eu le temps de discerner à l'orient un seul point lumineux, que ce point aura rempli l'espace, que les montagnes et les vallées auront été inondées de flots de lumière ; en sens inverse, il en est de même le soir. Le soleil, dépouillé de ses rayons, déjà touche à la fin de sa course, que la terre est encore resplendissante ; puis, tout à coup, comme à un signal donné, presque sans transition, sans dégradation de teinte, les ténèbres l'envahissent tout entière. A peine reste-t-il encore, égarées, oubliées au sein de l'obscurité, quelques lueurs pâlissantes qui vacillent pendant trois ou quatre minutes au sommet des montagnes ou bien à la pointe des minarets. Le tableau a disparu tout aussi rapidement que si l'on avait soi-même fermé les yeux.

Barchou-Penhoën.

UNE

# FORÊT DU BRÉSIL.

La vie, la végétation la plus abondante, sont répandues partout; on n'aperçoit pas le plus petit espace dépourvu de plantes. Le long de tous les troncs d'arbres on voit fleurir, grimper, s'entortiller, s'attacher, les grenadilles, les caladium, les dracontium, les poivres, les begonia, les vanilles, diverses fougères, des lichens, des mousses d'espèces variées. Les palmiers, les mélastomes, les bignones, les rhexies, les mimeuses, les inga, les fromagers, les houx, les lauriers, les myrtes, les eugenia, les jacaranda, les manihots, les vismia, les quatelès, les figuiers et mille autres espèces

d'arbres, la plupart encore inconnues, composent le massif de la forêt. La terre est jonchée de leurs corolles, et l'on est embarrassé de savoir de quel arbre elles sont tombées. Quelques unes des tiges gigantesques chargées de fleurs paraissent de loin blanches, jaune foncé, rouge éclatant, etc. Dans les endroits marécageux s'élèvent en groupes serrés, sur de longs pétioles, les grandes et belles feuilles elliptiques des heliconia qui ont souvent huit à dix pieds de haut, et sont ornées de fleurs de forme bizarre, rouge foncé ou couleur de feu. Sur les bifurcations des rameaux croissent des ananas énormes, à fleurs en épis ou en panicules, de couleur écarlate ou de teinte également vive. Il s'en échappe des paquets de racines qui descendent jusqu'à terre et imitent des cordes tendues pour empêcher de cheminer au milieu de leurs lacis; des plantes grimpantes de toutes les formes enlacent les arbres et couronnent leurs sommets de fleurs étrangères. Souvent elles retien-

nent debout dans leurs entrecroisemens les cadavres des arbres dont s'est emparé la vétusté : partout enfin la vie végétale se propage et multiplie ses germes à profusion.

Le prince Maximilien de Wied Neuwied.

---

## Le Salut des nouveaux Zélandais.

La plus grande marque de considération et d'attachement qu'un Zélandais puisse vous donner est le salut qu'il nomme *Schon-gui*, c'est-à-dire se frotter le bout de son nez contre le vôtre. Comme tous les voyageurs, je pensais d'abord que ce salut bizarre se bornait à l'attouchement des nez ; mais M. Kendall m'expliqua que ce contact n'était qu'un simple accessoire extérieur, et que la base du salut consistait de la part dés deux personnes à exhaler doucement leur haleine et à la confondre. Leur haleine est en quelque sorte l'emblême sensible de leur waidoua, une émanation directe de leur âme, et il serait difficile de donner une juste idée de l'importance qu'ils attachent à cette partie immatérielle de leur être.

En effet, j'ai souvent examiné ces naturels quand ils se saluaient, et j'ai reconnu la vérité de l'assertion de M. Kendall. Lorsque je voulus en demander la raison à Touai, il se contenta de me répondre : *breathe*, haleine, comme il le faisait toujours par une simple parole quand il ne pouvait me développer sa pensée d'une manière satisfaisante. Puis, par des signes et des gestes, il indiquait que les souffles des deux personnes se confondaient ensemble.

Au reste, il faut convenir que ces sauvages n'accordent jamais cette marque d'estime et d'attachement d'une manière légère ou irréfléchie comme les Européens le font pour leurs saluts ordinaires, et même pour leurs accolades. Le plus souvent ils s'examinent quelque temps, ils semblent étudier leurs sentimens mutuels, quelquefois même ils parlent d'objets indifférens avant d'en venir au *schongui*, et ils ne se livrent jamais à cet acte qu'avec une gravité et un recueillement qui peuvent paraître ridicules à un

étranger mal instruit, mais qui ont quelque chose de solennel pour celui qui connaît l'objet de ce salut. J'ai vu Touai et Schongui, les premiers chefs des deux tribus rivales de Kidi Kidi et de Paroa, dans la baie des Iles, s'examiner attentivement et causer un moment ensemble, puis se livrer tout à coup à ce témoignage authentique et sacré de leur union.

Quand M. Marsden annonça à Te Koke, chef de Pahia, la mort du fils de ce chef, arrivée à port Jackson, et dont il venait de recevoir la nouvelle, Te Koke se fit indiquer l'endroit de la lettre où se trouvait le nom de son fils; il y appliqua son nez, et après lui toutes les personnes de sa famille; puis il se mit à gémir durant plus de deux heures sur cette perte cruelle.

Lorsque ce salut s'accorde à des parens, à des amis dont on a été long-temps éloigné, il est toujours accompagné de soupirs, de gémissemens, et même de cris plaintifs, qui durent d'autant plus long-temps que

l'affection est plus vive de part et d'autre. Les voyageurs se sont plus à nous citer une foule d'exemples de ce genre, et à retracer les marques de sensibilité manifestées par ces sauvages en ces occasions ; moi-même je fus témoin de l'entrevue de Taï Wanga avec son oncle Schongui après une absence de dix-huit mois, et j'avoue que j'en fus véritablement touché. Souvent l'excès de cette sensibilité les porte à se déchirer la figure et diverses parties du corps pour mieux témoigner leur joie du retour d'une personne chérie, comme ils le feraient de leur douleur pour sa mort, tant ces naturels sont persuadés qu'ils ne sauraient assez témoigner la vivacité de leurs affections sans faire couler leur sang.

Dumont d'Urville.

## UNE SCÈNE

### DES RIVES DE L'OYAPOCK.[1]

Nous nous embarquâmes le 5 au matin, après avoir couché chez M. de la Forest, subdélégué de l'intendance à Sinnamary. Je voulais visiter les Indiens de cette rivière. Je m'arrêtais pour examiner les bois et la nature du terrain, lorsque je trouvais un abord facile sur le rivage, qui était souvent marécageux.—Ces différentes relâches m'ayant fait perdre du temps, je me trouvai, au coucher du soleil, à plus de deux lieues du village où je me proposais de pas-

[1] Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, nous sauront gré d'avoir exhumé ce charmant morceau d'un recueil de pièces administratives, où l'on ne s'attendrait guère à le trouver.

ser la nuit. La lune était dans son plein, le temps parfaitement beau, mes Indiens excellens pagaïeurs. Je ne balançai pas à continuer ma route. — Nous observions tous un profond silence, qui semble être pendant la nuit (et surtout dans le désert) le vœu de la nature. Le courant de l'eau et son refoulement par le sillage de la pirogue, la chute cadencée des rames, le frémissement des feuilles, qu'un souffle de vent agitait dans la forêt, formaient un concert mélancolique, auquel se mêla tout à coup une voix humaine qui s'adressait à nous du rivage. Elle était douce et suppliante, l'écho la répétait. Nous allâmes chercher la voix : c'était un jeune Indien et sa femme, dont la pirogue s'était ouverte; ils regagnaient par terre leur village, qui était à quatre ou cinq journées de là ; et se trouvant la nuit engagés dans un marais qu'ils ne connaissaient pas, ils avaient de fort loin entendu le bruit des rames, et accouraient pour demander asile. Ils furent reçus dans

la pirogue avec leur équipage, qui consistait en un hamac, un arc et une calebasse contenant de la farine de maïs. Il était près de minuit lorsque nous abordâmes au Carbet, que nous aurions dépassé si le chant d'un coq ne nous avait indiqué une habitation. Deux chiens se présentèrent en aboyant à notre débarquement ; c'étaient les seuls habitans du Carbet. Notre Indien passager nous apprit que ceux-ci n'ayant plus de filles à marier avaient été en chercher dans son village, dont ils s'étaient anciennement séparés. C'était un jeune homme d'une assez haute taille ; il était beau comme modèle, mais d'une figure triste et sévère. Sa femme, de seize à dix-sept ans, était la plus animée, la seule Indienne jolie que j'aie vue. Des torches de pins nous éclairaient en entrant dans le Carbet, où toute la caravane se réunit. Nos gens se dispersèrent ensuite pour abattre du bois, allumer des feux et préparer à manger. Mon hôte ne prenait aucune part au service ; il s'était assis vis-à-

vis de moi, entre son petit équipage et sa femme, qui avait un bras appuyé sur son épaule et le regardait tendrement. Nouvelle épouse, elle n'avait point encore senti le joug, porté de lourds fardeaux, ni probablement entendu la voix du maître; elle ne connaissait de l'hymen que ses plaisirs. Un abri sûr, une nuit tranquille, lui en promettaient le renouvellement; elle était heureuse.

Son mari ne l'était pas : ses yeux étaient fixés sur moi. J'avais parlé à la jeune femme, je la regardais; j'étais pour lui un homme dangereux. Il observait tous mes mouvemens; je m'en aperçus, je lui fis proposer de se retirer dans une autre case, où on lui porterait à manger. Il répondit qu'il était bien, et il restait immobile; il se croyait plus en sûreté dans la salle commune; je m'en éloignai alors, d'autant qu'un bruit étrange excitait ma curiosité. Le mouvement de vingt personnes qui abordent au milieu de la nuit dans un bois, l'abattis des arbres

pour faire le feu, le retentissement des coups de hache, le pétillement des flammes, avaient jeté l'épouvante dans une peuplade immense de singes qui habitaient la forêt, et qui, avant notre arrivée, dormaient tranquillement sur les arbres. Les premiers éveillés jetèrent un cri d'alarme, qui fut bientôt répété par des milliers de voix dont tous les tons se variaient à l'infini et semblaient se partager en plusieurs chœurs lointains : c'était tantôt une psalmodie bruyante à l'unisson, tantôt des cris aigus qui avertissaient d'un danger, d'une découverte. Nous entendions au-dessus de nous le mouvement des postes avancés, qui sautaient de branche en branche, s'approchaient pour observer l'ennemi et fuyaient ensuite en jetant des cris affreux, tandis que les bataillons épars, à une plus grande distance de la scène, n'apercevant point le danger, semblaient dialoguer tranquillement sur la cause qui le produisait. — Ce tapage dura sans interruption toute la nuit : les coups de fusil, loin de le faire cesser, augmentè-

rent le désordre ; il fallut prendre son parti. Nous soupâmes : on tendit les hamacs. Le jeune Indien ayant vu mes dispositions rassurantes, établit sa couche nuptiale dans la salle commune ; je n'étais pas encore retiré dans la mienne, lorsque sa femme et lui sautèrent dans leur hamac, dont les deux pans repliés sur eux leur servirent d'alcove et de rideaux. Aussitôt que le jour parut, j'étais impatient de voir les manœuvres des singes, dont j'entendais toujours le bruit ; j'allai dans le bois. Les Indiens m'y avaient précédé : il y avait parmi eux des chasseurs que j'employais à tuer des oiseaux et des quadrupèdes que je faisais empailler. Mais ce jour-là c'était pour leur compte qu'ils faisaient la guerre aux singes, dont ils mangent volontiers la chair. Lorsque j'arrivai sur le champ de bataille il y avait déjà des tués, et des blessés, dont les cris douloureux m'émurent au point que je fis cesser le feu. Les blessés, suspendus par la queue à une branche d'arbre, lavaient leurs plaies avec

leur urine ; les femelles, portant leurs petits sous le bras, étaient dans l'égarement du désespoir. Ceux qui avaient échappé au péril fuyaient et revenaient auprès de leurs camarades mourans. Ils nous regardaient, nous parlaient avec indignation ; et les pauvres bêtes, ne pouvant faire mieux, cassaient des branches, arrachaient des feuilles et nous les lançaient au visage. Leurs cris, leurs gestes, leurs accens divers, exprimaient le sentiment d'une juste colère ; et, quoique je n'entendisse pas leur langue, ma conscience me disait qu'ils nous traitaient d'assassins, qu'ils nous demandaient compte de ces meurtres non provoqués, et qu'ils avaient non les moyens, mais le désir et le droit de se venger. Les Indiens, qui n'éprouvaient pas mes scrupules, avaient reçu l'ordre de cesser de tirer comme une annonce du départ ; ils se dépêchèrent en conséquence de se saisir de leur proie, qu'il fallait aller chercher au sommet des arbres, où les morts et les mourans restaient toujours suspendus.

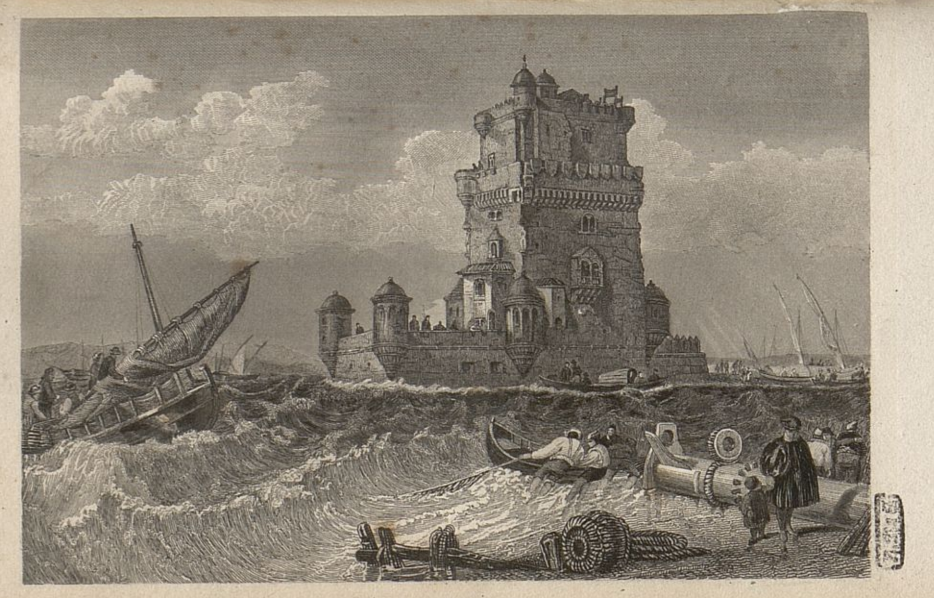
Je vis alors des hommes aussi lestes que des singes embrasser comme eux le tronc lisse des *courbary*, et s'élancer de branche en branche pour décrocher leur gibier.

Le singe est sûrement à une grande distance de l'homme ; mais quelques traits de ressemblance avec notre espèce nous imposent l'obligation de la pitié, et tout animal qui la sollicite par ses cris, par ses larmes, son effroi, devrait-il trouver l'homme insensible ? L'empire que nous exerçons sur les animaux peut être légitimé par nos besoins, mais non par nos caprices ; et j'ai une telle aversion pour le despotisme, que je ne voudrais pas même y soumettre les bêtes. — Je me rapprochai des bords de la rivière, où j'aperçus mon jeune Indien armé de son arc et décochant une flèche. Je crus qu'il tirait un oiseau ; c'était un poisson qu'il avait tué. La femme veut se jeter à l'eau pour aller chercher la flèche et le poisson ; mais un autre Indien la devance. Ils accouraient tous à l'embarcadaire, dont

ils m'avaient vu prendre la route ; et comme ce nouveau genre de pêche me parut très curieux, et que le poisson était abondant, j'excitai l'émulation des chasseurs, qui tiraient à balle sur les carpes, et manquaient rarement leur coup. Je passai plusieurs heures dans cet amusement. Après le dîner, je laissai au Carbet les présens que je destinais aux absens. Les deux jeunes Indiens, que j'avais aussi enrichis de quelques bagatelles, prirent congé de moi, et je m'embarquai pour retourner à Sinnamary.

V.-P. Malouet.

---



CHÂTEAU DE BELEM.

# Monastère et Tour de Belem.

Sur les bords du Tage, à environ cinq milles au sud-ouest de Lisbonne, sont situés le monastère et la magnifique église de Belem, fondés en 1490 par le roi Emmanuel, et achevés par son fils Jean III en faveur de l'ordre de Saint-Jérôme. On lit au-dessus de la porte d'entrée du monastère l'inscription suivante, que l'on dit avoir été composée par le célèbre André de Resende :

Le roi des rois, le grand Emmanuel, fonda sur ces bords ce vaste édifice, et le consacra a la mère de Dieu. Héritier de sa gloire et de sa puissance, son fils l'acheva ; égaux en piété, ils le furent aussi en magnificence.

Le fondateur de ce superbe établissement

a fait élever de l'autre côté de la rivière, en face de l'église, une tour solidement construite, et deux galeries garnies de plusieurs pièces de canon pour défendre le monastère et l'entrée de la capitale. Joseph I^er^ a fait pratiquer aussi, près de cet endroit, un très beau quai et des cales.

MURPHY.

---

UNE

# JOURNÉE DANS LES MONTAGNES.

Lettre inédite d'Obermann. [1]

---

Je ne vous ai jamais conté l'embarras où je me suis vu un jour que je voulais franchir les Alpes d'Italie.

Je viens de me rappeler fortement cette circonstance en lisant quelque part : « Nous n'avons peut-être reçu la vie présente que pour rencontrer, malgré nos faiblesses, des occasions d'accomplir avec énergie ce que le moment veut de nous. »

[1] On en ignore la date. C'est pour cela sans doute qu'elle n'a pas été placée dans le recueil; mais elle doit appartenir à la seconde partie, dont on n'est encore parvenu à recouvrer qu'un ou deux fragmens.

Ainsi employer toutes ses forces à propos, et sans passion, comme sans crainte, ce serait être pleinement homme. On a rarement ce bonheur. Quant à moi, je ne l'ai éprouvé qu'à demi, puisqu'il ne s'agissait que de ma propre délivrance.

Je ne pourrais vous rendre compte du fait qu'avec des détails tout personnels : il ne se compose pas d'autre chose.

J'allais à la cité d'Aoste, et j'étais déjà dans le Valais lorsque j'entendis un étranger dire dans l'auberge qu'il ne se hasarderait point à passer sans guide le Saint-Bernard [1]. Je résolus aussitôt de le passer seul : je prétendis que, d'après la disposition des gorges ou la direction des eaux, j'arriverais à l'hospice en devançant les muletiers, et en ne prenant d'eux aucun renseignement.

Je sortis de Martigny à pied, par un temps très beau. Impatient de voir, du moins dans

[1] Le trajet du bourg Saint-Pierre à Saint-Remi était beaucoup moins facile avant les travaux exécutés par les Français.

l'éloignement, quelque site curieux, je marchais d'autant plus vite qu'au-dessus de Saint-Branchier je n'apercevais rien de semblable. Arrivé à Liddes, je me figurai que je ne trouverais plus avant l'hospice aucune espèce d'hôtellerie. Celle de Liddes avait épuisé sa provision de pain; elle n'était pourvue d'aucun légume. Il y restait uniquement un morceau de mouton auquel je ne touchai pas. Je pris peu de vin; mais, à cette heure inusitée, il n'en fallut pas plus pour me donner un tel besoin d'ombre et de repos que je m'endormis derrière quelques arbustes.

J'étais sans montre, et, au moment de mon réveil, je ne soupçonnai pas que j'eusse demeuré là plusieurs heures. Quand je me remis en chemin, ce fut avec la seule idée d'arriver au but : je n'avais plus d'autre espérance. La nature n'encourage pas toujours les illusions que pourtant elle nous destina. Aucune diversion ne s'offrait; ni la beauté des vallées, ni la singularité des cos-

tumes, ni même l'effet de l'air inaccoutumé des montagnes. Le ciel avait entièrement changé d'aspect. De sombres nuages enveloppaient les cimes dont je m'approchais ; toutefois cela ne put me désabuser à l'égard de l'heure, puisqu'à cette élévation ils s'amassent souvent avec promptitude.

Peu de minutes après la neige tombait en abondance. Je passai au village de Saint-Pierre sans questionner personne. J'étais décidé à poursuivre mon entreprise malgré le froid, et bien qu'au-delà il n'existât plus de chemin tracé. De toute manière il n'était plus question de se diriger avec quelque certitude. Je n'apercevais les rochers qu'à l'instant d'y toucher ; mais je n'en cherchais d'autre cause que l'épaisseur du nuage et de la neige. Quand l'obscurité fut assez grande pour que la nuit seule pût l'expliquer, je compris enfin ma situation.

La glace vive au pied de laquelle j'arrivai, ainsi que le manque de toute issue praticable pour les mulets, me prouvèrent

que j'étais hors de la voie. Je m'arrêtai comme pour délibérer à loisir ; mais un total engourdissement des bras m'en dissuada aussitôt. S'il devenait impraticable d'attendre le jour dans le lieu où j'étais parvenu, il semblait également impossible de trouver le monastère dont me séparaient peut-être des abîmes. Un seul parti se présenta, de consulter le bruit de l'eau, afin de me rapprocher du courant principal qui, de chute en chute, devait passer auprès des dernières habitations que j'eusse vues en montant. A la vérité j'étais dans les ténèbres, et au milieu de rochers dont j'aurais eu peine à sortir en plein jour. L'évidence du danger me soutint. Il fallait ou périr ou se rendre sans trop de retard au village, qui devait être distant de près de trois lieues.

J'eus assez promptement un succès : j'arrivai au torrent qu'il importait de ne plus quitter. Si je m'étais engagé de nouveau dans les rochers, peut-être n'aurais-je pas su en redescendre. Nivelé à demi par l'effet

des siècles, le lit de la Drance devait présenter une aspérité moins redoutable en beaucoup d'endroits que les continuelles anfractuosités des masses voisines. Alors s'établit la lutte entre les obstacles ; alors commença la jouissance toute particulière que suscitait la grandeur du péril. J'entrai dans le courant bruyant et inégal, avec la résolution de le suivre jusqu'à ce que cette tentative hasardeuse se terminât ou par quelque accident tout-à-fait grave, ou par la vue d'une lumière au village. Je me livrai ainsi au cours de cette onde glaciale. Quand elle tombait de haut je tombais avec elle. Une fois, la chute fut si forte que je croyais le terme arrivé, mais un bassin assez profond me reçut. Je ne sais comment j'en sortis : il me semble que les dents, à défaut des mains, saisirent quelque avance de roche. Quant aux yeux, ils n'étaient guère utiles, et je les laissais, je crois, se fermer lorsque j'attendais un choc trop violent. J'avançais avec une ardeur que nulle lassitude ne paraissait

devoir suspendre, heureux apparemment de suivre une impulsion fixe, de continuer un effort sans incertitude. Commençant à me faire à ces mouvemens brusques, à cette sorte d'audace, j'oubliais le village de Saint-Pierre, seul asile auquel je pusse atteindre, lorsqu'une clarté me l'indiqua. Je la vis avec une indifférence qui sans doute tenait plus de l'irréflexion que du vrai courage, et néanmoins je me rendis, comme je pus, à cette demeure, dont les habitans étaient auprès du feu. Un coin manquait au volet de la petite fenêtre de leur cuisine. Je dus la vie à cet incident.

C'était une auberge comme on en rencontre dans les montagnes. Naturellement il y manquait beaucoup de choses; mais j'y trouvai des soins dont j'avais besoin. Placé à l'angle intérieur d'une vaste cheminée, principale pièce de la maison, je passai une heure ou davantage dans l'oubli de cet état d'exaltation dont j'avais entretenu le singulier bonheur. Nul et triste depuis les faveurs

du sort, je fis ce qu'on voulut. On me donna du vin chaud, ne sachant pas que j'avais plutôt besoin de nourriture.

Un de mes hôtes m'avait vu gravir la montagne vers la fin du jour pendant ces bourrasques de neige que redoutent les montagnards même, et il avait dit ensuite dans le village : « Il a passé ce soir un étranger qui allait là-haut ; de ce temps-ci, c'est autant de mort. » Lorsque plus tard ces braves gens reconnurent qu'effectivement j'eusse été perdu sans le mauvais état de leur volet, un d'eux s'écria en patois : « Mon Dieu, ce que c'est que de nous ! »

Le lendemain on m'apporta mes vêtemens bien séchés et à peu près réparés ; mais je ne pus me défaire d'un frisson assez fort, et d'ailleurs plusieurs pieds de neige sur le sol s'opposaient à ce que je me remisse volontiers en route. Je passai la moitié de la journée chez le curé de cette faible bourgade, et je dînai avec lui : je n'avais pas mangé depuis quarante et quelques heures.

Le jour suivant la neige ayant disparu sous le soleil du matin, je franchis sans guide les cinq lieues difficiles, et les symptômes de fièvre me quittèrent pendant ma marche. A l'hospice, où je fus bien accueilli, j'eus néanmoins le malheur de ne pas tout approuver : je trouvais déplacée une variété de mets qu'en des lieux semblables je ne qualifiais pas d'hospitalité attentive, mais de recherche, et il me sembla aussi que dans la chapelle, cette église de la montagne, une simplicité plus solennelle eût mieux convenu que la prétention des enjolivemens. Je restai le soir au petit village de Saint-Remi, en Italie. Le torrent de la Doire se brise contre un angle des murs de l'auberge. Ma fenêtre resta ouverte, et, toute la nuit, ce fracas m'éveilla ou m'assoupit alternativement, à ma grande satisfaction.

Plus bas, dans la vallée, je rencontrai des gens chargés de ces goîtres énormes qui m'avaient beaucoup frappé de l'autre côté

du Saint-Bernard, à l'époque de mes premières incursions dans le Valais. A un quart de lieue de Saint-Maurice, il est un village tellement garanti des vents froids par sa situation très remarquable, que des lauriers ou des grenadiers pourraient y subsister sans autre abri en toute saison; mais assurément les habitans n'y songent guère. Trop bien préservés des frimas, et dès-lors affligés de cretinisme, ils végètent indifférens au pied de leurs immenses rochers, ne sachant pas même ce que c'est que ce mouvement des étrangers qui passent à si peu de distance de l'autre côté du fleuve. Je résolus d'aller voir de plus près, en redescendant vers la Suisse, ces hommes endormis dans une lourde ignorance, pauvres sans le savoir, et infirmes sans précisément souffrir : je crois ces infortunés plus heureux que nous.

Sans l'exactitude scrupuleuse de mon récit, il serait si peu susceptible d'intérêt

que votre amitié même ne lui en trouverait pas. Pour moi, je ne me rappelle que trop une fatigue que je ne ressentais pas alors, mais qui m'a privé sans retour de la fermeté des pieds. J'oublierai moins encore que jusqu'à présent, les deux heures de ma vie où je fus le plus animé, le moins mécontent de moi-même, le moins éloigné de l'enivrement du bonheur, ont été celles où, pénétré de froid, consumé d'efforts, consumé de besoin, brisé de contusions, poussé quelquefois de précipices en précipices avant de les apercevoir, et n'en sortant vivant qu'avec surprise, je me disais toujours, et je disais simplement dans ma fierté sans témoins : Pour cette minute encore, je veux ce que je dois, je fais ce que je veux.

Obermann.

# LE CAMP ARABE.

Les deux rives du torrent étaient couvertes de camps d'Arabes ; la couleur foncée de leurs tentes contrastait avec le vert pâle d'un végétation naissante. La nature commençait à sortir de l'état de langueur auquel elle est réduite dans ces cantons pendant neuf mois de l'année. Les pluies pénétraient dans les crevasses de la terre, endurcie par les rayons brûlans du soleil d'Afrique. Ces pluies bienfaisantes étaient attendues avec impatience, et leur arrivée était célébrée avec des transports de joie par ces Arabes errans dans une contrée où ne coule aucune rivière, où ne jaillit aucun ruisseau. Qu'il est intéressant le spectacle qu'offrent ces habitans à cette heureuse époque de l'année! Toutes les familles dis-

persées sur la lisière de terre qui s'étend depuis Alexandrie jusqu'au golfe de Bomba se mettent alors en mouvement ; on se demande quels sont les lieux les premiers favorisés par les soins de la Providence : tel endroit est-il désigné, on s'empresse de s'y rendre ; chameaux et jumens sont indistinctement employés à la charrue ; la terre est bientôt sillonnée, et reçoit le grain qui doit, avec le lait, composer la principale subsistance de ces peuples, barbares, il est vrai, mais dont les mœurs sont hospitalières et simples. Les eaux du torrent avaient attiré ce grand nombre d'Arabes que nous trouvâmes sur ses bords. Il régnait un tel contentement parmi eux qu'il se manifestait même dans leurs travaux. Ici l'on préparait les instrumens aratoires ; plus loin, on mesurait le grain qu'on allait ensemencer ; et ces apprêts se faisaient avec une vivacité et une joie extraordinaires chez des hommes naturellement graves et silencieux. Les troupeaux surtout paraissaient avoir pris

une nouvelle vie : on voyait le menu bétail bondir autour du torrent, se grouper autour des arbustes, tandis que le patient chameau, qui sentait ses flanc rafraîchis, oubliant sa masse et ses habitudes, gambadait lourdement dans la plaine. Et ce contentement des hommes, ce bien-être des animaux, étaient causés par un spectacle si commun dans nos contrées, par un peu de verdure naissante, par une nappe d'eau roulant dans ce canton aride ! La satisfaction, même chez les peuples les plus sauvages, dispose à la bienveillance : aussi fûmes-nous accueillis favorablement par ces pasteurs. Mon titre de chrétien ne produisit aucun mauvais effet. Je leur dis que nous nous rendions à Derne pour des affaires de commerce, et ils parurent le croire. Le cheik du camp voulut même célébrer notre arrivée par un repas splendide. Selon l'usage antique et toujours pratiqué par ces nomades, il fit immoler un mouton pour être servi en entier aux convives. Ibrahim,

c'était le nom du cheik, me témoigna des égards et une franchise auxquels les Arabes ne m'avaient pas encore tout-à-fait habitué. J'eus de nouveau l'occasion de remarquer que les idées de ces hommes gagnent souvent en justesse ce que l'éducation et la manière de vivre leur font perdre en étendue.

Les projets de *Mohammed-Aly*, et surtout son organisation des *nizam-el-djédid* (troupes à l'européenne), étaient le sujet des entretiens de tous les habitans de la contrée. Ibrahim me faisait quelques remarques judicieuses sur les événemens qui se passaient en Égypte et sur les suites qu'ils pouvaient entraîner, lorsque des objets plus intéressans que les discours politiques du cheik attirèrent toute mon attention. Tandis que les femmes plus âgées faisaient les préparatifs du repas hospitalier, et qu'elles étendaient les tapis dans la tente, les jeune filles, après avoir relevé les plis ondoyans de leur draperie, se dispersèrent

dans les environs pour recueillir des herbes sèches et des broussailles, seul combustible dans un pays dépourvu d'arbres. Je suivais les mouvemens rapides de leur taille svelte, la gaucherie pleine de grâces de leur démarche ou plutôt de leur course; j'écoutais avec plaisir leurs chants, dont les fortes intonations contrastaient avec des voix virginales. Selon l'usage constant, une d'entre elles récitait toute la chanson ; ses compagnes ne répétaient que le refrain : et tandis que celle-ci racontait, sur un air simple et peu varié, l'amour infortuné d'un jeune guerrier pour *Fatmèh, la plus belle des fleurs du désert,* mais appartenant à une tribu ennemie ; tandis qu'elle représentait l'amant, solitaire dans sa tente, devenu insensible à la vengeance, infidèle à *la loi du sang,* et laissant sa jument errer, sans soins, dans la vallée, les autres interrompaient de temps en temps ce récit, en répétant toutes ensemble : *Hia alem! hia alem!* ô amour! Les chants avaient cessé, et la nuit avait succédé au

riant tableau qui s'était offert à mes yeux. La simplicité, je dirai même le bonheur de la vie arabe, ne m'avaient jamais autant frappé; et j'étais absorbé dans une foule d'idées dont je ne ferai pas l'inutile confidence au lecteur. La voix d'Ibrahim vint me distraire de mes réflexions, et le *bismillah*[1] nous invita à commencer le repas. Tous les notables du camp assistaient à ce festin; et pendant qu'à la lueur des feux le cheik en faisait gravement les honneurs, les jeunes filles, drapées comme des cariatides, nous offraient le grand vase de lait, dans lequel nous buvions tous à la ronde... Mais il est temps que je termine ces détails, et que je reprenne le fil de mon récit.

PACHO.

[1] Premier mot de la prière que font les musulmans avant de se mettre à table.

---

## LA VISION.

En janvier on avait environné l'embouchure du fleuve; en avril, les navires étaient mangés aux vers et ne pouvaient plus se soutenir sur les flots. En ce temps le fleuve s'ouvrit un canal par lequel je parvins à tirer trois d'entre eux à grand'peine; les barques s'avancèrent pour faire du sel et de l'eau, la mer se fit haute et mauvaise et ne les laissa pas sortir. Les Indiens s'étaient réunis en grand nombre, ils les combattirent, et enfin ils les exterminèrent. Mon frère, avec tout le reste de notre monde, était dans un navire qui s'était avancé dans l'intérieur : j'étais donc bien seul sur cette côte si sauvage, avec une forte fièvre et une grande fatigue. L'espérance d'échapper était morte. Étant ainsi, je mon-

tai avec travail vers un lieu élevé, pleurant à sanglots, appelant vers les quatre vents les capitaines de guerre de Vos Altesses; je demandais secours, mais personne ne me répondit. Fatigué, je m'endormis en gémissant. J'ouïs alors une voix pleine de pitié; elle me disait: « O insensé! tardif à croire en ton Dieu, le Dieu de tous, et à le servir! Qu'a-t-il fait de plus pour Moïse, et pour David son serviteur? Depuis que tu es né, il t'a toujours pris en grand soin. Quand il te vit en âge qui le contentât, il fit merveilleusement résonner ton nom sur la terre. Les Indes, cette partie du monde si riche, il te les donna. Tu les as réparties comme il t'a plu : il t'avait donné pouvoir pour cela. Les barrières de l'Océan, qui étaient fermées de chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs. N'as-tu pas été obéi en toutes ces terres? N'as-tu pas recueilli honorable renommée parmi les chrétiens? Qu'a-t-il fait de plus pour le peuple d'Israël, quand il le tira d'Égypte? Ou

pour David, qui de berger fut roi de Juda? Reviens à lui et reconnais ton erreur : sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne sera pas un obstacle à toute chose grande; il a en son pouvoir d'immenses héritages. Abraham n'avait-il point passé cent ans quand il engendra Isaac? Sara était-elle jeune? Tu appelles un secours incertain; réponds... Qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde? Les priviléges et les promesses que Dieu donne, il ne les rompt pas. Il ne dit pas quand il a reçu le service que son intention n'était point telle, qu'il l'entendait d'autre manière; il ne donne pas le martyre pour colorer ce qui vient de la force. Il tient tout au pied de la lettre : ce qu'il a promis, il l'accomplit et au-delà. Est-ce l'usage? Je te le dis : ce que ton Créateur a fait pour toi, il le fait pour tous. Maintenant montre la récompense des tourmens, des périls, que tu as soufferts en servant les autres. »

Christophe Colomb.

# Un Mariage Chinois.

Quoique je me sentisse très fatigué et que j'eusse besoin de repos, je me disposai à me rendre chez un mandarin de sixième classe qui mariait son fils à la fille d'un riche négociant. La cérémonie des noces devait avoir lieu le soir même, et j'avais été prié d'y assister. Une brillante illumination éclairait la demeure des futurs époux, et la foule des invités remplissait déjà toutes les galeries et se livrait à une joie bruyante aux sons étourdissans des tamtams, des cymbales de cuivre, de flûtes, de hautbois et de clarinettes; bientôt le mandarin parut avec son fils, et tous deux exécutèrent, en présence d'une nombreuse assemblée, des révérences et des génuflexions

sans fin devant deux autels élevés dans une des plus riches chambres de la maison ; chacun de ces autels était chargé de peintures bizarres, de dragons et d'animaux aux formes extravagantes, de belles fleurs en cire, et d'une quantité de bougies de toutes couleurs : dans ce moment un orchestre placé dans la rue faisait retentir l'air de sons peu harmonieux, et d'incessantes détonations d'artifices achevaient d'assourdir les assistans. Le fiancé portait un magnifique costume ; sa robe était de satin bleu chamarré de perles et d'or représentant des dessins bizarres ; la boucle de la ceinture qui retenait sa robe était de diamans, et son bonnet était orné d'une pierre d'iris. Quand les salutations et les génuflexions furent terminées, il monta dans une chaise magnifique recouverte de soie bleue, et se dirigea vers la demeure de sa fiancée, précédé d'un nombreux cortége de musiciens et d'une foule d'hommes portant de longues perches chargées de banderoles. Cette ma-

gnificence, ce tumulte, ce bruit, ce mouvement, si nouveau pour un Européen, formaient un spectacle vraiment extraordinaire, et qui me frappa singulièrement.

Tout le temps que dura l'absence du fiancé, une douzaine de valets firent circuler dans les salons une prodigieuse quantité de rafraîchissemens de toutes sortes, et principalement des confitures et des friandises, qu'on servait dans de charmantes soucoupes de vermeil avec des cuillères du même métal. Un grand nombre de dames, qui, dans les fêtes de ce genre, peuvent paraître en public, étaient rangées en cercle dans la chambre nuptiale. La douce expression de leur physionomie et leur chevelure noire gracieusement relevée sur la tête, et ornée d'or, d'argent et de perles fines, formaient un tableau ravissant. Il y avait une telle quantité d'étoffes précieuses, de bijoux, d'objets de luxe, de meubles d'un goût charmant, étalés dans la chambre des époux, que les yeux en étaient réellement

éblouis. Le lit, aussi large que long, était revêtu de draperies où se mariaient avec beaucoup de goût l'or, l'argent et les pierreries. Au milieu de cette chambre on voyait une table magnifiquement ornée, deux siéges de velours chamarrés de soie, et deux tasses à thé, en or, couvertes de superbes bas-reliefs. Cette table attendait les deux époux, qui devaient accomplir la cérémonie de l'échange des coupes.

Un grand tumulte et un vacarme assourdissant annoncèrent le retour du cortége, qui ramenait les deux époux. Une chaise rouge, somptueusement parée et environnée d'une foule immense, s'arrêta à la porte de la maison, et aussitôt le père du fiancé accourut sur le seuil pour recevoir sa bru. Celle-ci était vêtue d'une magnifique robe de satin écarlate ; un voile de gaze noire parsemé d'étoiles d'argent nous cachait son visage et tombait jusqu'à la ceinture. Le père lui offrit sa main, et alors elle commença à s'avancer, mais avec une si

extraordinaire lenteur, qu'elle mit près d'un quart d'heure pour arriver à la chambre nuptiale, qui n'était séparée de la porte que par une distance de douze à quinze mètres. Les deux fiancés se réunirent dans cette chambre, et tous deux commencèrent une interminable série de salutations, de génuflexions, avec cette incroyable lenteur de mouvement, première condition des cérémonies qui président en Chine à la célébration du mariage. Cependant un redoublement de cris, d'aubades, les sons de toutes sortes d'instrumens, qui faisaient un vacarme épouvantable, annoncèrent la fin de la cérémonie. Alors le mari s'avançant vers la jeune femme, la prit par la main, et enleva le voile qui cachait les traits de celle qui était devenue son épouse, et qu'il n'avait jamais dû voir jusqu'à ce jour. C'est assurément une coutume bien dure et bien extraordinaire, si on est forcé de s'y conformer; mais on m'assura qu'en Chine, comme ailleurs, les fiancés parviennent à éluder l'absurde sévérité des usages.

Les mariés s'approchèrent ensemble de la table, et après avoir pris place sur les deux tabourets, ils firent l'échange des tasses de thé, en observant toujours la plus grande lenteur dans les mouvemens : vous eussiez dit de véritables automates, et plus d'une fois l'assemblée parut émerveillée de la gravité et de l'auguste majesté empreintes dans leurs mouvemens et dans leur physionomie immobiles. Vers minuit, la mariée se disposa à quitter sa robe rouge pour une blanche ; cependant ses yeux étaient constamment restés baissés, elle les releva en ce moment, et les porta sur l'assemblée : c'était vraiment dommage qu'elle les eût tenus si long-temps cachés sous son voile, car sa physionomie offrait un ensemble très agréable ; l'étonnante blancheur de son teint contrastait avec le noir d'ébène de sa chevelure, et une magnifique couronne de diamans, qui ornait son front, contribuait à rehausser ses modestes attraits.

---

## LES ESKIMAUX,

### DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE PEUPLADE.

Ils montrèrent d'abord les vaisseaux, en demandant vivement : « Qu'est-ce que ces grandes créatures? Viennent-elles du soleil ou de la lune? Nous donnent-elles de la lumière, le jour ou la nuit? » Sackhouse [1] leur dit qu'il était un homme; qu'il avait un père et une mère comme eux; et, montrant le midi, il leur dit qu'il venait d'un pays éloigné, dans cette direction. Ils répondirent que cela ne se pouvait pas, qu'il n'y avait là rien que de la glace. Ils deman-

[1] Sackhouse était un Eskimau qui avait accompagné, à son retour en Angleterre, l'expédition précédente.

dèrent alors de nouveau ce que c'était que ces créatures, en montrant les vaisseaux. Sackhouse leur demanda à son tour ce qu'ils étaient eux-mêmes. Ils répondirent qu'ils étaient hommes, et qu'ils demeuraient dans cette direction (indiquant de la main le nord); qu'il y avait beaucoup d'eau là, et qu'ils étaient venus ici pour pêcher des licornes de mer. Il fut convenu à la fin de cet entretien que Sackhouse passerait le canal pour se rapprocher d'eux; en conséquence, il retourna au vaisseau pour faire son rapport et demander une planche. . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sackhouse reçut l'ordre de chercher à les attirer du côté du vaisseau, et deux hommes allèrent poser une planche à travers le canal. Les naturels parurent toujours très alarmés, et demandèrent que Sackhouse fût le seul qui le traversât. Celui-ci passa aussitôt sur la planche, et les naturels le prièrent instamment de ne pas les toucher, parce que autrement ils étaient sûrs de mourir.

Après qu'il eut employé beaucoup d'argumens pour les convaincre qu'il était de chair et de sang, le naturel qui avait montré le plus de courage se hasarda à lui toucher la main ; puis, se tirant le nez, il poussa un grand cri qui fut répété par ses compagnons et par Sackhouse. Les présens consistant en quelques vêtemens, et quelques rangs de grains de verroterie, furent ensuite distribués entre eux ; après quoi Sackhouse échangea un couteau contre un des leurs. .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'étonnement des naturels, lorsqu'ils se virent dans les miroirs, fut excessif : ils se regardèrent un moment l'un l'autre en silence; puis ils poussèrent aussitôt après un cri général auquel succédèrent de grands éclats de rire; ce qui paraît être leur manière de manifester leur satisfaction. Les voyageurs ne purent s'empêcher d'en faire autant, et démontrèrent par là qu'ils étaient fort contens de leurs nouveaux amis. . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Trois des naturels restèrent pour garder les chiens et le reste des traîneaux; les cinq autres suivirent le capitaine Ross et le lieutenant Parry, qui montèrent sur les traîneaux et se dirigèrent vers le navire. Les naturels rirent beaucoup en les voyant traîner par les matelots. L'un d'eux, marchant à côté du capitaine, précéda de beaucoup ses compagnons, et l'accompagna jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'à une centaine d'yards du vaisseau, alors il s'arrêta. Le capitaine lui fit signe d'avancer, mais inutilement : la terreur évidente qu'il éprouvait l'empêcha de faire un pas de plus avant que ses compagnons l'eussent rejoint. On voyait qu'il croyait encore que le vaisseau était une créature vivante. Il regardait les mâts, en examinait toutes les parties, en donnant les plus grandes marques de crainte et d'étonnement. Il lui adressait la parole, criant à haute voix, et dans un langage que comprenait parfaitement Sackhouse : « Qui êtes-vous? d'où venez-vous?

Est-ce du soleil ou de la lune? » Il faisait une pause entre chaque question, et se tirait le nez avec la plus grande solennité. Tous ses compagnons le rejoignirent alors, et tous manifestèrent une égale surprise, faisant usage des mêmes expressions et accomplissant aussi la même cérémonie. Sackhouse fit tous ses efforts pour les convaincre que le vaisseau n'était qu'une maison de bois; et il leur montra une chaloupe qu'on avait transportée sur la glace pour la radouber, en leur expliquant que c'en était une plus petite de la même sorte. Cette chaloupe fixa aussitôt leur attention; ils s'en approchèrent et l'examinèrent de tous les côtés dans le plus grand détail, ainsi que les rames et les outils des charpentiers : chaque objet excitait alternativement les exclamations de surprise les plus plaisantes. Le capitaine donna l'ordre de la lancer à la mer. Elle était montée par un homme qui la dirigeait, et on la tira ensuite de nouveau sur la glace. A cette vue, leurs

cris ne connurent plus de bornes. L'ancre à glace, grande pièce de fer de la forme d'un S, excita aussi leur étonnement : ils voulurent la porter, mais leurs efforts furent inutiles. Leur attention se dirigea ensuite sur le câble, et ils demandèrent vivement de quelle peau il était fait. Les *peaux* et les *os* semblaient être les deux substances qui leur étaient les plus familières ; et lorsqu'on leur assura que les mâts étaient de bois, ils ne pouvaient revenir de leur surprise. En effet, il n'est pas étonnant qu'un homme qui n'a jamais vu d'arbre, ni même d'autre arbrisseau que quelques bruyères ou des tiges de saule nain, dont la grosseur excède à peine celle d'une plume de corbeau, puisse s'imaginer qu'un mât soit fait avec la même matière. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

On leur fit voir du papier, des livres, des dessins et différens instrumens de mathématiques, qui ne produisirent que l'effet ordinaire de les étonner ; mais lorsqu'ils virent

dans le voyage du capitaine Cook les gravures représentant les naturels d'O-Tahiti, ils essayèrent de les saisir avec la main, comprenant évidemment qu'elles représentaient des figures humaines.

Ross et Parry.

---

## Arrivée à Temboctou.

Enfin nous arrivâmes heureusement à Temboctou, au moment où le soleil touchait à l'horizon! Je voyais donc cette capitale du Soudan, qui depuis si long-temps était le but de tous mes désirs. En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était extrême. Mais il fallut en comprimer les élans[1] : ce fut au sein de Dieu que je confiai mes transports; avec quelle ardeur je le remerciai de

[1] On se rappellera sans doute que, pour accomplir son étonnant voyage, M. Caillié se faisait passer pour un Arabe.

l'heureux succès dont il avait couronné mon entreprise! Que d'actions de grâces j'avais à lui rendre pour la protection éclatante qu'il m'avait accordée au milieu de tant d'obstacles et de périls qui paraissaient insurmontables!... Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente; je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée : elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel à l'horizon est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables; et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. En ce qui regarde Temboctou, je

conjecture qu'antérieurement le fleuve passait près de la ville ; il en est maintenant éloigné de huit milles au nord, et à cinq milles de Cabra, dans la même direction. J'allai loger chez Sidi-Abdallahi ; je puis dire qu'il me reçut d'une manière toute paternelle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le 21 avril, au matin, j'allai saluer mon hôte, qui m'accueillit avec bonté ; ensuite j'allai me promener dans la ville pour l'examiner. Je ne la trouvai ni aussi grande ni aussi peuplée que je m'y étais attendu : son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée ; on n'y voit pas, comme à Jenné, ce grand concours d'étrangers venant de toutes les parties du Soudan. Je ne rencontrai dans les rues de Temboctou que les chameaux qui arrivaient de Cabra, chargés des marchandises apportées par la flotille ; quelques réunions d'habitans assis par terre sur des nattes faisaient la conversation, et beaucoup

de Maures, couchés devant leurs portes, dormant à l'ombre; en un mot, tout respirait la plus grande tristesse.

J'étais surpris du peu d'activité, je dirai même de l'inertie qui régnait dans la ville. Quelques marchands de noix de Colats criaient leurs marchandises comme à Jenné.

Vers quatre heures du soir, lorsque la chaleur fut tombée, je vis partir pour la promenade plusieurs nègres négocians, tous bien habillés, montés sur de beaux chevaux richement harnachés; la prudence les obligea de s'éloigner peu de la ville, dans la crainte de rencontrer les Touariks, qui leur eussent fait un mauvais parti.

La chaleur étant excessive, le marché ne tient que le soir, vers trois heures : on y voit peu d'étrangers; cependant les Maures de la tribu de Zaouâts, qui avoisinent Temboctou, y viennent souvent; mais ce marché est presque désert en comparaison de celui de Jenné.

Caillié.

## Le Sommet du mont Perdu.

Nous approchions enfin du sommet de la Crète ; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter , et le redressement des couches en adoucissait déjà la pente. Je regardais mes compagnons ; aucun n'avait donné des signes de crainte , mais aucun ne donnait des signes de joie. Une sorte de tristesse produite par une longue anxiété laissait à peine concevoir ce que la vue du mont Perdu nous préparait de dédommagemens. Après tant de plans inclinés , de rochers si droits , de glaces si perfides , nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat où le pied pût se poser sans délibération ; mais ce terrain , nous ne le touchons pas encore , que déjà la scène change et que tout

est oublié. Du haut des rochers nous considérons avec une muette surprise le majestueux spectacle qui nous attendait au passage de la Brêche ; nous ne le connaissions pas ; nous ne l'avions jamais vu ; nous n'avions nulle idée de l'éclat incomparable qu'il recevait d'un beau jour. La première fois, le rideau n'avait été que soulevé ; le crêpe suspendu aux cimes répandait le deuil sur les objets même qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui rien de voilé, rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive ; le lac, complétement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur ; les glaciers étincelaient, et la cime du mont Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain j'essaierais de peindre la magique apparence de ce tableau. Le dessin et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'abaisse,

où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée ; on n'en croit pas ses yeux ; on cherche autour de soi un appui, des comparaisons ; tout s'y refuse à la fois ; un monde finit, un autre commence, un monde régi par les lois d'une autre existence. Quel repos dans cette vaste enceinte où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années ! Quel silence sur ces hauteurs, où un son, quel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène ! Quel calme dans l'air ! et quelle sérénité dans le ciel, qui nous inondait de clartés ! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux : tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir son regard dans un immobile respect. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Autre aspect de la montagne à une plus haute élévation.*

On parle souvent de déserts, et l'on ne peint que des lieux où la nature a répandu le mouvement et la vie. L'esprit se repose encore sur les sombres forêts où le sauvage poursuit sa proie, sur les sables que traverse le chameau, sur les rivages où se vautre le phoque, et que visite le pingouin ; mais ici point d'autres témoins que nous du lugubre aspect de la nature. Le soleil éclairant ces hauteurs de sa lumière la plus vive, n'y répandait pas plus de joie que sur la pierre des tombeaux. D'un côté des rochers arides et déchirés, qui menacent incessamment leurs bases de la chute de leurs cimes ; de l'autre des glaces tristement resplendissantes, d'où s'élèvent des murailles inaccessibles ; à leur pied un lac immobile et noir à force de profondeur, n'ayant pour rives que la neige ou le roc, ou des grèves stériles. Plus de fleurs,

pas un brin d'herbe ; durant huit heures de marche je n'avais recueilli que les restes desséchés de l'anémone des Alpes, et c'était à la montée de la Brêche. Rien de vivant désormais dans ces régions inhabitables. Les izards avaient cherché les gazons où l'automne n'était pas encore descendue. Dans les eaux, pas un seul poisson, pas même une seule de ces salamandres aquatiques que je rencontre jusque dans les lacs qui ne dégèlent que trois mois de l'année. Pas un lagopède piétant sur ces champs de neige, pas un oiseau qui sillonnât de son vol la déserte immensité des cieux. Partout le calme de la mort. Nous avions passé plus de deux heures dans cette silencieuse enceinte, et nous l'aurions quittée sans avoir vu mouvoir autre chose que nous-mêmes, si deux frêles papillons ne nous avaient ici précédés ; encore n'était-ce pas les papillons des montagnes : ceux-là sont plus avisés ; ils se confinent dans les vallons, où ils pompent le nectar des plantes

alpestres, et jamais je ne les vois s'aventurer dans ces périlleuses situations. C'étaient deux étrangers : le *souci* et le *petit nacré*, voyageurs comme nous, et qu'un coup de vent avait sans doute apportés. Le premier voletait encore autour de son compagnon, naufragé dans le lac... Il faut avoir vu de pareilles solitudes ; il faut y avoir vu mourir le dernier insecte pour concevoir tout ce que la vie tient de place dans la nature.

RAMOND.

---

# LES BATTAS.

Il existe dans la partie septentrionale de Sumatra une nation fort nombreuse qui occupe tout le pays compris entre Achem, Ménangkabou et la mer : ce sont les *Battas*. Ils ne résident guère sur la côte, et préfèrent l'intérieur de l'île. La population se compose de un à deux millions d'individus. Le gouvernement des Battas est régulier ; ils ont des assemblées délibérantes et de grands orateurs. Chez eux presque tout le monde sait écrire ; ils ont une langue et une écriture particulière. Il en est de même de leur religion. Ils reconnaissent un seul Dieu suprême, auquel ils donnent le titre de *Dibata assi assi;* ils ont de plus trois autres grands dieux, qu'ils supposent avoir été créés par le premier. Ce peuple est belliqueux ; il se distingue par sa probité, sa bonne foi et sa

prudence. Le pays qu'il habite est parfaitement cultivé, et les crimes n'y sont pas très nombreux. Cependant, malgré toutes leurs qualités, malgré l'état de civilisation où ils sont arrivés, les Battas n'en sont pas moins des cannibales dans toute l'étendue du mot.

Il y a quelques années un homme ayant été convaincu d'adultère, fut, conformément à la loi du pays, condamné à être mangé. Le supplice devait avoir lieu près de Tappanouly. On invita le résident anglais à y assister; mais il refusa, et son *assistant* s'y rendit à sa place avec un officier indigène. Arrivés au lieu de l'exécution, ils y virent une grande foule de peuple rassemblée; le criminel était lié à un arbre les bras étendus. L'exécuteur de la sentence, chef d'un certain rang, s'avança vers la victime un grand couteau à la main; après lui venait un homme portant un plat creux contenant une préparation que les Malais nomment *sambul*, et qui est faite avec du citron, du sel et d'autres ingrédiens. L'exécuteur

appela à haute voix le mari offensé, et lui demanda quelle partie du corps de la victime il désirait. Celui-ci désigna l'oreille droite; l'exécuteur l'abattit aussitôt d'un seul coup, et la remit au mari, qui alla la tremper dans le sambul, et la mangea ensuite. Cela fait, tous les assistans se jetèrent sur le corps du supplicié, dont chacun coupa et mangea la partie qui lui convint. Lorsque l'on eut enlevé ainsi une grande quantité de la chair de la victime, l'un d'eux lui enfonça un couteau dans le cœur; mais ce fut sans doute par déférence pour les deux étrangers qui assistaient au supplice, car jamais l'on ne donne le coup de grâce aux condamnés.

Les Battas ont un code de lois d'une haute antiquité, et c'est par respect pour ces lois et pour les institutions de leurs ancêtres, qu'ils se mangent les uns les autres. Ce code condamne à être mangés *vivans,* 1°. ceux qui se rendent coupables d'adultère; 2°. ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit;

3°. les prisonniers faits dans les guerres importantes, c'est-à-dire dans les guerres d'un district contre un autre ; 4°. ceux qui, étant de la même tribu, se marient ensemble, union défendue, parce que les contractans descendent des mêmes père et mère ; 5°. enfin ceux qui attaquent traîtreusement un village, une maison ou une personne. Quiconque a commis un des crimes énumérés ci-dessus est dûment jugé et condamné par un tribunal compétent. Après les débats, la sentence est prononcée, et les chefs boivent chacun un coup. Cette formalité équivaut à celle de signer, chez nous, un jugement. On laisse ensuite s'écouler deux ou trois jours pour donner au peuple le temps de s'assembler. En cas d'adultère, la sentence ne peut être exécutée qu'autant que les parens de la femme coupable se présentent pour assister au supplice. Le jour fixé, le prisonnier est amené, attaché à un poteau les bras étendus ; et, comme il a été dit ci-dessus, le mari ou la partie offensée s'avance

et choisit le premier morceau, ordinairement les oreilles ; les autres viennent ensuite, suivant leur rang, et coupent eux-mêmes les morceaux qui sont le plus à leur goût. Quand chacun a pris sa part, le chef de l'assemblée s'approche de la victime, lui coupe la tête, l'emporte chez lui comme un trophée, et la suspend devant sa maison. La cervelle appartient à ce chef ou à la partie offensée. On lui attribue des vertus magiques ; aussi est-elle ordinairement conservée avec soin dans une bouteille. On ne mange jamais les boyaux ; mais le cœur, la paume des mains et la plante des pieds sont réputés les morceaux les plus friands. La chair du criminel est mangée tantôt crue, tantôt grillée, et jamais ailleurs que sur le lieu du supplice, où l'on a soin de tenir prêts pour l'assaisonner des citrons, du sel et du poivre ; on y ajoute souvent du riz ; jamais on ne boit de vin de palmier ni d'autres liqueurs fortes dans ces repas. Quelques individus apportent avec eux des bambous creux, et les remplissent

de sang qu'ils boivent. Le supplice doit toujours être public ; les hommes seuls y assistent, la chair humaine étant défendue aux femmes. Cependant on prétend que celles-ci s'en procurent de temps à autre à la dérobée. On m'a assuré que beaucoup de Battas préféraient la chair humaine à toute autre. Mais, malgré ce goût prononcé, on n'a pas d'exemples qu'ils aient cherché à le satisfaire hors des cas où la loi le permet. Quelque révoltantes, quelque monstrueuses que puissent paraître ces exécutions, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont le résultat des délibérations les plus calmes, et rarement l'effet d'une vengeance immédiate et particulière, excepté pourtant quand il s'agit de prisonniers de guerre. Je me suis assuré aussi que, lorsqu'elles avaient lieu, il n'y avait pas un seul homme ivre parmi les assistans. L'attachement des Battas pour les lois qui ordonnent ce supplice est plus fort encore que celui des Musulmans pour le Coran. On a calculé qu'ils mangeaient en temps de paix soixante à cent individus par an.

Autrefois les Battas étaient dans l'usage de manger aussi leurs parens quand ceux-ci devenaient trop vieux pour travailler. Ces vieillards choisissaient alors tranquillement une branche d'arbre horizontale, et s'y suspendaient par les mains, tandis que leurs enfans et leurs voisins dansaient en rond autour d'eux, en criant : « *Quand le fruit est mûr il faut qu'il tombe.* » Cette cérémonie avait lieu dans la saison des citrons, époque où le sel et le poivre sont aussi en abondance. Dès que les victimes fatiguées, ne pouvant plus se tenir ainsi suspendues, tombaient par terre, tous les assistans se précipitaient sur elles, les mettaient en pièces, et dévoraient leur chair avec délices. Cette pratique de manger les gens âgés est abandonnée aujourd'hui. C'est un pas fait par les Battas dans la voie de la civilisation, ce qui permet d'espérer qu'ils finiront un jour par renoncer tout-à-fait au cannibalisme.

Sir Thomas Raffles.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

# LE LAC PARIMA,

OU

# L'ELDORADO.

En 1780, il se présenta au gouverneur de la Guyane espagnole un Indien sauvage se disant des bords du lac Parima. Aussitôt qu'on sut ou que l'on crut savoir sa patrie, il fut assailli de questions, auxquelles il répondit avec autant de clarté et de précision que l'on peut raisonnablement en exiger d'un sauvage dont le langage le plus intelligible consiste dans les signes. Il parvint pourtant à faire bien comprendre qu'il existe sur les bords du lac Parima une ville dont les habitans sont aguerris et civilisés. Il vanta beaucoup la beauté des édifices, la propreté des rues, la régularité des places, la ri-

chesse du peuple. Selon lui les toits des principales maisons étaient d'or et d'argent. Le grand-prêtre, au lieu d'habits pontificaux, se frottait tout le corps de graisse de tortue, ensuite on soufflait dessus de la poudre d'or, de manière à en couvrir tout le corps. C'est dans ce costume qu'il faisait ses cérémonies religieuses. L'Indien dessina sur une table, avec un charbon, la ville dont il donna la description. Son ingénuité séduisit le gouverneur ; il lui demanda de servir de guide à quelques Espagnols qu'il voulait envoyer à cette découverte. L'Indien y consentit de la meilleure grâce.

Dix Espagnols s'offrirent pour faire ce voyage, entre autres don Antonio Santos. On se mit en route ; on fit à peu près cinq cents lieues au sud par des chemins affreux. La faim, les marais, les bois, les précipices, la chaleur, les pluies, détruisirent presque tous les Espagnols. Lorsque ceux qui survécurent à toutes ces incommodités se croyaient à quatre à cinq journées de la

grande ville, et espéraient toucher à la fin de leurs peines et au but si désiré, l'Indien qui les guidait disparut dans la nuit. Cet événement consterna les Espagnols; ils ne savaient où ils étaient; ils errèrent pendant quelque temps. Insensiblement ils périrent tous, excepté don Antonio Santos, auquel il vint dans l'idée de se déguiser en Indien. Il jeta en effet ses habits, oignit tout son corps de rocou, et s'introduisit parmi les Indiens, à la faveur de la connaissance qu'il avait de plusieurs de leurs langues. Il fut long-temps parmi eux, jusqu'à ce qu'enfin il tomba au pouvoir des Portugais établis sur les bords du Rio Negro. On l'embarqua sur la rivière des Amazones, et, après une détention fort longue, on le rendit à son pays. Il mourut à la Guyane en 1796. Les relations de cet homme auraient néanmoins été intéressantes, si son intelligence eût été de pair avec sa constance dans les peines. Mais, naturellement borné, ses voyages et ses fatigues ont été en pure perte pour l'histoire.

M. le baron de Humboldt, à sa rentrée en 1800 du Rio Negro dans l'Orénoque, voulut pénétrer jusqu'au lac Parima ; mais il en fut empêché, comme je l'ai déjà dit, par les indiens Guaycas, dont la hauteur ne passe pas quatre pieds deux à quatre pouces. C'est d'eux qu'il apprit que le lac *Dorado* ou Parima est d'une petite étendue et de très peu de profondeur, et que ses bords, comme quelques îlots situés dans le lac, sont de pierres de talc. L'erreur perpétuée sur les grandes richesses de ce pays ne serait-elle pas due à l'éclat de l'or et de l'argent que les rayons du soleil donnent au talc, et dont l'effet est encore bien plus frappant, et prête bien plus à l'illusion de l'observateur qui plonge sa vue sur un grand espace couvert de cette pierre trompeuse? Elle est probablement, pour ne pas dire infailliblement, la source de tous les contes qu'on a débités.

DEPONS.

LES

# FEMMES AMÉRICAINES.

Il nous arrive souvent, à nous, pauvres habitans blasés des grandes villes, de rêver un beau ciel, une mer immense, une savane qui se déroule à l'horizon, une vaste forêt parée de lianes et de magnolias; et presque toujours ce rêve est bien beau, car nous le faisons d'ordinaire à vingt ans, après avoir lu *Atala*. Puis au milieu de ces solitudes, sous des palmiers gracieusement inclinés, frémissant au souffle du soir, une jeune fille apparaît gracieuse et triste : c'est l'ange de ce désert; un diadême de plumes entoure son front; ses formes sont trop pures pour les couvrir d'un voile : un pagne

ondule doucement au-dessous de son sein ; c'est à grand'peine que l'imagination artiste du jeune homme consent à colorer d'une teinte ardente cette belle créature du monde primitif. Après tout, ceci est un rêve fort innocent et un peu moins niais peut-être que ceux inspirés par les fades amours des pasteurs du Lignon. Il y a tant de poésie dans les grandes forêts!

Hélas! je l'ai vue, moi, la femme qui habite le désert; elle était nue, en effet, et n'avait nul souci de sa nudité ; ses jambes étaient souillées de terre fangeuse, et sillonnées par les blessures que vous font les herbes tranchantes des forêts. Si la fatigue avait été plus forte que la jeunesse, ses formes étaient flétries. Des couches de bleu, de vermillon, d'orangé, appliquées bizarrement, couvraient ses bras et son sein. Il y avait dans l'expression de sa figure plus d'abattement que de résignation. L'ardeur de son regard était tempérée par un cercle bleu de *génipa* grossièrement tracé autour

de l'œil, et assez semblable aux marques qu'imprime un poing brutal sur quelques misérables créatures de nos villes. Pour pendans d'oreilles, on voyait battre le long de ses joues deux rouelles de bois léger, presque aussi artistement travaillées que deux dames de tric-trac. On pouvait bien dire, sans la métaphore obligée, que sa bouche offrait aux regards deux rangées de perles; mais, hélas! au moyen d'une incision faite au temps de son enfance, elle avait enchâssé dans sa lèvre inférieure le gracieux ornement qu'on voyait à ses oreilles. Enfin, s'il faut tout vous avouer, elle faisait sa coiffure d'un vieux chapeau de matelot!... Et, pour faire acte de sincérité complète, j'ajouterai qu'elle aimait par-dessus toutes choses l'eau-de-vie de cannes; après l'eau-de-vie, le bonheur de dormir sur le sable, quand son mari n'avait pas tué, à quelques lieues de là un tapir ou un pécari, qu'il fallait aller chercher au milieu des épines, des herbes tranchantes, des insectes pi-

queurs, et qu'il fallait trouver surtout, sous peine de mourir de faim et d'être battue; car le maître de la création avait assez de sa journée, et prétendait à son tour se reposer longuement et manger à loisir. Hélas! je l'ai vue prête à enfanter dans la solitude, et sur le point de joindre ses douleurs de mère à ses douleurs de femme, ne sachant point si la misère ne tarirait pas son lait; ignorant si ce fruit d'amour ne serait pas ravi à sa tendresse par la faim, l'éternel ennemi du sauvage, par la nécessité d'une fuite rapide au milieu des forêts où l'enfant embarrasse la tribu, et où, chose horrible! l'amour ardent d'une mère ne peut pas toujours le conserver. Comprenez-vous ce mot, et les effroyables tourmens de la solitude!

J'ai vu la compagne de l'homme des forêts, appartenant à une race de sauvages parmi les sauvages; je l'ai vue, dis-je, harassée sous le poids d'un fardeau qui aurait écrasé une bête de somme, ou creusant la terre pour planter quelques tiges de ma-

nioc, quelques grains de maïs qu'elle abandonnait au Dieu qui soigne les moissons du désert; incertaine, toutefois, de recueillir le fruit de son labeur, ignorant si le maître ne la conduirait pas au loin, et si elle reverrait jamais les lieux qu'elle allait abandonner. Eh bien! toute déchue que semblait être cette pauvre créature, tout accablée qu'elle était en effet par la domination du maître, dans un sourire de tendresse qu'elle adressait à son pauvre enfant, dans les larmes qu'elle répandait sur une tombe de terre, dans un mot doux et caressant que lui inspirait la pitié pour l'étranger, vous eussiez reconnu la femme et sa noble mission, mission qui passe méconnue à travers les siècles de barbarie pour conduire ensuite le monde à de meilleures destinées. Si bien qu'au milieu de ces grandes forêts, sous ces voûtes immenses, où la brise disperse tant de parfums inconnus, où le jour fugitif découvre tant de mystérieuses splendeurs, la voix basse et triste

d'une femme américaine entendue inopinément vous fait songer en même temps à mille douleurs et à mille espérances; c'est à la fois une accusation des temps passés et comme un écho de l'avenir. Ah! sans doute, toute poésie n'est pas refusée à celui qui essaiera de peindre la femme dans les forêts; il y a en elle l'indicible poésie du cœur, qui ne s'explique pas et qui domine l'univers, qui se glisse mystérieusement dans l'humanité et qui l'entoure d'amour pour que jamais, dans ses plus grands maux, elle ne se trouve sans consolations.

Bien souvent, il arrive au voyageur de rencontrer dans les forêts une femme nue, à la peau bronzée, à la chevelure noire et flottante, assise sur le bord d'un fleuve, tressant avec l'admirable patience des sauvages une petite corbeille de lianes, empennant une flèche, ou tissant un filet de beaux fils de coton ou de macauba[1] teints

[1] Filamens tirés d'un palmier.

dans la couleur éclatante du rocou : et ne perdant point, dans ses travaux, cet instinct de poésie qui donne à la femme un amour inné pour les fleurs, vous la voyez arracher de longues tiges de Bauhinia, en respirer le parfum et s'entourer de ses fleurs azurées ; puis elle reprend son travail, qu'elle abandonne tout à coup pour écouter le chant du macauhan, l'oiseau triste qui parle des ancêtres morts il y a longues années, et des petits enfans qui ont nouvellement quitté la terre. Bientôt vous la voyez tomber dans une rêverie si triste, si profonde, qu'une heure entière elle la passe la tête dans ses mains, comme rongée de ces douleurs morales qui semblent s'accroître avec la civilisation, et dont certainement les sauvages ne connaissent pas l'étendue infinie ; ils ont bien assez de leurs maux.

En contemplant la morne attitude de cette pauvre femme américaine, vous ne pouvez vous empêcher de songer à ses semblables sur toute l'étendue de la terre, aux

femmes vêtues comme elle d'innocence, errantes comme elle dans les campagnes désolées, dans les grandes forêts; pour moi, j'ai pensé souvent à ces misérables créatures.....

A la Nouvelle-Hollande, terre malheureuse, terre sans moissons et sans fruits, dont le sauvage incendie les forêts, comme s'il voulait se venger de la stérile beauté d'une nature inflexible, l'homme n'a que des amours sanglantes. Il ne se marie point dans sa tribu : c'est une massue à la main qu'il va chercher celle qui perpétuera sa race farouche. Aussi la prend-il chez une nation ennemie : c'est une esclave qu'il veut soumettre à tous les caprices de sa cruauté, et non pas une compagne qu'il va choisir. Le croiriez-vous, si vingt relations ne l'attestaient? il attend derrière un arbre que quelque jeune fille passe solitaire; il s'élance vers sa victime, la frappe à coups redoublés; le sang jaillit, elle tombe: c'est sa femme, c'est sa proie; il l'emporte, il

rugit de joie ; il a une compagne selon ses vœux : mais malheur à elle si elle regrette trop long-temps sa mère et ses sœurs !

Dans les îles gracieuses de la mer du Sud, dans ces contrées de meurtre et de volupté où les philosophes du dix-huitième siècle ont placé le sauvage par excellence, pour l'entourer d'un prétendu bonheur, et surtout pour le faire servir à leurs systèmes de fantaisie, il a fallu l'inflexible volonté d'un chef, qu'on appelait le Bonaparte de la mer du Sud, pour donner à une femme le droit de manger avec les hommes.

Mais tant d'humiliations, tant de misères, tant de sanglans outrages, tout cela n'est rien ; non, tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire ; j'en appelle aux mères, et elles répondront quand elles auront lu ce que rapporte le plus célèbre de nos voyageurs.

Une pauvre femme des forêts de l'Orénoque met-elle au monde un enfant contrefait, elle qui saurait si bien lui rendre

par son amour ce que lui a refusé la nature, elle qui a déjà tant souffert, va souffrir une douleur sans nom. L'enfant est détruit sans pitié!... Le sauvage n'ose s'avouer à lui-même son attentat : contraint de dire au voyageur ce qu'il a fait de son enfant, il n'ose répondre; et s'il répond, c'est pour chercher à se cacher à lui-même son crime et sa douleur; il vous dira alors :

« Le pauvre *murr* ne pouvait nous suivre ;
« il aurait fallu l'attendre à chaque instant
« dans la forêt : on ne l'a pas revu, il n'est
« pas venu coucher où nous passâmes la
« nuit. »

Et la pauvre mère, elle sait bien, elle, ce que signifient ces paroles qui contiennent un sanglant mystère!... les larmes silencieuses qui coulent le long de ses joues le disent assez!

C'est ce qu'il y a de déplorable dans une telle condition qui a fait supposer à M. de Humboldt que quelques femmes, lasses de tant d'infortune et de tant d'esclavage, ont

bien pu former des espèces de sociétés d'amazones, dans les déserts que baigne le grand fleuve américain.

Il résulte de tant de maux accumulés, que la femme, chez plusieurs nations, semble perdre ses véritables attributs, et qu'elle prend même un caractère de cruauté plus terrible que celui des hommes, qui trouve du moins son excuse dans le souvenir des combats. Ainsi les femmes tamoyos, cahétès et tupinambas étaient les premières à réclamer leur part de l'horrible festin où l'on dévorait les guerriers ennemis dont elles avaient été les compagnes, *menant sur eux bien petit deuil*, dit naïvement le bon Lery[1]. Quelque chose de semblable, mais de moins horrible, se passe encore de nos jours, et c'est en frémissant que les

[1] Il faut dire, cependant, que ce vieux voyageur du seizième siècle n'a pas pénétré assez profondément dans l'organisation de ces peuples, pour savoir s'il n'y avait pas dans cette horrible coutume quelques idées mystérieuses tenant à la religion.

voyageurs nous le rapportent : les femmes de la Nouvelle-Zélande couvrent d'épouvantables cris de joie ceux des vainqueurs lorsqu'une victime est immolée. Mais détournons notre pensée de semblables tableaux ; ils appartiennent bien plus aux sanglans mystères de la vie du guerrier qu'à la destinée primitive de la femme, et si elle partage la joie de ces fêtes, c'est à elle qu'on doit bientôt de les voir cesser.

Une chose merveilleuse apparaît encore dans l'histoire de la femme durant les premières périodes de l'enfance des sociétés : certaines vertus, bases d'une portion de notre ordre social, sont complétement ignorées au désert, et elles naissent tout à coup du contact des sauvages avec les Européens. Les Caraïbes n'avaient point de mot pour exprimer la pudeur ; mais la pudeur était cachée dans leur âme, et elles disaient en se voilant de leurs longs cheveux : « Étrangers, c'est au front qu'il faut nous regarder. » Le développement du même senti-

ment moral a été observé chez les femmes de la Nouvelle-Hollande. Aussitôt que ce sentiment est né, que la femme des forêts rougit de sa nudité à la vue de l'homme civilisé, comme Ève sentit la honte avec sa faute, une grande loi de l'ordre social est dévoilée. Mais dans ce progrès de la société naissante, de nouveaux devoirs et de nouvelles souffrances sont imposés à la femme; il semble qu'elle doive conquérir par ses misères tous les perfectionnemens auxquels le genre humain est appelé.

Dans cette période de l'état social, l'admiration pour un être qui lui paraît supérieur développe chez la femme une élévation nouvelle, un sentiment presque divin, plus fort que l'amour de la terre, et qui ne saurait avoir de nom parmi nous. A mon gré, cette exaltation passionnée qui s'est emparée de quelques femmes de tribus indiennes pour des Européens est une des preuves les plus grandes de la haute destinée à laquelle est appelée la femme dans

une société avancée. Elle cherche la supériorité des facultés de l'âme comme une patrie nouvelle dans un monde moral ignoré. C'est sans hésiter qu'elle sacrifie sa vie, si celui qui l'a aimée veut la fuir ; elle comprend qu'après une telle initiation, il ne lui reste plus qu'à mourir. Marina, Pocahontas, la jeune fille qui accompagna Vancouver, Paraguassou, dont les compagnes se noyèrent en suivant Alvarez, offrent autant d'exemples de ce dévouement qui est presque une religion.

Pour terminer en peu de mots ce coup d'œil rapide sur le sort de la femme dans l'enfance des sociétés, je dirai qu'à l'examiner attentivement, ce qu'il présente d'horrible ou d'humiliant tient à la force brutale dont l'homme lui-même est alors la première victime. Il est facile de voir que, dans cet état d'abaissement, une voix intérieure la convie à de nouvelles destinées, et qu'elle en a peut-être le sentiment avant l'homme, puisque, la plupart du temps,

c'est elle qui demande d'abord à la terre ses fleurs et ses fruits, que dédaigne le chasseur. Non, on ne peut se figurer les merveilles qu'opère au milieu d'une horde sauvage une parole de compassion et de paix, quand tout respire le meurtre et le sang : cette parole, c'est la femme qui la dit.

Ferdinand Denis.

---

## Mahmoud et Sainte-Sophie.

Le bateau à vapeur sur lequel Mahmoud se trouvait déboucha près d'Arnaoüt-Keui. Le sultan est de taille moyenne ; son âge peut approcher de quarante-cinq ans ; sa tête est belle. Une barbe épaisse et noire qui contraste avec la pâleur de son visage, des sourcils arqués et saillans qui tranchent sur son front comme deux croissans de jais, prêteraient à sa physionomie un grand caractère de noblesse et de majesté si l'expression de son regard n'y mêlait quelque chose de farouche et de trivial qui rebute. L'ensemble de ses traits, la raideur de son maintien et la rapidité de son geste, donnent une assez juste idée de l'existence de cet homme, qui, élevé sous le glaive des janissaires, porté au



SAINTE SOPHIE.

trône à travers des cadavres, sut écarter de son sein le poignard qui faisait et défaisait les sultans, pour frapper avant d'être frappé; de cet homme qui, devenu maître de ses peuples et de lui-même, fier de son émancipation, croit pouvoir désormais lever sans crainte un front pâli par les terreurs de sa jeunesse, et jeter sur ses sujets assemblés des regards de défi qui témoignent de sa toute-puissance.

Il porte le costume nouveau, sans turban, sans manteau d'hermine, sans pantalon mamelouck, sans rien de ce qui était si majestueux chez ses ancêtres.

A son aspect la foule fit entendre le cri : « *Allah! Bismillah!* gloire à Dieu! » Mahmoud braqua sa lunette sur la multitude, et porta la main droite au cœur, à la bouche et au front. Le peuple s'inclina comme un seul homme; toutes ces mains descendirent vers la terre comme pour ramasser le baiser du maître et le lui renvoyer.

Le grand sultan mit pied à terre accompagné du porte-épée en chef, qui lui soutenait son yattaghan et suivait d'un œil inquiet tous les mouvemens de sa hautesse. Mahmoud se posa doucement sur un cheval arabe à tous crins, chargé de pierreries. La musique militaire se fit entendre ; le canon tonna de nouveau ; le cortége s'ébranla.

Je ne donnerai pas après tant d'autres le détail de ces marches solennelles ; le catalogue des agas du sérail, des officiers du palais, des ministres du divan, etc. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il suffira de savoir que toute cette foule pressée, bigarrée, chamarrée, qui se déroulait entre deux haies de peuple, semblait un fleuve d'or et de pierreries, dont les flots étincelans sous le soleil d'Asie fatiguaient les yeux de leur éclat.

Tel est du moins l'effet général du tableau; mais si l'on en vient aux détails, on y verra des disparates étranges ; on trouvera des selles dorées et des brides de cordes, une

rossinante efflanquée au milieu d'un escadron d'étalons nedgids qui dévorent la terre. Un esclave déguenillé dans un groupe de pachas tout garnis de rubis. Il y a quelque chose de mesquin dans ce mélange de richesse et de pauvreté, d'orgueil et d'insouciance; anomalies qui s'expliquent toutefois par ce mépris des Musulmans pour les choses de la terre, même alors qu'elles se déploient dans toute leur magnificence.

On s'arrêta quelque temps à la mosquée de Soliman. Elle est bâtie, comme toutes les mosquées, sur le modèle de Sainte-Sophie. C'est un carré régulier surmonté d'un dôme élégant. Une lampe est suspendue au centre de l'édifice; elle soutient des fils de laiton chargés de cristaux à facettes, et qui se rattachent en guirlandes aux feuilles des chapiteaux. On sait que la mosquée est toujours flanquée d'un minaret au moins et de six au plus. Le minaret, sentinelle debout, qui élève la voix par intervalle, comme un écho du ciel, pour crier le *garde à vous* aux

hommes oublieux de l'éternité; le minaret, horloge à voix humaine, qui sonne l'heure passée aux musulmans de la ville de Constantin. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Il n'y a pas d'orloges en Turquie », dit le sire Jean de Caurres dans ses *OEuvres morales et diversifiées en histoires pleines de beaux exemples, embellies de plusieurs sentences et discours pour l'enseignement des personnes qui aspirent à vertu et philosophie chrétienne*, etc. « Il n'y a « pas d'orloges; mais à ce défaut les pres« tres montent au faiste des clochers, des« sus les tourelles fort hautes. Chaque mos« quée ou église a plusieurs tourelles, au « moins si ce sont églises de fondation « royale; car il ne leur est licite de faire « mosquée à plus d'une tourelle, excepté « les grands seigneurs. Le prestre crie « comme un oublieux qui a perdu son cor« billon, qui nous faisoit souvenir des pas« tourelles qui chantent ès landes du Maine,

« entour Noël ; car les Turcs chantent en « fausset, et se font ouïr de loin. »

On a long-temps admiré la hardiesse de la coupole aplatie de Sainte-Sophie. On assure aujourd'hui que ce dôme est fait de pierres ponces, unies par un ciment léger, et rattaché au plein-cintre qui le recouvre. Cette église, fondée par Constantin, brûlée du temps de saint Chrysostôme, et relevée par Justinien en 517, fut enfin dédiée au culte du prophète par Mahomet II, qui y entra à cheval lors de la prise de Constantinople en 1453.

Les mosaïques si vantées qui décoraient la voûte ont disparu sous les couches multipliées d'eau de chaux dont les Turcs les ont recouvertes.

Les arts et les sciences sont encore ici des énigmes dont personne ne cherche le mot. J'ai vu deux colonnes de porphyre dressées sur leurs chapiteaux. L'intendant des bâtimens prétend que par cette raison on admire de plus près le travail des feuilles d'a-

canthe. Il a ouï dire que ce travail valait quelque chose. Quant à lui, il ne voit pas trop où est le mérite de ces antiquailles. Il jugerait à propos de les briser, car il y a assez long-temps qu'elles servent.

Le cortége reprit sa marche; mais le grand-seigneur, au lieu de monter au sérail, se dirigea vers sa résidence d'été, sur la côte d'Asie. L'entrée du palais de Stamboul est interdite à Mahmoud depuis la défaite du Pruth. Il n'y peut revenir que vainqueur. Il fera bien de prendre son parti; car il y a apparence qu'il n'y mettra le pied de long-temps.

La cérémonie se termina comme elle avait commencé, par des coups de canon, et le peuple s'écoula.

Les fêtes musulmanes présentent ordinairement ce double caractère de richesse et de calme. Je l'ai dit, les Turcs sont peu friands de réjouissances tumultueuses; ils ne provoquent pas leurs plaisirs : ils sont passifs pour le bonheur comme pour la

souffrance. Un étalage de richesses qui réjouit leurs yeux, quelques coups de canon qui ébranlent leurs cœurs, une femme qui vient leur sourire dans la solitude, la voix du muezzin à l'heure de la prière : voilà toute l'harmonie, toute la poésie de leur existence.

Henri Cornille.

---

# LES FRÈRES LANDER
## SUR
## LES BORDS DU NIGER.

Nous reposions sur nos nattes sans la moindre prévoyance du danger ; car, nous aussi, nous étions harassés de lassitude et accablés du besoin de dormir, lorsqu'un quart d'heure après le retour de nos hommes, l'un d'un d'eux se mit à crier : « La guerre vient ! la guerre vient ! » et courant vers nous en poussant de grands cris de terreur, il nous dit que les naturels venaient nous attaquer. A cette désastreuse nouvelle nous fûmes bientôt sur pied ; et regardant autour de nous, nous vîmes une troupe d'hommes presque nus accourant sans ordre, avec des

gestes furieux, vers notre petit groupe. Ils étaient diversement armés, de fusils, d'arcs, de flèches, de coutelas, de crochets de fer, de longs fers de lance et autres instrumens de destruction. A l'aspect de cette multitude de sauvages farouches, hostiles, nous ne pûmes nous défendre d'une sensation très pénible, et de bon cœur nous nous souhaitâmes hors de leurs mains. Contre des gens aussi paisibles que nous, qui n'avaient point fait de mal, ni n'en voulaient faire, ce déploiement de forces était bien inutile; mais il était impossible de prévoir où s'arrêterait le courroux des naturels, et nous attendions l'issue avec une douloureuse anxiété.

Notre petite troupe était d'abord fort disséminée; mais heureusement nous voyions venir l'ennemi d'un peu loin, et nous eûmes le temps de réunir notre monde. Nous étions résolus à éviter toute effusion de sang : c'était d'ailleurs notre seule chance de salut, n'ayant qu'une poignée d'hommes à opposer à cette

masse. Cependant les naturels approchaient rapidement, et touchaient presque à notre palmier. Il n'y avait pas une minute à perdre. Nous ordonnâmes à Paskoe, et à tous nos hommes, de se tenir derrière nous, à peu de distance, avec leurs fusils et leurs pistolets chargés, leur enjoignant néanmoins de ne pas faire feu, à moins qu'on ne tirât d'abord sur eux. L'un des naturels, que nous apprîmes ensuite être le chef, marchait un peu en avant de ses compagnons. Jetant à terre nos pistolets, que nous avions pris dans le premier moment d'alarme, nous avançâmes avec calme, mon frère et moi, à sa rencontre. Comme nous approchions, nous fîmes bon nombre de signes avec nos bras pour l'engager ainsi que son peuple à ne point tirer sur nous. Son carquois se balançait à son côté, son arc était bandé, et une flèche visée à notre poitrine tremblait, prête à partir, que nous n'étions qu'à quelques pas de lui. C'était un moment critique. La Providence dé-

tourna le coup ; car le chef s'apprêtait à tirer la fatale corde lorsque l'homme qui était le plus près de lui s'élança en avant et lui retint le bras. Nous étions alors face à face, et de suite nous lui tendîmes la main. Tous tremblaient comme la feuille. Le chef nous regarda fixement, se jeta à genoux. Des éclairs s'échappaient de ses yeux noirs et roulans, son corps était en proie à de violentes convulsions, comme s'il eût enduré d'inexprimables angoisses. Sa physionomie prit une expression indéfinissable, mêlée de timidité et d'effroi, et où toutes les passions, bonnes et mauvaises, semblaient lutter ; enfin il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, saisit les mains que nous lui tendions, et fondit en larmes. De ce moment l'harmonie fut rétablie, les pensées de guerre et de sang firent place à la meilleure intelligence. La première chose que nous fîmes fut de relever le vieux chef et de l'emmener dans notre petit camp. Maintenant que le danger était passé, la conduite

de nos hommes devint un sujet de railleries et d'amusement ; leurs courages avaient été mis à une rude épreuve, et nous savions à qui nous fier désormais. Paskoe était demeuré ferme à son poste, immobile, couchant en joue le chef. Nous passâmes près de lui, après la réconciliation, comme nous conduisions le vieillard sous notre abri ; il nous dit : « Si ces drôles *noirs* avaient osé tirer sur un de vous, j'aurais descendu le vieux chef comme une pintade. » Il nous fut impossible de ne pas sourire de cette protestation, et nous ne doutons pas qu'il ne l'eût fait comme il le disait. Quant à nos deux braves, Sam et Antonio, ils s'en prirent à leurs talons, et décampèrent le plus vite qu'ils purent, dès qu'ils virent les naturels se diriger vers nous à travers les hautes herbes. Ils ne se sont hasardés à reparaître que lorsque le chef et tous les siens ont été assis autour de nous ; et même alors ils étaient si effrayés qu'ils furent quelque temps sans pouvoir proférer une parole.

Tous les villageois armés s'étaient réunis autour de leur chef, et épiaient avec anxiété ses regards et ses gestes. Le résultat de l'entrevue les ravit ; leurs yeux étincelèrent de plaisir ; ils poussèrent un cri de joie, rejetèrent leurs flèches dans le carquois, coururent çà et là comme possédés du malin esprit, firent vibrer les cordes de leurs arcs, déchargèrent leurs fusils, secouèrent leurs lances, dansèrent avec toutes sortes de contorsions étranges, rirent, crièrent, chantèrent ; le tout se succédant si vite qu'on eût dit une troupe de fous. Quand cette fougue de passion à laquelle ils s'étaient si pleinement livrés se fut un peu calmée, nous offrîmes à chaque guerrier une certaine quantité d'aiguilles en témoignage de nos dispositions amicales. Le chef s'assit sur le gazon, entre mon frère et moi, tandis que ses hommes, appuyés sur leurs armes, se groupaient derrière lui, à gauche et à droite. D'abord personne ne put nous comprendre ; mais bientôt un vieillard s'a-

vança, et dit qu'il entendait le langage du Haoussa. Le chef le prit pour interprète, et chacun écouta avec anxiété l'explication suivante qu'il nous transmit.

« Peu de minutes après votre débarquement, un de mes gens vint me trouver, et m'avertit que certains étrangers venaient d'arriver sur la place du marché. Je le renvoyai avec mission d'approcher de vous autant que possible, et de s'assurer de vos intentions. Il revint peu après, disant que vous parliez un langage qu'il ne pouvait comprendre. Ne doutant pas que votre projet ne fût d'attaquer le village à la nuit, et d'enlever mon peuple, j'ordonnai de se préparer au combat. Tout courroucés, ne respirant que vengeance et carnage, nous étions résolus à vous exterminer; car nous vous croyions nos ennemis venus de la rive opposée. Mais quand vous vous êtes avancés à notre rencontre, sans armes, que nous avons vu vos faces blanches, alors la force nous a manqué pour bander nos arcs; nos

pieds comme nos mains nous ont refusé le service, et à mesure que vous approchiez, à mesure que vous étendiez vos mains vers moi, mon cœur a défailli, j'ai cru et j'ai pensé que vous étiez les *enfans du ciel*, tombés des nuages. »

Tel était l'effet que nous avions produit sur lui, et qui l'avait si fort troublé, qu'il en avait presque perdu l'esprit. « Et maintenant, dit-il, hommes blancs, tout ce que je vous demande c'est votre pardon. » — « Vous l'aurez de grand cœur », avons-nous répondu en serrant la main du vieux chef; et ayant pris soin de l'assurer que nous ne venions pas de si bon lieu qu'il l'avait cru d'abord, nous nous félicitâmes avec lui de l'heureuse issue de cette affaire. Nous avions plus de raison que personne de nous en réjouir, et nous offrîmes intérieurement nos actions de grâces au Tout-Puissant de sa miraculeuse protection. Car, pour nous servir des paroles du psalmiste : « Le Très-Haut a délivré notre âme de la mort et nos pieds

de la chute. Il nous a préservés des terreurs de la nuit, de la flèche qui vole pendant le jour, de la peste qui marche dans les ténèbres, et de la maladie qui frappe en plein midi. » Nous avions à nous réjouir doublement que notre sang eût été épargné, et que nous n'eussions pas répandu celui des autres; car nous avions craint un moment d'être forcés d'en venir à cette cruelle extrémité. Nos fusils avaient tous double charge de balles et de chevrotines, nos hommes étaient disposés à s'en servir, et une seule flèche tombée au milieu de nous eût été un signal de mort. C'était en vérité une délivrance miraculeuse, et Dieu m'accorde de ne jamais revoir une mort violente de si près. Il est heureux pour nous que nos figures blanches et notre conduite calme aient si fort imposé à ce peuple..... Une minute plus tard nos corps eussent été hérissés d'autant de flèches qu'un porc-épic de dards.[1]

RICHARD ET JOHN LANDER.

[1] Ce voyage plein d'intérêt, et dont il est résulté

une des découvertes géographiques les plus importantes de notre époque (la connaissance des bouches du Niger), est dû au fidèle et intrépide domestique de Clapperton ; il est retourné avec son frère en Afrique. C'est à la plume animée et pittoresque de madame Sw. Belloc qu'on doit la traduction du voyage des frères Lander, un des livres les plus curieux et les plus amusans qui aient paru dans ces dernières années.

---

## HOMHAL-HENNA.

Lors de mon premier voyage, Abdi-Zelil m'avait présenté à sa mère et à sa sœur : il insista de nouveau pour que j'allasse loger chez lui.

La première personne que nous rencontrâmes fut la sœur d'Abdi-Zelil, la belle *Omhal-henna* (la mère de la paix). Elle tenait entre ses mains une jatte pleine de lait : c'était le présent le plus précieux et le plus agréable qu'elle pût nous faire ; elle était toute confuse en me l'offrant. De mon côté, j'étais assez embarrassé ; car si je prenais d'abord le vase, je manquais à la politesse, ne lui rendant pas avant tout le salut d'usage. Elle me tira de cet embarras en posant le vase à terre. Nous pûmes alors nous donner le salut à la manière du pays :

ce salut consiste à presser légèrement quatre ou cinq fois la main de la personne qu'on aborde, dans la sienne, en répétant *aïeh harlecko*, et *tiebo*, et *ham-dolillhahs*. Cette sorte de cérémonie prend plus de temps dans les villages d'Afrique que dans les salons de nos capitales.

Je me sentais ému en regardant Omhalhenna. J'aurais voulu faire son portrait. C'était un vendredi (*djemma*), jour de repos. Elle n'était couverte que d'une barracane bleue, passée sous un de ses bras et attachée sur l'autre épaule avec une épingle d'argent; le reste était rejeté en arrière ou ramené sur sa tête comme un capuchon. Mais ce capuchon était tombé au moment où je lui avais pris la main pour la saluer; elle ne l'avait pas replacé. Cet heureux accident me fit voir ses belles tresses de cheveux entourant de tous côtés une figure charmante, ses grands yeux noirs brillant du plus doux éclat, et sa petite bouche, et ses dents d'une admirable blancheur. Son

menton était tatoué de plusieurs signes ou figures. Son teint, d'un brun foncé, brillait de fraîcheur et de jeunesse. Elle portait un collier de corail à huit ou dix rangs. Je n'avais pas encore rencontré dans tout le pays une femme aussi jolie et aussi intéressante. Mes yeux ne quittaient pas les siens; après quelques instans de silence, elle recommença ses salutations, en me demandant comment je me portais, et si depuis deux mois qu'elle ne m'avait vu je n'avais pas appris un peu plus d'arabe : en m'adressant cette question, elle souriait de la manière la plus naïve; je lui répondis que je le parlais beaucoup mieux. Alors, regardant autour d'elle, pour voir si on ne pouvait l'entendre, et replaçant son capuchon sur sa figure, elle me dit : « J'ai appris ton arrivée hier soir, et aussitôt j'ai ordonné à l'esclave d'en instruire mon frère. J'ai toujours attendu ton retour, surtout la nuit, parce que je te voyais souvent dans mon sommeil. Tu es le premier homme

dont j'aie touché la main ; mais toutes mes compagnes m'ont assuré que cela ne signifiait rien, parce que tu es un *insara* (un chrétien). Que Dieu change ton cœur! Mais mon frère m'a assuré que tu ne deviendrais jamais *moslem*. Ne le voudrais-tu pas pour plaire à la sœur d'Abdi Zelil? Ma mère me dit que Dieu ne t'aurait jamais laissé venir ici, si ce n'était pour te convertir. » Son capuchon était tombé de nouveau, et, pendant cette conversation, je lui avais pris la main, quand tout à coup l'arrivée d'Abdi Zelil et du gouverneur de la ville vint nous interrompre de la manière la plus fâcheuse ; Omhal-Henna s'échappa aussitôt, et je ne la revis plus.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A Sebha, à Timinhint et à Zeghrem, nos hôtes nous régalèrent des meilleurs plats de leur cuisine. Omhal-Henna, dont la beauté m'avait si vivement frappé à ma première

arrivée dans ce dernier lieu, avait perdu par la mort le fiancé avec qui elle avait lu le fêtah si peu de temps avant ma visite. En ce moment elle était mariée depuis trois jours. Le meilleur mets sur vingt que la ville nous fournit vint de sa part ; il fut apporté séparément dans un panier neuf, de feuilles de dattier, que je fus prié de garder. Sa vieille esclave, qui me l'apporta, me demanda si je ne comptais pas aller à la maison de son père, et saluer sa mère. — « Certainement », lui répondis-je. A la brune, la même esclave revint pour me conduire chez sa maîtresse.

Je trouvai la bonne dame assise près d'un feu bien mesquin ; ses yeux étaient plus malades, et sa personne plus négligée que la première fois que je l'avais vue. Elle m'embrassa cordialement ; car il n'y avait que nous dans l'appartement. Elle souffla le feu ; il donna une flamme brillante. Pendant que nous étions assis elle répétait ou plutôt chantait dans le patois du pays : *Asch harlck ? Asch ya baricktche fennick ?*

« Comment es-tu ? Comment cela va-t-il ? » Elle dit d'abord en *ertani* à la vieille esclave quelque chose que je ne compris pas. J'exprimai mes regrets de m'en aller sans voir Omhal-Henna ; alors une sorte de sourire se manifesta sur les lèvres pâles de mon hôtesse, et Omhal-Henna entra. Je ne la reconnus pas tout de suite à la faible lueur du bois de palmier ; mais elle jeta son manteau, baisa mon épaule, manière de saluer chez les Arabes, et me prit la main, pendant que de grosses larmes coulaient le long de ses beaux traits. Elle me dit qu'elle était déterminée à me voir, quoique son père lui en eût refusé la permission. Il paraît que la mère avait résolu de lui donner cette satisfaction.

Omhal-Henna avait alors dix-sept ans ; je n'avais pas vu une femme si jolie dans tout le Fezzan. Elle était parée de tous ses ornemens de mariage. J'aurais certainement éprouvé une vive émotion de la marque de grande affection qu'elle semblait me donner, si elle ne se fût pas écriée aussitôt : « Eh

bien, il faut te dépêcher ; donne-moi ce que tu m'as apporté! Tu sais qu'à présent je suis une femme, et tu dois me donner quelque chose beaucoup plus riche qu'auparavant : d'ailleurs je suis la femme de Sidi Gonana, qui est un grand personnage. Quand il me demandera ce que le chrétien m'a donné, mets-moi à même de lui montrer quelque chose de très beau. — Quoi ! répliquai-je, Sidi Gonana sait que tu es venue ? — Certainement ; il m'a envoyée : son père, qui est un marabout, lui a dit que vous autres Anglais vous étiez des gens qui aviez un cœur grand et beaucoup d'argent, et qu'ainsi je pouvais venir. — Eh bien, s'il en est ainsi, tu n'as pas besoin d'être pressée. » Ce n'était pas son avis : je ne lui eus pas plus tôt donné mon petit présent, qu'elle s'en alla en me disant qu'elle reviendrait à l'instant ; mais elle ne tint pas sa parole. A merveille, simplicité ! à merveille, nature pure et sans art ! me disais-je. La coquette la plus raffinée de nos grandes villes n'aurait pas mieux joué son rôle.

Clapperton.

LES

# RUINES INDIENNES.

Un spectacle inattendu frappa nos regards : nous découvrîmes une ruine indienne ; elle était située sur un monticule au bord du lac. On remarquait sur la gauche un cône de terre de quarante à quarante-cinq pieds de haut. De ce cône partait un ancien chemin tracé à travers un magnifique bocage de magnolias et de chênes verts, et qui venait aboutir à une savane. Des fragmens de vases et d'ustensiles divers étaient dispersés çà et là, agglomérés avec des fossiles, des coquillages, des pétrifications de plantes et des ossemens d'animaux.

Le contraste de ces ruines et de la jeu-

nesse de la nature, ces monumens des hommes dans un désert où nous croyions avoir pénétré les premiers, causaient un grand saisissement de cœur et d'esprit. Quel peuple avait habité cette île? Son nom, sa race, le temps de son existence, tout est inconnu; il vivait peut-être lorsque le monde qui le cachait dans son sein était encore ignoré des trois autres parties de la terre. Le silence de ce peuple était peut-être contemporain du bruit que faisaient de grandes nations européennes tombées à leur tour dans le silence, et qui n'ont laissé elles-mêmes que des débris.

Nous examinâmes les ruines : des anfractuosités sablonneuses du tumulus sortait une espèce de pavot à fleur rose, pesant au bout d'une tige inclinée d'un vert pâle. Les Indiens tirent de la racine de ce pavot une boisson soporifique; la tige et la fleur ont une odeur agréable qui reste attachée à la main lorsqu'on y touche. Cette plante était faite pour orner le tombeau d'un sauvage. Ces

racines procurent le sommeil, et le parfum de sa fleur, qui survit à cette fleur même, est une assez douce image du souvenir qu'une vie innocente laisse dans la solitude.

CHATEAUBRIAND.

---

## Une Rue de Delhi.

En général, dans les villes de l'Inde orientale, les rues sont très étroites et surpassent de bien peu nos passages les plus obscurs. Dans le grand Caire, lorsque vous avez le malheur de rencontrer sur votre chemin une file de beautés masquées, montées sur des ânes, si la curiosité vous pousse à les attendre, tremblez de vous voir écrasé contre la muraille, en punition de votre lenteur à céder le passage. Le *chandy-choke*, dans *Delhi*, est cependant une grande exception à la règle; cette rue est peut-être la plus large de toutes celles des cités de l'Orient. La façade d'un grand nombre de maisons est ornée de balcons sur lesquels les hommes, légèrement vêtus de mousselines

blanches, viennent s'asseoir et fumer leurs *hookahs*[1]. Quelquefois des femmes, laissant de côté la pudeur, y viennent aussi, sans voile, se livrer au même plaisir. On peut se figurer quel bruit et quel tumulte doivent régner sans cesse dans une ville aussi peuplée et où chaque maison est garnie comme une ruche d'abeilles. La population est d'environ 20,000 âmes dans un cercle de sept milles de circonférence, car telle est l'étendue de la moderne Delhi. Ce qu'il y a de plus singulier dans les villes de l'Inde orientale, c'est que tout s'y fait en public. Les gens du peuple y parlent toujours à haute voix, si bien que, lorsqu'ils traitent une affaire importante, ils ont l'air de se quereller de la manière la plus outrageante. Les chevaux qui hennissent, les bestiaux qui beuglent, les roues des voitures qui crient, les marteaux qui retentissent incessamment (tous les ouvrages de main se

[1] Il faut prononcer *houkas*.

font dans un espace ouvert qui se trouve en avant de chaque maison), font un bruit dont il est impossible de se faire une idée. Joignez à tout cela les cris des éléphans et des chameaux, les hurlemens des léopards et des chacals que l'on promène par la ville afin de les vendre pour la chasse; le son vibrant et continuel du tamtam, le sifflet aigu, la viole monotone et caverneuse, accompagnée des voix les plus glapissantes, et dites-moi s'il en faut davantage pour mettre à bout la patience de l'homme le moins susceptible et le moins nerveux?

Il règne parmi les naturels des villes mahométanes une familiarité dans les manières qui met promptement tout le monde à l'aise. Quand un étranger, en entrant dans la ville, rencontre un groupe se livrant aux jeux et aux plaisirs, il s'y mêle sans façon, et s'abandonne à la joie avec autant d'ardeur que s'il avait passé toute sa vie avec chacun des assistans; bientôt il s'assied, donne ou reçoit une pipe en signe d'hos

pitalité, et se met à raconter son histoire avec le même laisser-aller que s'il parlait à son frère.

Les maisons, généralement irrégulières dans leur architecture, sont ornées de la manière la plus curieuse : des tapis de différentes couleurs sont suspendus au-devant des portes, et des écrans très variés servent de jalousie. Ils ont coutume d'étendre, au-dessus de leurs habitations, leurs habits et leurs écharpes pour les sécher. Toutes ces couleurs; bleu, vert, jaune, rouge, blanc, mêlées et flottant dans l'a r ensemble, donnent à la rue l'aspect d'une flotte pavoisée pour un jour de fête.

Les nuages de poussière que soulèvent sans cesse de nombreux équipages, et les millions d'insectes qui bourdonnent autour des boutiques des pâtissiers, sont, à mon avis, les fléaux les plus intolérables. On peut encore y joindre l'odeur reçue de tous les ingrédiens usités dans leurs manufactures et qui témoignent assez qu'une caravane de

musc de *Koten* n'a pas depuis long-temps passé par la ville. Je crois me rappeler que dans les *Nuits arabes* l'on parle d'une princesse qui menaçait un pâtissier de lui faire couper la tête s'il ne mettait du poivre dans ses gâteaux. Ce moyen est, à la vérité un peu despotique, mais l'histoire me semble une juste critique des pâtés de l'Ést : avec du poivre, on pourrait peut-être parvenir à leur donner un peu de goût. Le pâtissier, si j'ai bonne mémoire, devint presque martyr de l'indépendance de sa profession. Il ne céda point aux conseils de la dame ; ses confrères, jusqu'à nos jours, ont conservé son exemple, et rien au monde ne leur ferait changer leur mode d'assaisonnement.

Pour passer à cheval dans la ville, il faut beaucoup de ménagemens et de sang-froid. Il faut crier, heurter la foule, pour s'ouvrir un passage. Des troupes de chameaux chargés et d'éléphans, vous obligent à chaque instant de quitter le chemin : et

si votre cheval a peur des derniers (cela arrive fréquemment), il vous faut alors une adresse bien rare pour ne pas être précipité dans les immenses chaudrons qui bouillent sans cesse à la porte des cuisiniers rôtisseurs. Quelquefois la crainte est mutuelle entre le cheval et l'éléphant : celui-ci se sauve avec vitesse, et vous pouvez juger du trouble et de la confusion qu'il jette dans une rue tout entière. Dans une de mes excursions à cheval à travers la ville, je faillis un jour être emporté par un *semoun* d'une nouvelle espèce. Cet ouragan et ces nuages de poussière étaient causés par la rapidité de quelques personnes importantes, voyageant en grand équipage. Malheur à celui que surprend un pareil orage, car il est bien long-temps avant de pouvoir recouvrer la vue et continuer son chemin. L'auteur de ce tumulte était mollement étendu dans un immense palanquin jaune tout couvert de dorures et de sculptures. Il était précédé d'un grand nombre de per-

sonnes à la plus singulière tournure, montées sur des chevaux et des dromadaires admirablement caparaçonnés. Ces animaux étaient tous couverts de housses écarlates bordées de franges d'or; les brides étaient aussi brodées en or. Autour de leur col brillaient des colliers d'or et d'argent; de petites sonnettes y étaient attachées et rendaient un son harmonieux et cadencé. Les chameaux portaient aussi des clochettes. Ceux qui montaient des chevaux étaient vêtus de *caftans*, sorte de vêtemens larges et en drap, qui s'attachent au cou et descendent jusqu'aux talons. Le *caftan* est ouvert de chaque côté à partir du genou, pour la commodité des cavaliers. Il se serre à la taille au moyen d'un cordon vert ou blanc. La couleur des habits était en général rouge et jaune. Ils portaient des agrafes sur leur épaule droite; un casque, quelquefois en acier, quelquefois en ferblanc, leur couvrait la tête, comme un couvercle sur un plat. Leurs bottes, sem-

blables à des bottes de postillon, collent à la jambe et montent jusqu'aux genoux. Au-dessus de la botte, leur pantalon s'attache en formant un grand nombre de plis qui donnent à la cuisse l'apparence de celle d'un goutteux. Des éperons fort longs et tout pareils à des girouettes bien rouillées, complétaient l'équipage de ces brillans cavaliers.

Bientôt venait à pied une multitude de domestiques; les uns entièrement nus, les autres n'ayant de découvert que les jambes et les bras. Ils portaient à la main des sabres dans leurs fourreaux, et faisaient retentir la ville des noms et des titres de leur seigneur : derrière eux on apercevait grand nombre de chevaux magnifiquement ornés et conduits chacun par un *groom;* les éléphans suivaient alors, couverts de draperies or et argent.

Enfin je vis apparaître l'auteur et maître de cette superbe réunion et de tant de cérémonies. Il était suivi d'une garde toute pa-

reille à celle qui précédait. Vues d'une certaine distance, ces processions ont un effet de grandeur extraordinaire, les éléphans surtout avec leurs tours ; mais si l'on examine tout cela de plus près, on reconnaît bientôt le mauvais goût de la plupart des ornemens. Du reste, les cavaliers ajoutaient beaucoup à l'intérêt de la scène. Ils faisaient, de chaque côté de la route, des évolutions sans nombre, s'attaquant les uns les autres, fuyant et revenant à la charge. Vous en voyez qui se sauvent au grand galop, vivement poursuivis le sabre à la main ; mais ils s'arrêtent bientôt et deviennent agresseurs à leur tour. Les naturels du pays sont en général fort habiles à manier les chevaux et à se servir de l'éperon ; mais quelques uns surpassent tout ce qu'on peut concevoir d'admirable dans ces exercices, ils sont de force, en galoppant avec une activité extrême, à déchirer de leur éperon une écharpe suspendue sur leur passage. J'ai vu plusieurs de ces cavaliers,

à la suite les uns des autres, briser une bouteille avec une balle de leur carabine ou pistolet, et cela sans ralentir le galop de leur cheval. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

SKINNERS.

---

## Le Rossignol des Pôles.

Du côté septentrional de l'Avasaxa nous vîmes aussi la Tengeli, dont les eaux paisibles n'étaient guère agitées que par la course légère d'un bateau de pêcheur. Au-delà de cette rivière est un coteau d'où s'élevait un nuage de fumée, causée par les feux qu'on allume pour garantir les bestiaux des moucherons. Ce coteau est surmonté d'une chaîne de montagnes qui s'élèvent l'une sur l'autre, comme l'Ossa sur le Pélion. Vers l'occident, le tableau est terminé par le fleuve de Torneâ, tranquille, majestueux et entouré de monts escarpés.

Il était minuit, et le soleil touchait au sommet d'une haute montagne qui en cachait le bord inférieur. La nature en sus-

pens attendait la décision de cet astre, s'il abandonnerait la terre aux ombres de la nuit, ou si, reprenant son cours bienfaisant, il continuerait à l'éclairer.

Nous marquâmes l'ombre d'un rocher sur un autre, pour observer le mouvement du soleil; en quelques minutes, nous vîmes que l'ombre avait baissé, preuve que le soleil se levait. Bientôt le chœur réuni des oiseaux célébra un matin qu'aucune nuit n'avait précédé.

Malheur à l'homme insensible qui ne serait que légèrement ému en assistant à ce spectacle! Pour moi, j'en conserverai toute ma vie un souvenir délicieux. . . . . . .
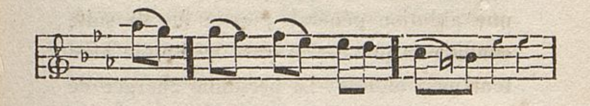
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Souvent pendant le voyage, et surtout au milieu de la nuit, nous avons entendu le chant d'une espèce d'oiseau qui nous était inconnue, et que nous appelions le *rossignol de la zone glaciale*. Dans ce désert, il y en avait plusieurs qui mêlaient leurs voix à celles des sattakielli (*motacilla sue-*

*cica*) ; nous fîmes des efforts pour en tuer un, mais ce fut en vain ; car ils sont extrêmement farouches : je crois que c'était la *motacilla trochilus*. M. Grape, curé d'Énontakis, en Laponie, reconnut d'abord le chant de ces oiseaux, que je tâchai d'imiter sur un piano-forté, comme je l'ai noté ici plus bas ; et il en avait tué un pendant qu'il chantait, mais il l'avait perdu. Quelque temps après il en avait attrapé un autre qui ne chantait pas, mais qui lui paraissait parfaitement ressemblant au premier ; c'est celui que je viens de nommer et qui est du même genre que le rossignol (*motacilla luscinia*).

En effet les tendres plaintes de Philomèle ne portent pas au cœur l'atteinte profonde qu'y font ces accens aussi sonores et plus tristes que les siens. Celui dont l'âme a été une fois frappée de ces coups terribles du sort qui y laissent pour la vie un fonds de tristesse ; celui qui, à la fleur de son âge, a vu expirer ce qu'il avait de plus cher au

monde, doit prendre garde d'écouter ces chants funèbres, pendant le silence de la nature, à la lueur solennelle du soleil de minuit.

C'est peut-être le seul chant d'oiseau qu'il soit possible d'exprimer en notes; le voici : ce passage se répète plusieurs fois d'un son clair et harmonieux, dont retentissent les forêts et les montagnes; il est enfin suivi d'un gazouillement qui me paraissait toujours en ton mineur, et que je tâchai en vain de noter.



A. F. Skjöldebrand.

---

# LE PÉLERINAGE

## A LA MECQUE.

Les pélerins doivent entrer à pied dans la Mecque ; mais, en considération de ma maladie, je restai sur mon chameau jusqu'à mon logement.

Du moment que j'y fus entré, nous fîmes une ablution générale, et je fus de suite conduit en procession vers le temple avec tout mon monde. La personne chargée de nous guider récitait en marchant différentes pièces à haute voix, et nous les répétions tous ensemble mot pour mot sur le même ton. Ma faiblesse était encore si grande, que j'avais besoin de me faire soutenir par deux de mes gens.

C'est de cette manière que j'arrivai au

temple, en faisant le tour par la rue principale, afin d'y entrer par le Beb-es-Sélem, ou porte du Salut : ce qu'on regarde comme d'un heureux présage. Après avoir ôté mes sandales, je passai par cette bienheureuse porte, qui est placée près de l'angle septentrional du temple. Déjà nous avions traversé le portique ou la galerie; nous étions au moment d'entrer dans la grande cour, où est située la maison de Dieu, lorsque notre guide arrêta nos pas, et, le doigt tourné vers la Kaaba, me dit avec emphase : *Schouf, schouf el Béït Allah el haram*, « Regardez, regardez, la maison de Dieu la défendue. » La suite qui m'entourait, le portique de colonnes à perte de vue, l'immense cour du temple, la maison de Dieu couverte de sa toile noire depuis le haut jusqu'en bas, et entourée d'un cercle de lampes, l'heure indue et le silence de la nuit, et notre guide qui parlait devant nous comme un inspiré : tout cela formait un tableau imposant qui jamais ne s'effacera de ma mémoire..

Nous entrâmes dans la cour par une chaussée diagonale d'un pied de hauteur, aboutissant de l'angle du nord à la Kaaba, qui est presque au centre du temple. Avant d'y arriver on nous fit passer sous un arc isolé, formant une espèce d'arc de triomphe, et appelé Beb-es-Sélem, comme la porte par laquelle nous étions entrés. Parvenus devant la maison de Dieu, nous fîmes une petite prière, nous baisâmes la pierre noire, apportée par l'ange Gabriel, et nommée *Hàjera el Assouàd* ou pierre céleste, ayant le guide à notre tête, rangés dans le même ordre que lorsque nous étions venus, et récitant des prières en commun; nous fîmes ensuite le premier tour de la maison de Dieu.

La *Kaaba* est une tour quadrilatère, placée presque au milieu du temple, couverte d'une immense toile noire, qui ne laisse à découvert que le socle ou base saillante de l'édifice. La place où la pierre noire est incrustée à hauteur d'homme, sur l'an-

gle de l'est, et une autre espèce semblable sur l'angle du sud, est d'un marbre commun. Du côté du nord-ouest s'élève un parapet à hauteur d'appui, formant presque un demi-cercle, séparé de l'édifice, et nommé *el Hajàr Ismaïl* ou pierres d'Ismaïl.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, dimanche 25 janvier, je rendis la visite au Nekib el Ascharaf ou chef des scherifs, et lui fis un petit présent. Il me donna toutes les marques de considération et d'amitié que je pouvais désirer. C'était le second jour d'ouverture de la Kaaba, comme nous l'avons dit, mais c'était le jour exclusivement destiné aux femmes. Elles y entrent en foule pour réciter leurs prières; et, comme les hommes, elles font les sept tours en dehors.

Le lundi 26 janvier, 20 du mois doulkaada, on lava et purifia la Kaaba avec les cérémonies suivantes.

Deux heures après le lever du soleil, le sultan Schérif vint au temple, accompagné

d'une trentaine de personnes et de douze gardes, partie nègres, partie Arabes. La porte de la Kaaba était déjà ouverte et entourée d'une foule immense; mais l'escalier n'était point placé.

Le sultan Scherif, monté sur les épaules des uns et sur la tête des autres, entra dans la Kaaba avec les principaux scheiks des tribus; les autres voulaient en faire autant, mais les gardes nègres en défendaient l'entrée à coups de bâton et de roseau. Je me tenais loin de la porte, pour éviter la foule, lorsque, par ordre du Scherif, le chef du Zemzem me fit avec la main signe d'avancer; mais comment percer à travers plus de mille personnes qui étaient devant moi?

Tous les porteurs d'eau de la Mecque s'avançaient avec leurs outres pleines, qu'ils faisaient passer de main en main, jusqu'aux gardes nègres de la porte, ainsi qu'un grand nombre de petits balais de feuilles de palmier.

Les nègres commencèrent à jeter de l'eau

sur le sol de la salle, qui est pavée en marbre ; on y jeta aussi de l'eau de rose. Cette eau, s'écoulant par un trou placé sur le seuil de la porte, était recueillie avidement par les fidèles ; mais comme elle ne suffisait pas à leur empressement, et que les plus éloignés en demandaient à grands cris pour en boire et pour se baigner, les gardes nègres, avec des tasses et avec les mains, en jetaient avec profusion sur le peuple. Ils eurent l'attention de m'en faire passer une petite cruche et une tasse, avec laquelle je bus autant qu'il me fut possible, et je répandis le reste sur moi ; car cette eau, quoique très sale, porte avec elle la bénédiction de Dieu ; et d'ailleurs elle est bien aromatisée par l'eau de rose.

Je fis alors un effort pour m'approcher ; plusieurs personnes m'élevèrent au-dessus des groupes, et marchant sur les têtes j'arrivai enfin à la porte, où les gardes nègres m'aidèrent à entrer.

J'étais préparé à cette opération, n'ayant sur moi que la chemise, une *caschaba* ou chemise de laine blanche sans manches, le turban et le hhaïk qui m'enveloppait.

Le sultan Scherif balayait lui-même la salle. Aussitôt que je fus entré, les gardes m'ôtèrent mon hhaïk, et me présentèrent un faisceau de petits balais; j'en pris quelques uns dans chaque main, à l'instant ils jetèrent beaucoup d'eau sur le pavé, et je me mis en devoir de balayer des deux mains avec une foi ardente, quoique le sol fût déjà propre et poli comme une glace. Pendant cette opération, le Scherif, qui avait fini de balayer et de parfumer la salle, était en prières.

On me remit ensuite une tasse d'argent remplie d'une pâte faite avec de la sciure de sandal, bois très aromatique, et pétrie avec de l'essence de rose; j'étendis cette pâte sur la partie inférieure du mur, incrustée en marbre, au-dessous de la tapis-

serie qui couvre la partie supérieure et le plafond. On me donna ensuite un morceau de bois d'aloës, que je fis brûler dans un grand réchaud, afin de parfumer la salle; alors le sultan Scherif me proclama *Hhad-dem-Beït-Allah-el-Haram,* c'est-à-dire serviteur de la maison de Dieu la défendue; et je reçus les complimens de tous les assistans.

Je récitai de suite mes prières aux trois coins de la salle, comme la première fois; ce qui termina entièrement mes obligations. Pendant que je vaquais à cet acte de piété le sultan Scherif s'était retiré. Un grand nombre de femmes qui se tenaient dans la cour et qui étaient réunies à quelque distance de laporte de la Kaaba, poussaient de temps en temps des cris aigus de jubilation.

On me donna un peu de pâte de sandal avec deux petits balais, que je gardai précieusement comme des reliques intéressan-

tes. Les gardes me descendirent sur le peuple, qui, à son tour, me prit et me mit à terre, en m'adressant des complimens de félicitation. Je me rendis de là au Makam Ibrahim pour y faire une prière ; on me revêtit de mon hhaïk ; et je rentrai chez moi complétement mouillé.

D'autres employés du temple m'apportèrent successivement de l'eau de lavage ; l'enfant du Scherif, qui avait la clef de la Kaaba, m'en envoya aussi une cruche avec un cornet rempli de la sciure de sandal pétrie avec de l'eau de rose, un autre cornet contenant d'autres aromates, une bougie et deux petits balais ; il me fallut répondre à tant de faveurs de la meilleure manière qu'il me fut possible.

Le mardi 3 février, 25 du mois doulkaada, la grande toile noire qui couvre l'extérieur de la Kaaba fut coupée un peu au-dessus de la porte, et tout autour de l'édifice, en sorte qu'il resta à découvert dans la partie

inférieure ; ce qui complète la cérémonie qu'on nomme *Jaharma el Beït-Allah* ou purification de la maison de Dieu.

ALY BEY EL ABBASSI. [1]

[1] Le véritable nom d'Aly Bey était D. Badia y Leyblich, et l'Espagne son pays ; il n'avait embrassé, dit-on, l'islamisme que pour pénétrer plus aisément dans les mystères cachés du culte musulman. Il est mort en 1819.

# LES PORTEURS D'EAU

## DE LA MECQUE.

Les Wéchabites, bien qu'aimant beaucoup leur chanson du désert, ont défendu les danses et les chants parmi les habitans de la Mecque. Les *Sakas* ou porteurs d'eau de la ville, la plupart étrangers, ont une chanson très simple, et que le motif qui la fait chanter rend plus particulièrement attendrissante. Les riches pélerins en sortant de la mosquée, surtout le soir, achètent souvent tout le contenu de l'outre d'un Saka, pour qu'il le distribue gratis aux pauvres; pendant qu'il verse l'eau dans des écuelles dont chaque mendiant est pourvu, il crie *Selbyl Allah ya Atsham Seybl!* « Allez, et

pressez-vous dans les voies de Dieu », et il lance alors sa voix dans une courte chanson de trois notes, que je n'ai jamais entendue sans émotion. *Ed-jene wa el moy fezata ly saheb-esabyl*, pardon et paradis à celui qui te donna cette eau.

BURCKARDT.

---

LES

## Campagnes de la Floride

EN 1791.

Je passai quelque temps à dessécher mes plantes, à mettre en ordre mes graines, mes racines, fruits de mon expédition dans l'ouest, et je les adressai à Charlestown, pour de là être envoyées en Europe. J'employai le reste de la saison à faire des promenades botaniques dans les contrées basses qui sont entre la Caroline et la Floride orientale, à rassembler des graines, des plantes, des racines et à prendre le dessin des objets qui n'étaient pas susceptibles d'être conservés.

Je m'embarquai sur l'Atalamaha......

Les eaux de cette belle rivière coulent

lentement entre les bords élevés qu'ombragent et parfument des bosquets de magnolia ; l'odeur de leur encens se mêle avec le baume qu'exhale le liquidambar, et se fond avec les parfums que répandent des massifs d'ilicium, de myrica, de laurier, de bignonia et d'autres arbrisseaux aromatiques.

Le courant devenant plus fort, parce que les eaux, vers les premières hauteurs, sont resserrées par des rochers qui près des deux bords s'élèvent jusqu'à fleur d'eau, en masses presque horizontales qui paraissent être une composition ou concrétion de pierres calcaires, je me trouvai fatigué de remonter à force de rames ; et me déterminant à redescendre, je me laissai aller au courant, me contentant de tenir le gouvernail. Ma promenade était véritablement charmante : d'immenses prairies, de hautes forêts ou des bosquets gracieux se présentaient tour à tour à ma vue, et se déroulaient devant moi à mesure que les détours de la rivière me

permettaient de les découvrir. J'entendais au loin le mugissement des animaux domestiques. Au-dessus de ma tête, la grue à l'œil perçant remplissait l'air de ses cris aigus. Sur un vieux cyprès dépouillé, le pélican des bois, solitaire et pensif, assis sur la plus haute cime, veillait à la sûreté de ses frères. L'oiseau crieur, autre sentinelle non moins attentive, avertissait par ses cris les petits habitans des buissons. De temps en temps on voyait dans l'espace le plumage blanc du courlis espagnol se détacher sur l'azur des cieux et briller aux derniers rayons du soleil.

La nuit s'approchait, et l'obscurité croissante m'avertit de chercher un gîte. Un grand chêne isolé me l'offrit sur une des rives. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Après avoir attaché ma barque et reconnu les environs de mon camp, j'assemblai quelques morceaux de bois, je fis du feu, j'étendis auprès mes peaux et ma couverture. Les longues branches de mon gros

chêne me tinrent lieu de rideaux. Je me couchai tranquille, écoutant les derniers chants de l'oiseau moqueur, le rossignol de ces contrées. . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Le lendemain le voyageur continua sa route.)

Marchant toujours au sud, ayant à ma droite les plaines salées, celles-ci peu à peu se rétrécirent, et je me trouvai sur un sable uni, ferme, semé de coquilles marines, d'où je pus à mon aise contempler l'immensité des mers. . . . . . . . . . . . . .

Enfin, je doublai la pointe la plus avancée de l'île Saint-Simon, qui forme le cap nord du canal méridional de la grande rivière Atalamaha. Le détroit précisément en deçà du cap, forme, à l'extrémité sud de l'île, une excellente baie ou anse, de l'autre côté de laquelle j'aperçus une ferme ou habitation, où je me rendis. Cette délicieuse demeure était située au milieu d'un grand bois de palmiers et de chênes-verts, près de l'entrée de la baie et en face du

goulet; une cour ombragée entourait des bâtimens peu élevés, mais bien disposés, au-devant desquels une large avenue, percée au travers du bois, conduisait dans l'intérieur de l'île, en se terminant par une vaste savane. Chaque côté de l'avenue était bordé de cinquante ou soixante ruches d'abeilles. Elles semblaient bien peuplées, et présentaient une vive image des succès d'une paisible industrie.

Quand j'approchai de la maison, le propriétaire, qui était occupé à fumer sa pipe, assis sur une peau d'ours, à l'ombre d'un chêne-vert, se leva et vint au-devant moi : « Soyez le bien-venu, étranger, me dit-il; je prenais un peu de repos, j'arrive de la chasse et de la pêche. » Après que nous nous fûmes assis, et que nous eûmes causé quelques momens, un de ses gens nous apporta du miel et de l'eau, breuvage agréable et rafraîchissant, dont je bus avec plaisir. Lorsque je me levai pour prendre congé de lui, il m'invita à rester pour dî-

ner; et sur ce que je lui observai qu'il me fallait retourner à Frédérica : « Restez du moins un instant, me dit-il; on va vous servir quelques rafraîchissemens. » On nous apporta sur-le-champ un repas abondant de venaison, et notre boisson fut de l'eau et du miel renforcés par un peu d'eau-de-vie; notre table était dressée à l'ombre des lauriers, des palmiers et des chênes. Un vent frais nous apportait les parfums qu'exhalaient des arbrisseaux en fleurs; nos musiciens étaient la nompareille au chant langoureux, l'oiseau moqueur aux accens vifs et variés; tandis que l'oiseau-mouche, suspendu dans l'air, s'élançait, éclatant d'or et de rubis, d'une plante à l'autre, respirant le nectar des fleurs, du jasmin jaune, du lonicera, de l'andromeda et de la douce azalea. Le mugissement lointain des vagues qui se brisaient sur la côte mêlait à ces tableaux gracieux quelque chose de triste et de monotone, qui, loin d'en troubler le charme, semblait le rendre plus doux et plus tou-

chant. Notre âme se plaît à ces contrastes : une légère impression de mélancolie s'unit avec avantage aux plus riantes sensations, comme les tons graves de l'harmonie relèvent et soutiennent les chants les plus légers.

Enfin, je me séparai de mon heureux hôte, et je repris ma route. . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A ma droite, et partout derrière moi, étaient des orangers chargés de fruits et entremêlés de palmiers et de magnolias. En face, précisément sous mes pieds, était cette curieuse et singulière source qui, de ses souterrains abîmes, jetait des tonneaux d'eau par minute : elle forme à sa naissance un bassin assez large pour recevoir de grandes chaloupes et un ruisseau qui a quatre ou cinq pieds de profondeur sur environ dix toises de large. Celui-ci, après avoir erré pendant six milles au travers de vastes prairies, verse ses eaux dans le petit océan du lac Georges, où elles semblent conserver leur pureté et leur transparence. A environ

vingt brasses du bord supérieur du bassin, et précisément en face de l'entrée ou du goulet par où s'échappe le ruisseau, on remarque une forte et continuelle ébullition. L'eau, dans cet endroit, sort avec tant d'abondance et d'impétuosité, qu'elle s'élève à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du bassin. Du sable blanc et de petits coquillages sont poussés avec les eaux jusqu'au sommet, s'écartent en cercle, retombent au fond, et, s'y rassemblant, forment un rebord ou espèce d'entonnoir autour de l'orifice de la fontaine. C'est une grande ouverture qu'on aperçoit entre des rochers dont les pointes inégales s'avancent de côté et d'autre.

Cette belle source a d'autres singularités qui ne sont pas moins curieuses : le bassin est rempli d'une foule innombrable de poissons dont quelques uns sont revêtus des plus belles couleurs. On y voit le vorace crocodile, étendu sur le fond comme le tronc d'un grand arbre, l'avide garfish,

la truite et toutes les variétés de la brême diaprée ; le carfish barbu, le redouté sting-ray, le skate, le flounder, le bass, le sheeps-head et le drum, tous en troupes séparées, tous se mouvant tranquillement et sans crainte les uns des autres. On n'aperçoit entre eux aucun signe d'inimitié, aucune tentative pour s'attaquer réciproquement ; chaque bande se promène en paix, et un peu à l'écart, comme pour laisser aux autres l'espace qui leur est nécessaire.

Un aspect encore plus singulier est de les voir descendre dans l'orifice de cette fontaine bouillonnante : ils disparaissent entièrement ; on ne sait d'abord si jamais ils reviendront. Bientôt, à une distance qui paraît infinie, on les aperçoit dans le lointain bleuâtre de ces eaux diaphanes. Quand on commence à les revoir, ils ne semblent pas plus gros que des mouches. Peu à peu ils grossissent en approchant, l'œil reconnaît leurs formes et reconnaît leurs couleurs. Tout à coup leur mouvement s'accélère ; ils

s'élancent rapidement avec la colonne ascendante, et rentrent dans le bassin. Là, doucement portés par les eaux, ils montent, les uns obliquement, les autres verticalement vers la surface. Suspendus dans le fluide comme des papillons en l'air, ils arrivent au sommet, redescendent lentement, se divisent et puis se rallient pour aller rejoindre leurs troupes respectives.

Il semble qu'on voie un tableau mouvant et qu'aucun objet intermédiaire ne vous sépare des objets qu'on a sous les yeux. On croit voir les poissons à quelques pouces de soi; on serait tenté de les saisir ou de toucher au doigt, l'œil du crocodile endormi, quoiqu'ils soient dans le fait à vingt ou trente pieds sous l'eau.

Ce séjour de paix et de délices semble être aux poissons ce qu'était aux hommes le paradis terrestre : non pas qu'ils y changent de nature, car leurs penchans y sont toujours les mêmes que s'ils habitaient le lac Georges ou la grande rivière; mais ici

le milieu dans lequel ils se meuvent est si transparent, qu'il les met tous de niveau sous le rapport de l'attaque et de la défense. On sait en effet que tous les poissons d'eau douce qui se nourrissent d'autres poissons, prennent leur proie par ruse. Tous se mettent en embuscade dans quelque coin pour y attendre l'occasion de surprendre leur victime. Ici il n'y a ni ombre ni abri : la truite y passe librement à portée du crocodile, et la brême auprès de la truite.

Il est remarquable que la conscience de leur sûreté réciproque, ou quelque autre motif secret, change à ce point leur conduite : ils ne font pas la plus légère tentative pour se nuire les uns aux autres.

Bartram.

---

# L'ILE D'OUALAN.

Les habitans nous ont paru avoir des mœurs douces, bienveillantes, ignorer la guerre et ses désastres, et vivre en paix des productions végétales dont leur île abonde. Tout en eux retrace ces habitudes d'une nature simple et primitive dont le tableau nous séduit encore lorsque nous lisons les relations des voyageurs du seizième siècle. Ils semblent en effet ne point avoir de coutumes sanguinaires, et, dans leurs instrumens, rien n'annonce qu'ils aient songé à s'en faire des armes. Placés dans une position isolée, sur une île haute qui suffit amplement à leurs besoins; ignorant quels sont leurs plus proches voisins, ils coulent dans l'indolence une vie qui ne connaît point de position plus heureuse ni un sort plus doux.

A la stupéfaction extraordinaire que notre vue et nos moindres gestes leur inspiraient lorsque nous les abordâmes pour la première fois, il est évident qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens dans leur île, et que nous sommes les premiers qui ayons séjourné parmi eux. L'étonnement que le navire leur inspira lorsqu'ils le considérèrent de près, la surprise que nos vêtemens, nos coutumes, notre peau blanche, portaient dans leur âme, nuisirent beaucoup les premiers jours à nos recherches, et nos observations ne purent être que superficielles, mais le peu que nous en savons est digne d'intérêt. Lorsque nous arrivions dans une cabane, le premier mouvement des propriétaires était de fuir, et ce n'est que sur quelques paroles de nos guides que la tranquillité renaissait. Chacun alors faisait cercle autour de nous, nous touchait, portait la main sur chaque partie du corps, nous accablait d'un déluge de questions suivies d'un *bou-ai* éternel; de sorte qu'au

lieu de pouvoir observer à notre aise, à peine pouvions-nous nous-mêmes suffire à tout ce qu'on exigeait de nous. Le mouillage de la corvette *la Coquille* était d'ailleurs trop éloigné du village principal, où demeurent le roi et les chefs. . . . . . . .

Les habitans d'Oualan diffèrent entre eux par la taille comme par la bonne mine. Ils semblent former deux classes distinctes : celle des chefs ou *urosses*, qui est remarquable par sa belle conservation, et celle du peuple, qui est beaucoup moins favorisée. Les habitans sont en général de petite taille, et de cinq pieds au plus. Un grand nombre n'avaient que quatre pieds sept à huit pouces, tandis que les plus avantagés par la stature n'allaient pas au-delà de cinq pieds deux à trois pouces. Les femmes sont aussi généralement petites, mais très grasses et très bien formées. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La population d'Oualan est douce, timide et craintive; les chefs seuls ont l'arro-

gance que leur donne l'habitude du pouvoir. Habitués dès leur enfance à une soumission passive, les gens du peuple respectent chaque classe supérieure à celle à laquelle ils appartiennent; ils ne possèdent rien en propre, ils dépendent, eux, leurs familles, et les objets de leur industrie, de l'*urosse* dans le district duquel ils sont nés. Les classes moyennes sont les seules qui jouissent d'un peu de liberté. On conçoit que des lois ou des coutumes si féodales tendent à ne donner nulle énergie à leur caractère. Serviles par habitude, sans besoins nombreux, sans relations extérieures, ils vivent en remplissant quelques devoirs qui ne sont ni pénibles ni rigoureux, dans un pays où les chefs n'habitent que sous les mêmes cabanes, ne se nourrissent que des mêmes substances, et n'ont de plus aucun vêtement. Aussi le peuple est-il le plus pacifique et le plus doux que l'on puisse citer, et sans doute qu'il faudrait de bien graves motifs pour qu'il cherchât à se venger ou à

attaquer les Européens qui visitent son île. D'ailleurs ces hommes n'ont pour armes que des bâtons, et, ce qui est bien rare sur le globe, ils paraissent ignorer la guerre. Leur petite population, dominée par des chefs qui reconnaissent une autorité suprême, n'a point de dissensions, et l'île peut fournir à tous ses besoins, lors même qu'elle s'accroîtrait..... On se demande quel est le levier qui maintient l'ordre établi parmi ce petit peuple isolé, quels peuvent être les châtimens infligés à ceux qui manquent à cette obéissance aveugle qu'exigent les chefs? Comment il se fait que des hommes, toujours portés à franchir les bornes de leurs devoirs, soient si soumis devant quelques individus qui se transmettent une autorité si despotique? Les idées religieuses y ont-elles quelque part, et les chefs sont-ils en même temps les ministres du culte? Cette dernière opinion aurait une grande probabilité, d'autant plus que les naturels professent un saint respect pour

les tombeaux, et surtout pour ceux des *urosses*, qu'ils bâtissent avec effort en leur consacrant des hommages publics. Il n'est pas jusqu'à ceux de leurs proches qu'ils ne placent dans des positions choisies en les entourant de tout ce qui commande un recueillement religieux.

Le village de Lélé, principal point où sont réunies les demeures des naturels, a été bâti sur un îlot qui ne tient à Oualan que par un récif sur lequel on peut marcher, ayant de l'eau jusqu'à la moitié du corps......

La forme des demeures est fort agréable, et leur construction est très ingénieuse : elles sont répandues sur le pourtour de la baie, ou au milieu des arbres le long des rivages, et leur coupe étrangère s'élevant au milieu de végétaux imposans, ombragée par les cocotiers, leur donne un caractère neuf qui n'avait point encore frappé nos regards. Ces maisons sont très vastes, ayant jusqu'à quarante pieds d'élévation sur une

longueur proportionnée. Leur couverture est démesurément grande; elle retombe presque sur le sol, en s'arrêtant sur une cloison en bois, haute de trois pieds. Le sommet de chaque cabane forme un arc ouvert vers le ciel. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le sol de la bâtisse se compose de petits bambous ou roseaux, dont les tiges, d'égale longueur, liées les unes aux autres, forment un plancher d'une grande propreté et très frais. Les insulaires ont beaucoup de soin de ces bâtimens, surtout les chefs, dont les demeures, quoique faites sur un même modèle, sont plus spacieuses, mieux travaillées, et ne présentent pas un morceau de bois sans qu'il soit peint en rouge, en noir, en jaune ou en blanc, et très poli. Quelques compartimens sont établis sur un côté; ils servent de chambre à coucher, et le lit des naturels ne consiste qu'en une petite natte étalée sur le plancher en roseaux. Toutes les maisons que nous vîmes n'offraient de différence sensible que dans le

plus ou moins de soin apporté à leur construction, ou dans leur grandeur et dans la manière dont elles étaient tenues. Les portes sont ordinairement très basses, et il faut ramper pour entrer dans les diverses pièces. Dans celles des chefs, il y a de grandes portes à battans qu'on ouvre aux visites de cérémonie. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans l'intérieur de l'île, des murailles hautes et formées d'énormes massifs attirèrent notre attention. Nous sûmes par la suite que c'était le lieu de la sépulture des *urosses*, et les naturels montrèrent le plus vif empressement à repousser de cette partie ceux qui cherchèrent à y jeter un coup d'œil. Ce cimetière se trouve très élevé, puisque la terre paraît presqu'au niveau du mur, qui a quinze pieds de hauteur, et quelques cocotiers et des bananiers y ont été plantés. Approfondir les idées morales de ce peuple, connaître ses opinions sur sa religion et sur une existence future, serait d'un grand intérêt, surtout si l'on pouvait

assister à quelques unes de ses coutumes et de ses grandes cérémonies, telles que les funérailles d'un *urosse*. On trouve sur divers points de l'île des petits îlots que les naturels ont enveloppés de murs quadrilatères : nous ne pûmes savoir dans quel but.

Il nous reste à parler maintenant d'un autre genre de maisons qui semble être du domaine public, et où les naturels s'assemblent, et préparent même leurs alimens en commun. Ils nomment celles-ci *lomme ou-nou*, et quelquefois *paé*. Elles sont beaucoup plus vastes et moins propres. Il n'y a pas de réunion de trois ou quatre cabanes sans qu'il y ait une de ces maisons. On y dépose les haches de pierre pour le travail et les longues lances pointues pour la pêche. Les régimes de bananes qui servent aux consommations journalières sont pendus à la toiture. Dans celle-ci comme dans les autres il n'y a que peu d'ustensiles de ménage, dont les principaux sont des auges en bois, dans lesquels ils précipitent la fécule de la

racine vénéneuse de l'*arum macrorhizon*. Des écuelles de coco, une molette pour broyer le fruit à pain ou le poivre. Quelques nattes grossières, le métier avec lequel les femmes fabriquent les *maros* [1]. Voilà à peu près tout le mobilier des insulaires d'Oualan. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous avons eu occasion de nous trouver plusieurs fois au milieu des naturels lorsqu'ils prennent leurs repas, et toujours nous avons vu un grand nombre d'hommes vivant en commun, servis par des jeunes gens qui se nourrissaient des débris laissés par leurs maîtres. À chaque convive on apporte un faisceau de morceaux de cannes à sucre écorcés et nettoyés, un petit panier de fruits à pain coupés par le milieu, deux ou trois bananes. Voilà l'essentiel du repas. Pendant ce temps on fait griller légèrement quelques poissons, ou le plus ordinairement on les offre crus. Un domestique fait circu-

[1] Sorte de vêtement en usage dans la Polynésie.

ler alors une bouillie nommée *ouaoua*, faite avec de la fécule d'*arum* unie à du fruit à pain écrasé, arrosée de lait de coco et de jus de canne à sucre, et renfermée dans une feuille de bananier. On prend cette bouillie assez agréable avec deux doigts, et, après en avoir mangé un peu, elle est passée au voisin. Un autre domestique est occupé pendant ce temps à broyer des tiges fraîches de poivre sur des pierres de basalte enfoncées dans le sol, ayant trois ou quatre trous avec des rainures, et qui existent dans chaque maison communale. Ces tiges sont humectées avec de l'eau, et triturées avec une molette nommée *to* : le liquide verdâtre qu'on en retire se nomme *schiaka*; il est reçu dans des vases de coco, et on le passe dans un morceau d'étoffe avant d'être donné à chaque naturel, qui avale d'un trait ce breuvage d'abord sucré, puis aromatique et stimulant. L'eau pure sert de boisson ordinaire; on l'apporte dans de petits vases faits avec des feuilles de bananier.

L'hospitalité est un caractère distinctif des habitans d'Oualan. Dans quelque cabane qu'on aille on s'empresse de vous faire asseoir et d'aller querir des fruits. Ils nous apportèrent beaucoup de cocos, tandis qu'ils en sont très avares pour eux-mêmes. Il est probable qu'ils pratiquent pour leurs égaux ou pour une classe supérieure les mêmes devoirs qu'ils nous rendaient. Ils ne sont point exigeans; ils ne demandent rien en échange, et les petits présens qu'on leur faisait les comblaient de joie.

Lesson. [1]

[1] Ce morceau plein d'intérêt, mais d'une grande étendue dans l'original, a dû nécessairement subir de nombreux retranchemens pour entrer dans ce recueil; il fait partie du Supplément aux œuvres complètes de Buffon, donné par le savant naturaliste auquel on le doit. L'île d'Oualan ou Strong a été découverte, comme on sait, depuis peu de temps, par le capitaine Duperrai.

# LETTRE SUR LA CORSE.

## SOUVENIRS DE BONAPARTE.

Bastia, 16 mai 1827.

MONSIEUR,

C'est un singulier pays que celui où je vis : la pauvreté n'y abat pas l'orgueil, ni la mauvaise fortune la bonne idée qu'on a de soi-même ; au contraire, il semble que les prétentions s'élèvent à mesure qu'on descend plus bas dans l'échelle sociale. Le pâtre, sous sa hutte de pierres sans ciment et sous son grossier *pelone* [1], se console en se disant qu'il n'est pas à sa place. Tout

[1] Manteau de poil de chèvre avec un capuchon et sans manches qui sert, au berger corse, d'habit de tente et de lit.

rude, tout ignorant qu'il est, il n'en a pas moins la conscience des facultés qui dorment en lui; et dans leur parfait repos, ou dans quelques intrigues obscures où se consume toute leur énergie, elles s'exagèrent encore à ses propres yeux : tout en conduisant son troupeau, il finit par se persuader qu'un troupeau d'hommes, si le hasard l'en faisait berger, ne serait guère plus difficile à conduire; et peut-être n'a-t-il pas tort. Depuis le pâtre de Bastelica devenu général et père d'un maréchal de France, jusqu'au bourgeois d'Ajaccio *passé* empereur des Français, il est permis en Corse de croire aux miracles. Jamais, en effet, pays, en proportion de son importance territoriale, de sa population et de ses ressources, n'a peut-être fourni autant d'hommes distingués que la Corse; et ce n'est encore rien, si vous consultez le moindre paysan, auprès du nombre d'hommes de génie qui gardent les chèvres dans leur village. [1]

[1] A propos de destinées singulières, je citerai cette

Je ne vous ferai pas la liste, d'ailleurs assez longue, de tous ceux que des circonstances heureuses ont jetés sur un plus grand théâtre ; et cependant des noms tels que les Sampiero, les Ornano, les Gaffori, les Paoli surtout, ne déparent pas une histoire. Je laisserai ce paysan de Cargèse, colonie de Grecs réfugiés, qui, parti de Corse pour aller vendre à Paris cette mousse médicinale qu'il y fit connaître, finit par mourir comte de Comnènes et maréchal-de-camp, le tout pour procurer à madame de Vergennes, sa parente au quarantième degré, un tabouret à la cour. Je nommerai seulement cet obscur village d'Alata, si fier d'avoir donné naissance au Bonaparte de la diplomatie, l'ambassadeur de Russie en France ; et j'arriverai enfin à ce nom qui éclipse tous les autres, à ce Corse fameux qui n'a guère fait à

bergère de Pontenovo qui refusa la main d'Angereau, alors caporal, et de Bernadotte, sergent en Corse : elle ne se doutait pas qu'elle refusait d'être reine de Suède ou maréchale de France.

son pays d'autre honneur que celui d'y naître ; et à l'orgueil que ce souvenir y excite encore chez ses concitoyens, on croirait volontiers que celui-là leur suffit.

Il faut d'abord savoir que toute la Corse, ou peu s'en faut, est parente de Bonaparte. Il n'est si mince bourgeois, si pauvre berger, qui n'appelle l'ex-empereur son cousin, et qui, tout en mangeant son pain de châtaignes, ne raconte complaisamment tout ce qu'il aurait pu être s'il s'était seulement donné la peine d'aller à la cour, et de présenter à son illustre cousin sa figure brûlée du soleil. Quant à ceux qui n'ont pas l'honneur d'appartenir à l'impériale famille, ils s'en consolent aisément en vous disant que dans leur village il y a dix hommes, sans les compter, qui auraient été des Bonaparte, si la fortune les avait servis comme lui, et qui labourent la terre faute de mieux. « *È stato felice* », me disait un berger en parlant du grand homme ; et je compris de reste ce qu'il voulait dire : le bonheur, c'é-

tait là tout ce qui avait manqué à bien d'autres qu'à lui.

Quelque présomptueuses que ces idées paraissent à l'étranger, elles ne sont pas cependant sans quelque fondement ; et la même ambition qui poussa le gardeur de chèvres de Bastelica, Sampiero, à la cour de Henri II, le marchand de mousse de Cargèse à celle de Louis XVI, et l'écolier de Brienne au trône de France et presque du monde, fermente encore dans des têtes que tant de brillans exemples ont séduites. Chacun ici voudrait s'élever, quitte à tomber de plus haut ; et rien ne doit être pénible comme cette activité d'imagination, cette ambition de tête, qui se consume sans but et sans succès dans un pays pauvre et sans industrie. Il n'y a pas de commerce en Corse, et le manque de capitaux n'en est peut-être pas la seule cause : on dirait une nation de gentilshommes qui ne veut pas déroger jusqu'au commerce et descendre jusqu'à s'enrichir.

Mais c'est de Napoléon que je voulais vous parler, et non pas de son pays; car vous devez être étonné qu'après un aussi long séjour dans la patrie d'un homme célèbre, je ne vous aie pas encore entretenu des souvenirs de son enfance. J'ai visité à Ajaccio la chambre où il est né; j'ai vu avec le plus vif intérêt devant sa maison la petite place plantée d'arbres où il se livrait à ses jeux guerriers, et le petit canon de fer, son jouet favori, qui développa peut-être en lui cet instinct militaire qui à Toulon nous révéla tout à coup un profond artilleur et à Arcole un grand général. J'ai surtout erré avec quelque chose de cet attendrissement sérieux qui s'attache aux souvenirs de l'enfance d'un grand homme dans les jardins de la famille Bonaparte; je me suis assis sous une grotte formée par deux énormes rochers adossés l'un à l'autre, et où le jeune écolier allait revoir son Euclide, et peut-être songer déjà à autre chose qu'à ses tranquilles études. Tous ceux qui l'ont connu

(et il n'est pas ici un vieil habitant qui n'ait sur ce sujet la mémoire aussi fraîche que s'il l'avait vu de la veille) s'accordent à dire qu'il était sombre, taciturne, fier, ne se mêlant aux autres que pour leur commander, et s'éloignant d'eux plutôt que de leur obéir. Du reste, la conception vive et hardie, la tête forte, *una testa sovrana,* comme on dit ici, « une tête faite pour régner », aurait traduit un des flatteurs de l'empire.

Au-dessus de la ville, sur une des éminences qui l'entourent, sont les ruines d'un petit fort appelé le *Fortino*. « Si j'avais seu-
« lement quatre mille livres de rente (disait
« Bonaparte à la personne même qui me l'a
« répété), je sais bien ce que je ferais. —
« Et que ferais-tu? — Je me ferais bâtir une
« maison là-haut. — Et pourquoi? L'endroit
« est désert. — Oui, mais je dominerais
« toute la ville! » L'homme tout entier n'est-il pas dans ce peu de mots?

En 94, au moment où, à travers l'anarchie du dedans et la victoire du dehors,

l'œil perçant du génie voyait déjà sortir le germe du despotisme, le jeune Bonaparte écrivait à l'archidiacre Luciano, son grand-oncle, une longue lettre où il laissait percer plutôt qu'il n'exprimait ses espérances ambitieuses. Je n'ai pu obtenir de la copier, car plus d'un simple bourgeois d'Ajaccio possède ici des trésors de ce genre, dont chacun est jaloux en proportion de leur valeur; mais cette phrase m'a frappé: « Ne « soyez pas inquiet de vos neveux, écrit-il; « *ils sauront bien se faire place.* »

J'ai entre les mains quatre de ces lettres copiées sur les originaux; elles sont de différentes dates; on y voit depuis l'écolier de Brienne jusqu'à l'empereur des Français. Elles sont toutes adressées à sa mère ou à ses parens, et on y retrouve, au milieu des formules respectueuses de l'ancien régime, un penchant continuel à ces affections douces auxquelles on a si souvent accusé Bonaparte d'être insensible. Le Mémorial de Sainte-Hélène l'a assez vengé de ce reproche, et

là, comme dans ces lettres, on aime à sentir battre un cœur d'homme sous les habits dorés de l'empereur ou sous la redingote grise du soldat. On y est aussi frappé d'un retour assez fréquent vers les idées religieuses, dont les habitudes italiennes et une imagination méridionale avaient entouré son enfance. Ainsi, ce que l'on put prendre quelquefois pour un langage de commande, dans les décrets de l'empereur, s'explique par ces premières impressions si promptes à renaître, si longues à déraciner. Religieux par habitude, despote de nature, il satisfit à la fois à ces deux besoins, en rétablissant le catholicisme en France : c'était, il est vrai, la religion du pouvoir, mais c'était aussi celle de son enfance ; et ce motif secret, qu'a oublié l'auteur des *Mémoires sur le consulat* parmi ceux qui le décidèrent, n'en fut pas peut-être moins puissant pour n'avoir pas osé s'avouer. Ainsi l'instinct de la religion put se confondre avec celui du despotisme. D'ailleurs, ou je me trompe, ou les con-

quérans plus que d'autres doivent croire à un Être suprême : toujours entraînés par les circonstances, alors même qu'ils en semblent les maîtres, où d'autres voient leur force, ils ne sentent que leur impuissance ; et l'hiver de Moscou était un terrible argument en faveur de Dieu pour un homme qui aurait été tenté de se croire Dieu lui-même.

Trois de ces lettres n'ont rien de remarquable : des affaires et des détails de famille les remplissent tout entières. Il est piquant cependant d'entendre le futur empereur parler d'un moulin qu'il faut faire réparer, et d'un procès obscur qui l'occupe encore au milieu du procès plus sérieux qu'il commençait à plaider. Une autre, adressée à sa mère pour la consoler de la perte de son mari, respire une affection grave et respectueuse. Une troisième, écrite à madame mère en 1808, est d'un autre ton : c'est l'empereur qui écrit à celle qui a eu l'honneur de lui donner naissance ; il l'appelle *madame*, au lieu de *ma très chère mère ;* il

lui accorde ses demandes pour des établissemens de sœurs de la charité, auxquelles il paraît prendre le plus vif intérêt. Le style est plus grave et plus mesuré ; mais l'attachement perce toujours, seulement il est plus majestueux : c'est comme un lion qui caresse.

Je termine en citant tout entière une lettre sur la mort de son père ; elle est datée de Paris, le 28 mars 1785. Peut-être sa douleur paraîtra-t-elle un peu compassée ; mais il me semble qu'on retrouve jusque dans ce choix de paroles l'homme qui a toujours pesé toutes les siennes ; et cette emphase réelle plutôt qu'affectée convient à celui qui se devinait d'avance et qui déjà croyait en lui-même.

*A monsieur de Buonaparte, archidiacre de la cathédrale d'Ajaccio.*

« Mon cher oncle,

« Il serait inutile de vous exprimer com-

« bien j'ai été sensible au malheur qui vient « de nous arriver. Nous avons perdu un « père..... et Dieu sait quel était ce père, « sa tendresse, son attachement! Hélas! « tout nous désignait en lui le soutien de « notre jeunesse. Vous avez perdu en lui un « neveu obéissant, reconnaissant...... et « mieux que moi vous sentez combien il vous « aimait. La patrie, j'ose même le dire, a « perdu par sa mort un citoyen zélé, éclairé « et désintéressé. Cette dignité, dont il a été « plusieurs fois honoré, marque assez la con- « fiance qu'avaient en lui ses concitoyens. « Et cependant le ciel l'a fait mourir, en « quel endroit? A cent lieues de son pays, « dans une contrée étrangère, indifférente à « son existence, éloigné de ce qu'il avait de « plus précieux. Un fils, il est vrai, l'a as- « sisté dans ce moment terrible; ce dut être « pour lui une consolation bien grande; mais « certainement pas comparable à la triste « joie qu'il aurait éprouvée s'il avait ter- « miné sa carrière dans sa maison, au mi-

« lieu de son épouse et de toute sa famille.
« Mais l'Être suprême ne l'a pas ainsi per-
« mis : sa volonté est immuable ; lui seul
« peut nous consoler. Hélas ! du moins, s'il
« nous a privés de ce que nous avions de
« plus cher, il nous a laissé encore les per-
« sonnes qui seules peuvent le remplacer.
« Daignez donc nous tenir lieu du père que
« nous avons perdu ; notre attachement,
« notre reconnaissance sera proportionnelle
« à un service si grand. Je finis en vous sou-
« haitant une santé semblable à la mienne.

« Votre très humble et très obéissant
« serviteur et neveu,

« Napoleone di Buonaparte. »

---

# LA CITÉ VALETTE,

## CAPITALE DE MALTE.

La cité Valette est située à 12 deg. 6 min. du méridien de Paris ; les fondemens en furent jetés l'au 1566. Sa position élevée entre les deux ports de l'île détermina l'emplacement. Le grand-maître La Valette en donna lui-même le plan, que l'on crut alors avoir été dressé par le capitaine Frère Laparelli. La première idée du grand-maître avait été, dit-on, de ne renfermer dans son enceinte que le couvent et tout ce qui en dépendait. On a dû regretter à la fin du dernier siècle qu'un pareil projet n'ait pas été exécuté.

Dès qu'on eut tracé les murailles de la nouvelle ville, les habitans de l'île, de tout



Rouargue sc.

MALTE.

sexe et de tout âge, s'employèrent volontairement à la construction de cette ville, qui devait assurer désormais leur défense, augmenter leur commerce et devenir le dépôt de leurs richesses. La nouvelle ville, par un décret du conseil, prit le nom de *la Valette*. L'usage de Sicile étant de joindre au nom de chaque ville une épithète convenable, le grand-maître désira que celle qu'on choisirait fût entièrement chrétienne et digne de la modestie d'un ordre qui ne se glorifie que de la croix du Sauveur. On la nomma donc *Humilissima*. . . . . . . . . . . ,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les maisons sont toutes propres et bâties en belles pierres; les toits sont en terrasses battues, enduites de pouzzolane, avec un conduit qui communique avec la citerne. Par ce moyen, il ne se perd pas une goutte d'eau. La plupart des maisons ont un balcon couvert qui avance dans la rue, et où se tiennent souvent les habitans.

DE BOISGELIN.

# L'Hidalgo des Bords de l'Orénoque.

Nous passâmes la nuit, comme toujours, à la belle étoile, quoique dans une *plantation* dont le propriétaire s'occupait de la chasse des tigres. Il était presque nu, et brun noirâtre comme un *Sambo :* cela ne l'empêchait pas de se croire de la caste des blancs. Il appelait sa femme et sa fille, qui étaient aussi nues que lui, doña Isabela et doña Manuela. Sans avoir jamais quitté les rives de l'Apure, il prenait un vif intérêt « aux nouvelles de Madrid, à ces guerres qui ne finissaient point, et à toutes les choses de là-bas (*todas las cosas de allà*). » Il savait que le roi d'Espagne viendrait bientôt visiter « les grandeurs du pays de Caracas »; toutefois, ajouta-t-il plaisamment,

« comme les gens de la cour ne savent manger que du pain de froment, ils ne voudront jamais dépasser la ville de la Victoria, et nous ne les verrons pas ici. » J'avais porté avec moi un *chiguire*, que je comptais faire rôtir ; mais notre hôte nous assurait que *nos otros cavalleros blancos*, des hommes blancs comme lui et moi, n'étaient pas faits pour manger de « ce gibier indien. » Il nous offrit du cerf qu'il avait tué la veille avec une flèche, car il n'avait ni poudre ni arme à feu.

Nous supposâmes qu'un petit bois de bananiers nous cachait la cabane de la ferme ; mais cet homme si fier de sa noblesse et de la couleur de sa peau ne s'était pas donné la peine de construire un ajoupa en feuilles de palmier. Il nous invitait à faire tendre nos hamacs près des siens, entre deux arbres ; il nous assurait avec un air de satisfaction que, si nous remontions la rivière pendant la saison des pluies, nous le trouverions *sous un toit*. Nous eûmes bientôt

lieu de nous plaindre d'une philosophie qui favorise la paresse et rend l'homme indifférent à toutes les commodités de la vie. Un vent furieux s'éleva après minuit, des éclairs sillonnaient l'horizon, le tonnerre grondait, et nous fûmes mouillés jusqu'aux os. Pendant cet orage, un accident assez bizarre nous égaya un moment. Le chat de doña Isabela s'était perché sur le tamarin au pied duquel nous bivouaquions. Il se laissa tomber dans le hamac d'un de nos compagnons, qui, blessé par les griffes du chat, et réveillé du plus profond sommeil, se crut attaqué par une bête sauvage de la forêt. Nous accourûmes à ses cris, et nous eûmes de la peine à le faire revenir de son erreur. Tandis qu'il pleuvait à verse sur nos hamacs et sur les instrumens que nous avions débarqués, don Ignacio nous félicitait de notre bonne fortune de ne pas coucher sur la plage, mais de nous trouver dans son domaine avec des blancs, et des gens de condition (*entre gente blanca y de trato*); mouillés comme

nous l'étions, nous eûmes de la peine à nous persuader des avantages de notre situation, et nous écoutâmes avec quelque impatience le long récit que notre hôte nous fit de sa prétendue expédition au Rio-Meta, de la valeur qu'il avait déployée dans un combat sanglant avec les Indiens Guahibos, et « des services qu'il avait rendus à Dieu et à son roi, en enlevant des enfans (*los Indiecitos*) à leurs parens pour les répartir dans les missions. » Quel spectacle bizarre de trouver dans cette vaste solitude, chez un homme qui se croit de race européenne, et qui ne connaît d'autre abri que l'ombrage d'un arbre, toutes les prétentions vaniteuses, tous les préjugés héréditaires, toutes les erreurs d'une longue civilisation !

Le 1er avril, nous quittâmes, au lever du soleil, le señor don Ignacio et la señora Isabela sa femme.

HUMBOLDT.

## CONSTANTINOPLE EN 1831.

Jusqu'a la réforme de Luther, les chrétiens furent peut-être au-dessous des sectateurs de Mahomet : les armées de ce dernier tinrent long-temps l'Europe en échec. Les tapis de Smyrne, les riches étoffes de Brousse, les laines d'Angora, les armes de Damas, étaientle luxe de nos cours, de nos châteaux. Partout, dans l'Orient, on voyait s'élever des fondations pieuses ; les mosquées avec leurs bibliothéques, leurs écoles, leurs hospices, les khans aux lourds piliers de pierre, les caravensérails aux arcades orientales, et les kiosques chinois. Sur un sentier écarté, au milieu d'un bois, le voyageur découvrait souvent, dans une délicieuse surprise, une fontaine de marbre, brillante de sculptures d'or et d'azur, qu'une pieuse sultane avait consacrée au prophète. — Le repos des morts

était ombragé par des cyprès et celui des vivans par des platanes. — La danse, la musique, les chants, étaient cultivés par les derviches, et l'on admirait la délicatesse de leurs peintures sur étoffes.

La religion mahométane présidait à tous les actes de la vie, et quand, au mois de mai, l'on quittait la pelisse de fourrure pour la robe de châlit, et quand l'on allait en guerre, ou qu'il était prescrit, dans un temps de détresse, de n'avoir plus que six plats à sa table. Cette religion était un système spirituel et matériel comme le saint-simonisme; elle ralliait toutes les forces de l'homme. La domesticité ne retranchait point une classe entière de l'ordre politique : l'esclave de la veille, qui apportait au visir, en se courbant, la pipe et son plateau de cuivre, se trouvait le lendemain vêtu d'un caftan d'honneur, et voyait son maître vendre des pastèques à la porte de son conak[1]; la naissance n'avait des droits que sur le trône.

[1] Maison.

Toute cette vie religieuse est sans doute encore çelle des Turcs, mais superficielle, pâle et sans création. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il faut le dire encore : entourés de l'abjection des juifs, de la lourdeur et de l'égoïsme des Arméniens, de la fourberie des Grecs, les Turcs se sont conservés plus simples, plus purs qu'on ne devait l'espérer ; car la filouterie, le vol, sont inconnus parmi eux, et un jour qu'un fratricide avait été commis, le peuple resta consterné, sans force ; l'assassin disparut, il avait commis un crime nouveau ; ensuite, n'ayant pu guère nous connaître pratiquement que par les intrigues et la corruption des Levantins, faux Européens, gens sans patrie véritable, sans devoirs, et par conséquent sans garanties ; ayant à lutter contre les sales jalousies et les défiances réciproques des différentes diplomaties, les musulmans ont dû ressentir peu d'affection pour l'Europe, rester dans l'incertitude, l'inertie, et mal comprendre

même les intentions si loyales de la France pour la régénération ottomane.

Mahmoud, élève de Sélim, sultan que les Grecs autrefois employés à la Porte initièrent dans les idées européennes, est sans doute l'expression des besoins de son temps; mais il ne peut être ce que fut Pierre-le-Grand, dont il a étudié, dit-on, la vie; on reconnaîtra toujours en lui le Turc, l'homme du sérail. Le czar n'était pas embarrassé comme lui dans les replis d'une religion qui enlaçait tous ses pas; et ce n'était pas dans une ignorance totale qu'il prêchait la civilisation à son peuple. — Examinez dans quelle cour Mahmoud a vécu : les officiers de compagnie de S. H. en sont encore au temps du XIV^e siècle, aux beaux jours de l'alchimie. Un d'eux, un musahib, demandait s'il était vrai que le fils de Napoléon eût une boîte dans laquelle il pût se mettre pour traverser les airs. — De jeunes Grecs, de jeunes juifs, y étaient élevés à la manière des femmes, dans leurs danses,

leurs caresses. La faveur y était souvent le prix de la beauté de l'homme. — Le sérail n'était qu'une prison un peu mieux faite, et encore aujourd'hui les courtisans vivent la plupart couchés aux pieds de leurs maîtres ou sur leurs moelleux divans; le seul exercice qu'ils prennent, c'est de tirer un certain nombre de coups de flèches sur un but placé dans leurs appartemens. Du reste, ils n'ont sous les yeux aucune partie de ce luxe aux formes élégantes, heureuses; aucun tableau, aucun livre, rien qui change l'ordre matériel de leurs idées. Ce sont des murs nus, quelques coffres, un sabre formant trophée avec des pistolets; un esclave debout et à la figure immobile. Quelquefois on les voit fixer stupidement leurs regards sur une longue-vue, à travers laquelle ils étudient le monde. Chez le secrétaire du sultan on n'aperçoit pas un kalem (plume), pas une feuille de papier; seulement, quand les Européens paraissent, on voit aussitôt se mouvoir le télégraphe des doigts: le langage

des muets devait convenir à des esclaves. — Les exorciseurs sont encore à la mode ; des derviches viennent au sérail conjurer de petites figures de cire, et Achmed, capitan-pacha, croyait que son hydropisie était due à une belette qu'il avait dans le ventre. — Les forteresses de la mer Noire ne tenaient tant à cœur aux grands de la Porte, que parce qu'elles leur servaient de dépôts pour les esclaves qu'ils tiraient de la Géorgie, de la Circassie. — Enfin, c'est aux alentours des palais impériaux que l'on voit le plus d'immondices : les chiens, les vautours, les goëlands, s'y disputent leur proie sous les pieds des chevaux du sultan. C'est encore aux portes de ces palais que l'on trouvait, à côté des caves des bourreaux, les têtes empaillées et les sacs d'oreilles.

Trois hommes ont aujourd'hui une grande influence dans l'empire : le secrétaire du sultan, Mustapha-effendi, Chosrew-pacha, et Cassas Artin. . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En 1826, on rencontrait dans Constan-

tinople une population grave, majestueuse, chargée de cachemires, de châles, de draps d'or, d'armes ciselées. L'effendi, le visir, sous leurs turbans cylindriques, sous leurs bonnets en pyramide, montraient des traits larges, imposans : on les voyait tantôt sur les tapis ou les divans, caresser la longue barbe qui retombait sur leur poitrine; tantôt, s'avancer à pas lents, comme dans une marche triomphale, sur un coursier arabe dont un écuyer tenait la bride dorée. Ici passaient les janissaires, portant pour coiffure la manche de Bechiktach, leur patron; là, les bandes asiatiques avec leurs longs fusils à mèche et aux crosses sculptées par la hache. L'Orient était debout, comme du temps de Xerxès, avec la pompe variée de ses costumes; alors le Franc était humble; il tremblait devant les chiens et les écoliers des mosquées; et quand défilaient les célèbres marmites de Pilaf, avec les menaçantes cuillers, il s'arrêtait respectueusement et courbait les bras sur sa poitrine. Le raya était chaque jour en crainte de partager sa bourse

ou sa femme avec les soldats du prophète ; des firmans prescrivaient la largeur de sa robe et de son *kalpack*.

Le café avait alors tous les jours ses mangeurs d'opium, avec leurs convulsions, leurs extases ; les bancs de pierre du sérail, leurs trophées ; le carrefour, son supplice : on trouvait le bacal, l'oreille clouée sur la porte de sa boutique, et l'on jetait à la mer, dans un sac, la femme turque dont le *yachmak* [1] était trop ouvert, ou le *féredge* [2] trop brillant.

En même temps l'on entendait dans les rues la lyre à trois cordes, le tambour de basque, la cornemuse, la clarinette criarde, avec des airs monotones ou dolens, et partout l'on chantait du nez. Le *hamal* [3] passait gravement avec un pestiféré sur le dos, et le pompier marchandait ou versait de l'huile au milieu du feu. La majesté du sultan était presque toujours cachée derrière

[1] Voile.

[2] Manteau.

[3] Porte-faix.

les triples murs du sérail ; s'il apparaissait, c'était, ou inconnu au milieu de la foule, écoutant des plaintes ou désignant des coupables, ou mystérieusement voilé par les hautes plumes de héron de ses pages, et alors les musulmans baisaient la terre de peur de rencontrer l'éclair de ses regards.

Aujourd'hui les Turcs, avec leurs fessis, leurs vestesé triquées, paraissent mesquins, grêles ; leur démarche est empruntée, et ce n'est que parés du mantelet espagnol qu'ils reprennent de la noblesse. Cependant ils sont déjà plus dégagés : la pensée suivra le mouvement du corps. Ils ont quitté les hautes selles de velours et l'étrier tartare. Ils étudient les manières du Franc, qui passe orgueilleusement au milieu d'eux, respecté et envié, portant avec fierté sa tête au milieu de sa cravate. Les pachas, les ridjals [1], viennent dans les cercles européens, humbles, embarrassés, ridicules copies de nos mœurs, et s'enivrant avec aisance.

[1] Les grands.

Les jeunes Grecques dansent la romaïka devant le sultan ; des chanteuses sont à ses gages. Sous ses fenêtres, et à la tête des régimens, l'on entend la musique de Rossini et la Marseillaise. Sa Hautesse se montre dans les palais des ambassadeurs, et donne des audiences privées. — Ses femmes sont moins entourées de gardes qu'autrefois lorsqu'elles se promènent au mois de mai sur les pelouses de la vallée des eaux douces, et l'importation des eunuques est moins considérable. Les esclaves ont moins à craindre la fureur de conversion de leurs maîtres ; le voile vert ne met plus les dames franques en danger d'être lapidées.

Au résumé, l'Orient n'est plus que dans nos tableaux : on voit un peuple qui se déshabille, vêtemens et mœurs ; ce n'est pas le beau moment pour l'admirer. Attendons qu'il soit devenu entièrement européen.

JOSEPH-FRANÇOIS CRESSEN.

(*Revue des Deux-Mondes*, 3e *année*, *avril.*)

## ATHÈNES EN 1829.

Le soleil parut enfin entre le Parthénon et le monument de Philoppappus au moment où nous entrions dans la première enceinte du port. Ses bords, presqu'à fleur d'eau, laissaient la vue s'étendre sur une vaste plaine, qui déroulait en face ses masses d'oliviers. Du milieu de ce terrain uni s'élevait en vive arrête, à environ deux lieues, une chaîne stérile et isolée. . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce paysage n'a ni la mollesse de la baie de Naples, ni le génie grandiose de la plaine d'Argos. Pour être pittoresque, il n'a pas assez de cimes dentelées, d'angles et d'ombre; de toutes parts inondé de lumière, ses lignes régulières et calmes lui prêtent plus de magnificence que de hardiesse. A mesure



ATHÈNES.

que nos yeux plongeaient dans son atmosphère embrasée, une idée de beauté toute semblable au génie athénien nous venait de chaque point de l'horizon. Il nous semblait que ce type de style, commun à Platon, à Thucydide, à Sophocle, avait pris une figure immobile dans les coupes de ces montagnes, et que le génie de Phidias avait lui-même courbé et arrondi les cimes du Pentélique et du Pæcile. Nous rasions les bords du Pirée sans apercevoir nulle part aucun signe de vie ; pas une barque, pas un homme, pas un animal. Un silence profond, comme si cette terre était complétement déserte. Au fond de l'anse blanchissaient les décombres du monastère Saint-Spiridion, qui a été renversé dans la dernière expédition. Au moment où nous allions y échouer notre barque, trois soldats turcs sortirent d'une batterie construite à la droite sur la colline Munichie, et descendirent précipitamment vers nous. Nous étions impatiens de voir quel accueil ils feraient à nos Grecs.

Arrivés à portée de voix, l'interprète leur cria que nous voulions parler à l'aga. Il sauta à terre avec l'un de nous, et monta vers la redoute accompagné d'un Albanais. Les deux autres restèrent pour nous garder, et s'éloignèrent un peu vers une fontaine turque, où ils eurent l'air de faire leurs ablutions. Cependant des delhis passèrent près de là au galop, suivis d'une meute de chiens, sans détourner la tête pour nous regarder. Au bout d'une demi-heure, l'interprète redescendit avec de bonnes nouvelles. L'aga nous souhaitait la bienvenue, et allait nous envoyer un cheval pour porter nos bagages dans Athènes. Nous nous établîmes, en attendant, sous une voûte du monastère. Les soldats errans s'arrêtaient et se pressaient autour de nous. Presque nus, l'air farouche et affamé, rôdant autour de nos provisions, ils finirent par s'en emparer, et un jeune Égyptien tomba ivre sur un petit baril dont il avait fait choix. Tantôt ils se levaient, se renvoyaient l'un à l'autre un boulet qu'ils

avaient déterré sous les décombres ; tantôt ils faisaient quelques pas, tiraient un coup de fusil sur les pierres ou sur la mer, et venaient se rasseoir à nos côtés sans faire aucun geste, ni prononcer aucune parole. Quand un de nos matelots devait apporter quelque chose à terre, il le faisait avec effroi, tournait à chaque pas la tête derrière lui, affectait un faux air de confiance, et ne retrouvait de repos que lorsqu'il avait gagné sa barque. Une fois, l'un de nous s'éloigna à une très faible distance, les Albanais se dirent entre eux que nous étions des espions auxquels il fallait trancher la tête ; et l'interprète fut obligé de nous rappeler. J'eus ainsi le temps de les considérer de près. Ils avaient la taille haute et d'une fierté singulière, la tête étroite et longue, le front élevé et plein de pensées, les yeux sombres, sanglans, hagards, les épaules couvertes d'une peau de mouton, une ceinture armée de deux pistolets et d'un long yataghan ; une tunique retombait jusque sur leurs ge-

noux. Ils avaient les jambes et les pieds nus. Un long fusil, avec une crosse en fer, brillant et bariolé d'arabesques de cuivre, ne les quittait jamais, même lorsqu'ils s'asseyaient pour manger. J'étais surtout frappé de l'air de préoccupation, de mystère et d'énergie intérieure qui se montrait dans tous leurs mouvemens.

Après deux longues heures d'attente, l'aga nous envoya un cheval sur lequel nous chargeâmes nos provisions. Nous vîmes s'éloigner hors de portée de fusil notre barque, qui allait attendre notre retour en face du port, et nous prîmes les devans à pied et par un soleil ardent. Après quelques minutes de marche nous atteignîmes les premières traces des longs murs. Elles s'élevaient au-dessus du sol à la hauteur d'une assise, laissaient de longs intervalles sans paraître, ou ne montraient que des pierres sorties de leur alignement et isolées à la distance de quelques pieds. Cette ligne se prolongeait dans un terrain marécageux, couvert au loin de

hautes herbes. Des troupeaux de chevaux tout sellés y paissaient çà et là, sans qu'on vît aucun homme pour les garder. De loin à loin nous rencontrions les fossés et les retranchemens construits par les Grecs dans la fatale entreprise où périt Karaïskaky. Les Turcs n'ont pas songé à en détruire un seul, et les Pallichares les retrouveront dans le même état où ils les ont laissés. Ces traces nous quittèrent quand nous entrâmes dans la lisière de la forêt d'oliviers. A tout moment, des masses d'arbres brûlés et étendus sous nos pieds interceptaient notre route. Nous la retrouvions en attachant nos yeux sur les colonnes du Propylée et du temple d'Érechthée, qui se distinguaient alors nettement et blanchissaient à travers le feuillage. L'Albanais qui nous accompagnait déchargeait son fusil en courant devant nous, à la face de quelques soldats endormis dans des mares, sous de hautes herbes, et qui se dressaient en sursaut en se jetant sur leurs armes. Au bout d'une demi-heure nous sortîmes de

la forêt, et nous entrâmes en rase campagne. Au pied de la colline du Musée, des cyprès élevaient leur flèche au-dessus des dômes de caroubiers et de sycomores. Nous traversions des champs de blé presque mûrs; sur la gauche, non loin des jardins de l'Académie, la tour carrée d'Aadgi-Alli ressortait sous les ombrages des oliviers. La nature, au lieu d'être épuisée et morte, comme dans une partie du Péloponèse, semblait ici envelopper et couvrir de ses riches rameaux le grand tombeau dont nous n'étions plus éloignés que de quelques pas.

Une pente unie nous conduisit au pied d'un mur en terre haut de dix pieds, et nous nous trouvâmes tout à coup dans cette ville assiégée et bloquée, sans que personne eût encore fait attention à nous. Nous pensions être familiarisés avec l'impression des ruines, et nous nous étions armés contre les séductions d'Athènes; sa misère surpassa notre attente. Sur le revers de la montagne, où la ville s'élevait jusqu'à mi-côte, et dans le demi-

cercle qu'elle traçait à sa base, des maisons en terre éboulées étaient roulées en tertres jaunâtres où l'œil ne connaissait plus aucune forme; celles qui étaient encore debout, les toits démantelés, les murailles entr'ouvertes, laissaient l'impression d'une destruction plus récente. Il en était qui n'avaient conservé que le seuil de la porte ou quelques degrés de petits escaliers en marbre. On nous montra la place de celle de M. Fauvel. Tout avait disparu, excepté deux fragmens de statue, deux colonnes cannelées et une inscription sur un bas-relief; monumens touchans, par où se faisaient reconnaître les foyers de notre antiquaire. Nous marchions au pas de course à travers les masures, les cours, les jardins, sans suivre aucun alignement, n'évitant que les citernes, qu'on rencontre fréquemment, et quelques cadavres à demi couverts de terre, soulevés des deux côtés par des planches, et qui répandaient une odeur pestilentielle. Il fallut passer presque sans nous

arrêter et sans les reconnaître, devant le fronton d'un temple, sous un portique, dans une enceinte de pilastres. Nous nous sentions pénétrés pour ces restes de ce respect qu'inspire une destinée qui vient d'échapper à de grands dangers. Une haute fortune en avait pris soin, et venait de les sauver, comme s'ils étaient encore nécessaires au monde. Leur teinte dorée se détachait sur un terrain jonché de débris bysantins, vénitiens, arabes, d'où ils surgissaient rayonnans d'une immortalité nouvelle. En descendant dans la partie basse, au-dessous du gymnase de Ptolémée, nous entrâmes dans une passe étroite qui forme le bazar. Des deux côtés de la rue s'étendent horizontalement des branches de pin, dont l'ombre s'épaissit sur des mares d'une boue noire et croupissante. Quelques hommes pâles, armés jusqu'aux dents, sont assis dans cette obscurité à côté d'une provision de lait caillé ; d'autres jouent aux échecs ou tiennent sur leurs genoux une espèce de mando-

line, dont ils tirent de temps en temps un son faible et maigre. Des groupes de femmes esclaves, les seules que les Turcs aient laissées dans la ville, se tiennent debout et voilées comme les chœurs des suppliantes. Le silence morne qui règne de tous côtés est à peine interrompu par le bruit aigre, traînant, nasillard, des musettes d'une musique militaire. Des hiboux, aveuglés par le soleil, battent de leurs lourdes ailes les murs d'une église bysantine, pendant que, du haut d'un minaret, une famille de cigognes reste immobile et penchée sur son nid. Des palmiers d'Afrique, qu'on s'étonne de rencontrer sur ce sol, et qui semblent être des compagnons de l'émigration égyptienne de Cécrops, ajoutent à ce tableau l'impression vague et douloureuse du désert.

Nous nous arrêtâmes à la porte du bimbaschi ; elle était encombrée de soldats réguliers, qui composent aujourd'hui la population d'Athènes. Nous trouvâmes le successeur de Périclès assis sur une natte, à

l'angle d'un mur, dans une galerie extérieure. Une tête qui s'agite comme par ressorts, et horizontalement, sur un corps complétement immobile, des traits que de longues fatigues ont sillonnés, et qui n'ont conservé que l'expression du meurtre, des regards que leur fixité ferait croire pénétrans, les accens d'une voix forte, brusque, impérieuse, tout cet éclat de dignité ne laissait pas d'être un peu compromis en ressortant sur une muraille blanche, où la main d'un soldat a dessiné au charbon la caricature d'une frégate et d'un pacha. Le bimbaschi paraît avoir près de soixante ans. Il a fait la guerre d'Égypte avec le même rang qu'il occupe aujourd'hui. Il nous reçut froidement, sans nous demander qui nous étions, d'où nous venions, ce que nous voulions. On nous avait prévenus de la singulière manie que ce chef a contractée de raconter la bataille qu'il dit avoir gagnée contre Bonaparte aux Pyramides, et nous étions préparés à subir avec résignation le souvenir

de ce désastre. Tant de douleur nous fut épargnée ; il nous interrogea sans hâte et sans soucis sur le départ du général français qu'il appelait le pacha de Modon, sur le nombre des troupes en garnison dans les places fortes, sur les desseins de Capo d'Istrias, et sur les préparatifs des Grecs. La nouvelle de la prise de Lépante, que nous connaissions depuis un mois, ne lui était point encore parvenue, ou peut-être feignait-il de l'ignorer. Il passa de là à de violens reproches contre le capitaine anglais qui, il y avait peu de temps, avait tenté d'emporter un fragment de statue sur sa frégate. On nous expliqua plus tard pourquoi ce Tartare faisait si bonne garde des marbres de Phidias. La vérité est que, peu de jours avant notre arrivée, le peuple s'était ameuté, et avait failli lapider deux Francs, en criant que ceux qui achètent aujourd'hui les pierres du chemin achèteraient demain la citadelle. Puis il se radoucit, et nous obtînmes sans peine l'autorisation de rester deux jours

dans la ville, à la condition de ne toucher à aucune pierre. Il en vint jusqu'à s'informer avec intérêt du lieu où nous passerions la nuit. Nous ne pûmes nous empêcher de trouver quelque dignité dans le repos et l'hospitalité de ce geôlier d'Athènes. . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Le voyageur visite les monumens; le soir arrive.*

Nous rentrâmes dans la ville par le même chemin que nous venions de suivre. La lune était alors au haut du ciel. Quelques uns de ses rayons argentaient sur la gauche les grèves de la mer, qui elle-même se reposait après la longue agitation du jour. La montagne de l'Acropole était enveloppée d'un rideau de vapeurs bleuâtres que soutenaient çà et là des fûts de colonnes et des pans de murailles. Un air léger apportait de sa base une odeur d'orangers. Même ce faible bruit que l'on entend à l'approche des villages avait cessé. On eût dit qu'un songe volup-

tueux de sa gloire passée tenait assoupies toutes les douleurs d'Athènes.

Combien, dans cette nuit, malgré son abandon, elle nous sembla plus belle, plus touchante, plus riche, que Rome avec ses villa et le bruit de ses fêtes ! La plupart des voyageurs qui nous ont précédés se sont plaints que l'impression sérieuse des ruines fût distraite par les légèretés et les médisances de la ville moderne. Nous en vînmes à considérer comme une bonne fortune d'y avoir été conduits dans ces temps de désastres. On eût pu se croire arrivé le lendemain de l'incendie de Xerxès ou des massacres de Sylla. Privée de ses habitans, livrée à un maître étranger, sa tristesse âpre et poignante réveillait elle-même les pensées d'un autre âge. Même ce qu'il y a aujourd'hui de moins triste en elle, ce sont les ruines. L'œil, fatigué d'errer sur un sol brûlé par l'incendie, sur d'ignobles décombres, sur des huttes de branches de pin, cherche, pour s'y reposer, les colonnes et

les murailles de l'antiquité. Le nuage ne les couvre pas comme les nôtres de son lourd manteau. La pluie ne tombe pas goutte à goutte de leurs pans démantelés ; ni le lierre, ni la bruyère, ne s'échappent de leurs fissures. Au lieu de cela, leurs lignes droites, même brisées, conservent encore quelque chose de complet, où rien ne montre ni vieillesse ni décrépitude. Leurs assises sont interrompues, non usées ni croulantes. Je ne parle pas de leur couleur rosée, où les premiers rayons du jour se sont déposés dès l'origine. Loin de recéler sous leurs pierres noircies les mystères du passé, on croirait toucher un flot de lumière qui s'est revêtu d'une beauté immobile et palpable. La jeunesse éternelle du génie attique s'est transmise à ses ruines, et jusque dans sa chute il garde la grâce et l'éclat de la victoire.

EDGAR QUINET.

# PHILADELPHIE.

Une foule de barques glissaient silencieusement autour de nous, le soleil se couchait, et les eaux transparentes de la Delaware, légèrement soulevées par le reflux de l'Océan, se teignaient tour à tour des derniers rayons du jour et de l'azur des cieux. Il régnait sur les deux rives du fleuve un silence profond : aux villages succédaient les forêts de saules, des prairies coupées de marécages, sur lesquelles planait en passant quelque aigle noir regagnant les montagnes. Des colonnes de fumée montaient à l'horizon, dérobant çà et là les pointes des clochers ; à travers les arbres de l'île surgissaient les mâts des bâtimens et leurs voiles à demi tendues ; par intervalle, on distinguait le bruit confus qui se dégage

des grandes villes, et monte dans l'espace comme les vapeurs du soir. Peu à peu l'obscurité voila de ses ombres les masses lointaines des maisons, et quand nous débarquâmes au pied de *High-Street*, une file de réverbères formait un cordon de lumière à travers les ténèbres ; à droite et à gauche s'ouvraient d'autres allées non moins silencieuses ; seulement quelques groupes d'étrangers, respirant la fraîcheur sous les tentes qui abritent l'entrée des hôtels, animaient par hasard la ville *des Frères*.

Les classiques architectes de nos jours, qui ont pour idée fixe la ligne droite et les surfaces planes, qui sourient de pitié devant l'arche écrasée du bas-empire, le plein cintre romain, l'ogive du moyen âge et les dessins plus délicats de la renaissance ; qui taxent de mauvais goût les vitraux flamboyans comme le soleil qui se couche, les rosaces à larges rayons, roue magique et colossale sur laquelle roulent les voûtes hardies des cathédrales ; ces hommes froids,

non contens d'insulter aux œuvres grandioses des siècles passés, dont la main glacée s'en va nivelant et détruisant, renverse de son piédestal l'antique statue dans son armure de pierre, polit soigneusement les ciselures fantastiques des flèches aériennes de nos clochers, gratte les colonnades surchargées de monstres bizarres, de merveilleuses et poétiques créations : ceux-là qui trouvent beau de mépriser ce à quoi ils ne peuvent atteindre, et rêvent des villes aussi vides, aussi plates, que leur cerveau ; qu'ils viennent admirer, à travers les rues de Philadelphie, l'effet de ces théories dont ils sont engoués ! encore n'ont-ils pas cette excuse que peuvent alléguer les Américains, qui ont fait par simplicité, je dirais presque par idée de grandeur, ce que les vandales du dix-neuvième siècle ont inventé en Europe, en désespoir de cause. Certes, il s'en faut que Philadelphie, malgré la monotonie de ses rues régulières, éternellement droites, porte un caractère mesquin ; chez elle,

c'est l'expression d'un esprit froid et calculateur, d'une manière de voir géométrique et compassée, de la fierté de ces républicains qui, forts de leur puissance commerciale, de l'accroissement rapide de leurs villes, s'inquiètent peu de leur donner une forme particulière, et taillent carrément sur un monde tout entier ouvert devant eux. Si l'on joint à cela que les États-Unis n'eurent point d'enfance comme les autres peuples, et naquirent tout formés, par conséquent ne se laissèrent point impressionner par cet âge de l'imagination, cette verve de jeunesse par laquelle passent les nations, ainsi que les hommes, on concevra facilement que leur marche ne peut être la même. Les extrêmes se rapprochent; un pays nouveau se trouve être au niveau d'un pays usé, mais avec cette différence que l'un sera peut-être un jour ce que l'autre a cessé d'être pour la vie.

La Delaware baigne les quais de Philadelphie : ce ne sont, à proprement parler,

que des *warves* bâtis sur pilotis. L'autre rive du fleuve a conservé sa nature champêtre : les maisons n'ont pu franchir sa largeur et emprisonner ses eaux dans leurs murs ; point de pont qui enchaîne son cours: une île sépare les flots blanchâtres de la Delaware ; les touffes de saules qui ombragent les prairies s'ouvrent agréablement aux regards fatigués de celui qui descend High-Street. Cette rue, appelée aussi *Market-Street*, est large de cent pieds, et un marché, long d'un quart de mille au moins, en occupe le milieu : c'est, sans contredit, le plus bel édifice qui existe en ce genre aux États-Unis. Le toit et les piliers des magasins fuient à perte de vuè entre les deux rangées de maisons élevées, et va se perdre jusqu'à la douzième rue : pendant le jour, on dirait une ruche, à entendre bourdonner, à voir circuler les passans à travers les boutiques ; la nuit, c'est un immense tombeau, tendu dans toute la largeur de la ville. A l'extrémité du marché commence

une série d'innombrables chariots descendus des montagnes de la Pensylvanie, avec les productions de l'intérieur. Les conducteurs établissent leur demeure passagère sous la toile du waggon; puis on les voit attelés de quatre et six chevaux vigoureux, que fouette un nègre en sifflant, s'enfoncer dans les routes escarpées, les précipices des *Alleghany*, chargés d'émigrans que l'Angleterre et la Suisse vomissent par milliers. A un mille de la rivière finit cette seconde espèce de marché, mais la rue continue encore, les maisons deviennent de plus en plus rares; et enfin on arrive au milieu d'un tourbillon de poussière au pont de bois jeté sur la *Schuylkill*.

*Market-Street* partage la ville par la moitié : les rues transversales, à partir de la seconde (la première, *Water-Street*, exceptée), prennent le nom de première, seconde, ainsi de suite, jusqu'à la vingtième environ; les deux quartiers principaux se distinguent alors par nord et sud. Les rues

parallèles à celles du marché reçoivent leur dénomination d'après les arbres qui y sont plantés : les *alleys*, les *lanes;* d'après les arbustes (*shrubs*) qui les ombragent. Il suffit donc de tracer environ seize lignes droites de la Delaware à la Schuylkill, et de les couper par vingt autres lignes perpendiculaires, pour avoir le plan de cette immense ville.

Les promenades manquent à Philadelphie : *Washington-Square* est, à bien dire, la seule, et encore est-elle peu fréquentée. Il est cependant difficile de trouver un plus gracieux jardin, de plus riante verdure que celle de ses sassafras, des brises plus parfumées que celles de ses lauriers et de ses tulipiers aux larges fleurs. Toutes les fois que j'allais rêver au Square, je m'y trouvais seul, ou par hasard je rencontrais au pied d'un lilas un étranger comme moi; car, pour les Américains, ils ne se promènent pas. D'ailleurs, dans tous pays, ce sont surtout les voyageurs qui savent appré-

cier les lieux publics, où chacun est libre de respirer à son loisir cet air que la nature lui accorde gratis en quelque lieu qu'il aille. Là il est dans son domaine ; la terre qu'il foule ne reconnaît en lui qu'un homme, et laisse sa trace s'imprimer sur sa surface, jusqu'à ce que le vent vienne à souffler et l'enlève.

Th. Pavie.

---

## Les Prisonniers de l'île de Cabrera.

L'ÎLE DE CABRERA n'a que quatre milles environ d'étendue ; elle est formée de monts abruptes, dénudés, entre lesquels se développent quelques portions de terrains incultes, et abandonnés sans doute parce que la terre végétale y est si rare que leur culture n'offrirait aucun rapport avantageux. Ce peu de mots doit suffire pour montrer la perspective effrayante que cette terre aride présentait aux prisonniers, dont l'âme souvent abattue éprouvait toutes les angoisses du désespoir.

A l'aspect affreux de cette île, à la seule pensée qu'elle avait renfermé des milliers de Français, tous les cœurs se serrèrent, et bientôt chacun resta immobile d'horreur lorsque, à la première nouvelle de notre arrivée, à la vue du pavillon du roi

flottant au haut des mâts, les prisonniers apparurent, semblables à des spectres sortis des abîmes de la terre, se traînant le long des rochers, descendant avec peine des hauteurs escarpées pour gagner le rivage, poussant des cris de joie et d'espérance à la voix qui leur annonçait l'heure prochaine de leur délivrance. Plusieurs d'entre eux, chez lesquels l'image de la liberté avait imprimé au peu de force qui leur restait une réaction puissante, se précipitèrent à la mer, et vinrent en nageant jusqu'à bord de la goëlette, où ils furent accueillis avec un sentiment d'intérêt et de compassion qui ne peut être comparé qu'à l'animadversion profonde que nous éprouvâmes dès ce moment envers les auteurs d'une si grande misère. Le traitement barbare qu'ont subi les prisonniers de Cabrera sera une tache éternelle pour la nation espagnole, qui, dans cette funeste circonstance, a fait mentir le beau caractère de générosité qu'elle s'était acquis parmi les nations de l'Europe moderne.

Sur dix-neuf mille Français déposés à l'île de Cabrera, dont la majeure partie avait appartenu à la division du général Dupont avant la capitulation de Baylen, trois mille seulement existaient encore : ce n'était plus que les ombres réelles de ces corps échappés aux horreurs de la soif et de la faim, qui trop souvent planèrent sur ces tristes victimes de l'ambition et de la haine, et qui plus d'une fois portèrent ces infortunés à suivre l'exemple des cannibales de l'Océanie, à dévorer les restes fumans de leurs frères. Le récit des maux qu'ils avaient soufferts durant leur épouvantable captivité, et dont nous recueillîmes à terre des souvenirs effrayans, faisait dresser les cheveux à la tête des marins, qui se pressaient autour des prisonniers, et les écoutaient en gardant un morne silence.

Deux cents de ces malheureux, dans une aliénation mentale complète, erraient, à l'époque de notre arrivée, au milieu des rochers, dans les endroits les plus inacces-

sibles, n'ayant d'autres lieux de repos que des cavernes solitaires, où leurs camarades dont l'esprit avait résisté à tant de tourmens, avaient encore l'humanité de leur porter la faible ration que les Espagnols ne leur accordaient en quelque sorte qu'à regret. Le peu de régularité que l'on mettait à l'envoi des vivres destinés pour les prisonniers de Cabrera, et l'état de nudité dans lequel on les laissait, ne prouvent que trop l'intention abominable de les faire périr lentement de misère.

Lorsque le commandant de la goëlette *la Rose* eut annoncé aux prisonniers qu'il venait, par ordre du roi, s'informer de leur situation, et prendre les renseignemens nécessaires pour l'expédition des bâtimens qui devaient les conduire en France, le délire du bonheur s'empara de ces infortunés, qui, poussant dans les airs les cris répétés de leur reconnaissance, se portèrent sur les différens points de l'île qu'ils habitaient, allumèrent des feux pour célébrer

l'instant fortuné de leur libération, et, entraînés par leur joie frénétique, livrèrent même aux flammes les misérables cabanes qui, jusqu'à ce jour, leur avaient servi d'asile, comme s'ils eussent dû les quitter à l'instant même : tellement la pensée de leur délivrance, qui depuis si long-temps n'avait lui à leur esprit, les avait en quelque sorte aliénés. Les vents contraires nous ayant retenus la nuit dans le port de Cabrera, nous ne pûmes rester spectateurs tranquilles de cette réjouissance extraordinaire dont nous avions été les promoteurs par notre mission, et que le lieu de la scène et les acteurs rendaient si intéressante. Nous illuminâmes la goëlette en suspendant des fanaux aux bouts des vergues, nous fîmes des salves d'artillerie ; et la frégate espagnole, restée jusqu'alors impassible, finit par partager cet élan de joie en nous imitant. Nous appareillâmes le lendemain, et, le 16 mai 1814, les prisonniers de Cabrera furent embarqués et conduits à Marseille. DUPERRAY.

## LES FEMMES ARABES.

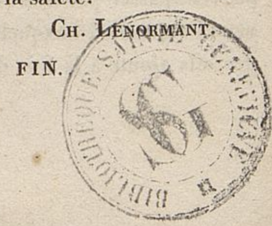
Sous ce beau ciel, la nature efface sans cesse les torts de l'humanité, et répare par la seule force de son action bienfaisante tous les maux que l'imprévoyance et la misère peuvent causer. Ainsi rien ne peut empêcher le pauvre *fellah* de croître dans toute la vigueur d'une race bénie, de se développer sous l'influence d'une atmosphère protectrice, d'ouvrir son âme aux impressions riantes dont l'air paraît imprégné; rien ne peut l'empêcher de former un peuple poétique, sensible à la beauté des formes, à la puissance du rhythme et des sons, jouissant enfin de l'organisation complète qui n'appartient qu'aux peuples du Midi, et que compense bien faiblement pour nous le travail de l'intelligence. Ainsi des villages bâtis en boue séchée prendront, sous

je ne sais quelle influence secrète, un aspect noble ou gracieux, présenteront des lignes heureuses, des réminiscences frappantes des plus beaux monumens de l'antiquité. Ainsi les femmes, dont l'habitude d'un travail pénible a cependant respecté le développement, conserveront dans la délicatesse de leurs formes, dans la juste complexion de leurs membres, une grâce naturelle, que rehaussera encore un genre de parure simple et frappant. La pauvre fille arabe, à peine vêtue de sa chemise bleue en lambeaux, donnerait à la plus belle paysanne de France des leçons de bonne grâce et presque de coquetterie. Une jolie femme arabe est l'idéal d'une danseuse de l'Opéra : c'est de même une nature un peu grêle, mais juste de proportions, des membres fins et bien attachés, des pieds très petits et d'une forme charmante, des mains si délicates que les bracelets de l'avant-bras peuvent passer par-dessus sans s'ouvrir ; des yeux de gazelle, auxquels la peinture noire des cils ajoute à la fois de la douceur et de

l'éclat. Les plus pauvres ne portent qu'une longue chemise bleue, avec un voile de même couleur, dont elles tiennent un coin devant la bouche en passant devant les hommes, et surtout devant les Francs. Un grand masque de taffetas noir, qui ne laisse que les yeux et le front découverts, couvre la figure des plus riches. Des boucles d'oreilles, plusieurs colliers en coquillages, en pâtes de verre, entremêlés d'amulettes d'argent ou de cuivre poli, des bracelets également variés et multipliés, le menton tatoué en bleu, ainsi que les mains et une partie des bras, la peinture noire des cils, tels sont les traits qui complètent la parure d'une Arabe, et qui, malgré leur bizarrerie apparente, forment un ensemble original et gracieux. Il faut dire pourtant que cette description est faite du point de vue poétique, et en faisant abstraction de bien des imperfections et surtout de l'aspect rebutant de la misère et de la saleté.

Ch. Lenormant.

FIN.



on a fait à ce petit choix d'extraits
l'honneur de le traduire et de la
publier en allemand.

Mr Auguste de St hilaire me dit un mot charmant la premiere fois que je le vis: Selon lui Lery est le Montaigne des vieux voyageurs. il faut avoir lu ce vieil écrivain dans sa naïveté et sa finesse adorable, pour sentir la justesse de l'expression le jeune aige Naturaliste de Mr A. de St h. dont ce savant homme fait grand cas, lut Jean de Lery et il était comme le bon Jean de Lafontaine, avec son prophete.

Ballanche pourrait être à la rigueur rangé parmi les hommes qui ont trouvé une partie de leurs nobles inspirations dans les voyages, il avait parcouru avec enthousiasme une partie de l'Italie, et il avait rapporté de ce pays ses plus ferventes inspirations. aujourd'hui 27 Septembre 1847 J'ai vu dans l'atelier de Mr Chalmeil le buste de l'harmonieux écrivain comm-andé par le Ministère ce jeune artiste a fait ce qu'il a pu, en se réglant sur des souvenirs plus enthousiastes qu'ils n'étaient impartiaux et ce buste est demeuré singulièrement idéalisé Mr Lenoir, l'un des amis de

chaleureux du digne Ballanche
a été touché profondément au contraire
en présence de la peinture de Mr.
Arsenne qui, dit dans un style
élevé mais sincère, l'excellence de
cette âme et la difformité adoucie, de
cette aimable figure. . . .

Une grande Bibliothèque dont on offre
de me dire le nom, me fait l'honneur de
me demander ce livre le 11 Septbre 1866
il m'est parfaitement impossible de
dire où l'on pourrait en rencontrer un
exemplaire; il est depuis longtemps
épuisé, et les braves allemands
qui traduisent tout l'ont traduit





